Le Dartmoor, ou les Deux soeurs, scènes de la vie anglaise, par Jules Poulain


BnF Gallica



LE

DARTMOOR.

OUVRAGES SOUS PRESSE :

LE DERNIER ROI

Par ALEXANDRE DUMAS.

Ouvrage complétement inédit.

MÉMOIRES DE DON JUAN

Par Félicien MALLEFILLE.

Tomes III et IV.

MÉMOIRES DE TALMA

ÉCRITS PAR LUI-MÊME

ET RECUEILLIS

Par ALEXANDRE DUMAS.

Tomes V et VI.

LA PEAU DE TIGRE

Par Théophile GAUTIER.

LES PROSCRITS DE SYLLA

Par FÉLIX DERIÉGE.

UN NOUVEAU ROMAN

Par Madame D'ASH.

UN NOUVEL OUVRAGE

Par ALPHONSE BROT.

LES SOUPERS DU DIRECTOIRE

Par Jules de SAINT-FÉLIX.

UN ROMAN NOUVEAU

Par ANDRÉ DE GOY.

PARIS. — Imp. de H. V. de Surcy et Ce, rue de Sèvres, 37.

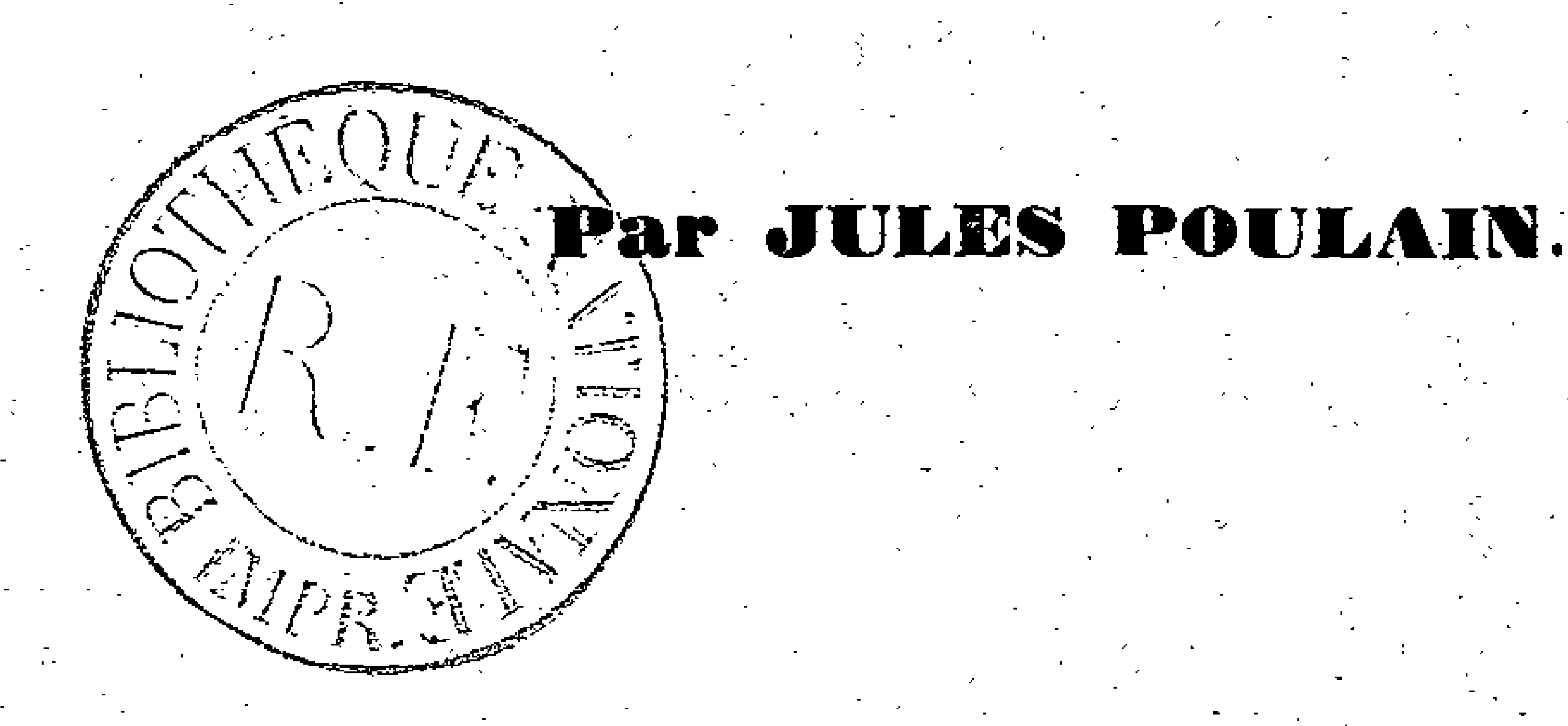


LE
DARTMOOR

OU

LES DEUX SŒURS

— SCÈNES DE LA VIE ANGLAISE —



Par JULES POULAIN.

PARIS,
HIPPOLYTE SOUVERAIN, ÉDITEUR,
5, RUE DES BEAUX-ARTS.

1852

CHAPITRE PREMIER.

LE DARTMOOR.

« . . . . — It is a spot
» Almost unknown — untrod; the traveller
» Must turn him from the broad and beaten track
» Of men to find it. — »

Carrington's Dartmoor.

« . . . . Il est une terre presque inconnue —
» que le pied de l'homme n'a jamais foulée; le voyageur
» doit, pour la trouver, abandonner les chemins tracés et
» les sentiers battus. — »

CARRINGTON.

Cette terre sauvage et presque inconnue dont parle le poète Carrington, est située — qui le croirait? — dans le comté le plus fertile et peut-être le mieux cultivé des Iles Britanniques. C'est nommer le Devonshire. Cette terre inhabitée qu'il faut cher-

cher loin des chemins tracés par la main des hommes, se nomme le Dartmoor.

Le Dartmoor est un amas de montagnes granitiques renfermées dans une assez vaste circonférence; ces montagnes n'ont rien qui ressemble aux Alpes, ni aux Pyrénées, ni aux autres chaînes de montagnes : ce sont plutôt de gigantesques ondulations de terrain séparées par de profonds abîmes où s'engouffrent des torrents tumultueux, où dorment des lacs tranquilles. Ne vous figurez pas voir des monts déchirant le ciel par des angles aigus, mais des sommets arrondis qui se dressant les uns sur les autres se perdent dans les nuages. Représentez-vous les vagues de l'océan changées en granit pendant une affreuse tempête et vous aurez une idée

des formes qu'affectent les montagnes du Dartmoor.

Les crêtes des montagnes, quelle que soit d'ailleurs leur élévation, sont appelées *moors*, et les blocs de granit, — dont elles sont partout couronnées, — se nomment *tors*. — Ici, ces *tors* se composent de rochers énormes, amoncelés avec assez d'ordre pour offrir de loin l'aspect d'un château flanqué de tours crénelées; là, ils s'élèvent isolés et à des distances égales, comme les restes d'une immense colonnade. Plus loin, à la quantité des pierres quadrangulaires qui jonchent le sol, à la symétrie des lignes qui traversent encore ces vastes décombres, on croirait voir les ruines d'une de ces villes fabuleuses que les géants bâtirent sur les montagnes pour menacer le ciel.

Sans aucun doute, les sommets arides et déserts du Dartmoor ont été témoins des sanglants mystères du Druidisme; les prêtres barbares du barbare Teutatès y ont trouvé des *dolmens* et des *men-hirs* érigés par la nature. J'ai vu moi-même un grand nombre de pierres creusées pour recevoir le sang des victimes humaines, conserver encore des taches rougeâtres que le temps n'a point fait disparaître.

Partout les regards du voyageur sont frappés par de surprenantes merveilles. Ce sont des cavernes qui ressemblent à des palais féeriques, des cascades qui rappellent celles des Apennins, des sommets volcaniques dont le cratère paraît avoir été comblé par les pierres mêmes qu'il a lancées, des rochers percés par des torrents, les-

quels forment des ponts naturels qui tremblent sous les pieds comme des ponts suspendus.

Quelquefois, la nature s'est fait un jeu de donner à un bloc de granit la forme d'un lion, ou plus souvent d'un monstre inconnu. La *Pierre de Bowerman*, dans les environs de Manaton (Maen-y-dun *), présente les contours d'une figure humaine. Cette grossière figure a-t-elle été sculptée par l'homme ou par la nature? c'est ce qu'on ignore. A Drewsteington, on voit un monolithe de soixante pieds de hauteur, informe obélisque qui se balance en rendant un sourd murmure chaque fois qu'on en touche la base. — Je vous laisse à penser combien de légendes mystérieuses planent sur ce rocher colossal.

* En langue celtique.

Les légendes mystérieuses, les croyances populaires au sujet des êtres surnaturels qui habitent les *moors*, sont encore profondément enracinées; les unes, parce qu'elles séduisent l'imagination; les autres, parce qu'elles l'effraient. En effet, si l'on trouve dans le Dartmoor des nains difformes, qui pendant la saison des brouillards sortent de leurs souterrains pour aller enlever les enfants, si l'on trouve des sorcières qui vers minuit forment des rondes infernales en méditant, — selon l'expression de Shakspeare, — *des œuvres sans nom**; on y trouve aussi, pour lutter contre ces mauvais génies, des fées bienfaisantes, dont le pouvoir est presque illimité.

Le Devonshire possède en outre des fées inconnues partout ailleurs : ces

* A deed without a name.

fées se nomment *Pixies*; elles ont une reine qui habite un vaste palais creusé dans les flancs du *Sheepstor*. Les torrents qui découlent de cette montagne roulent, dit-on, un gravier d'or et d'argent. — La poésie, en s'emparant de toutes ces croyances, leur a donné des charmes irrésistibles et par-dessus tout un prestige de réalité que le temps ne pourra jamais dissiper.

Maintenant, parcourez le Dartmoor pendant le jour alors que le silence est complet, ou pendant la nuit alors que les torrents se font entendre à plus de trois milles de distance; que ce soit l'hiver, ou l'été, ou l'automne : dans la saison des neiges, des orages ou des brouillards; vous vous sentirez saisis d'une amère mélancolie : — La stérilité du sol et l'absence de

l'homme ne font qu'oppresser le cœur.

Une seule route sillonne les vastes solitudes du Dartmoor, c'est celle de Tavistock aux *Prisons*, bâtiments en ruines — qui furent autrefois une prison de guerre. Il ne reste plus d'intact qu'un portique cyclopéen sur lequel sont gravés ces mots : *Parcere subjectis*! — Cette route de Tavistock se bifurque aux Prisons; une branche conduit à Exeter par Moreton-Hampstead, l'autre suit un moment le cours de la Dart, passe à Ashburton et vient rejoindre la grande route de Plymouth à Exeter.

A part cette route bifurquée, il n'existe plus que des sentiers étroits, difficiles, souvent impraticables, quelquefois arrêtés brusquement par un torrent, par un énorme bloc de granit ou par un fourré de chênes, de

pins et de mélèzes, — sombre verdure qui s'harmonise parfaitement avec la couleur de ces arides sommets et qui répand sur l'ensemble un caractère de tristesse et de deuil.

Si nous voulons entrer dans le Dartmoor par Ivy-Bridge, nous suivrons un moment le cours de l'Erme, rivière qui semble rouler des ondes de granit, tant son lit est encombré de rochers!

Nous admirerons, en passant, le hardi viaduc que l'art moderne a construit pour jeter le chemin de fer d'une cime à une autre, puis, quittant l'Erme, nous commencerons à gravir les flancs des premières montagnes, — montagnes doucement arrondies qui n'indiquent pas encore le sauvage pays vers lequel nous nous dirigeons. En effet, nous verrons au-

tour de nous de vertes prairies où paissent de nombreux troupeaux, des champs féconds et des maisons de campagne assises sur des gazons veloutés et abritées par de gracieux massifs d'arbres. Seulement, nous apercevrons de temps en temps quelque sombre *moor* se dresser devant nous, comme pour servir de transition entre le Devonshire et le Dartmoor. — Si nous nous arrêtons après un quart d'heure de marche, Ivy-Bridge et son hardi viaduc auront disparu sous nos pieds; les campagnes verdoyantes du Devonshire se dérouleront à nos yeux, comme un vaste panorama; les lignes bleues de la mer formeront l'horizon et nous distinguerons à gauche les côtes de Dorset-shire, et à droite la grande ville de Plymouth dominée par l'immense parc de lord M[t] Edgcumbe.

Après avoir contemplé ces magnifiques paysages, si nous ne craignons pas de continuer notre route, nous arriverons bientôt à Harford; là, tout change; la tour carrée de l'église semble être une borne jetée entre la terre habitable et le désert; plus de prairies, plus de troupeaux, plus d'habitations, plus de chemins; la fécondité du sol disparaît : des ronces, des broussailles de toute espèce embarrassent la marche, un air plus froid frappe à la figure, les torrents grondent, les *moors* se dressent avec leurs *tors* mystérieux, ils s'élèvent les uns sur les autres, s'abaissent, s'élèvent de nouveau, se prolongent dans des horizons infinis en dessinant sur le ciel les plus bizarres silhouettes ; — C'est le Dartmoor !

CHAPITRE II.

UNE EXCURSION DANS LE DARTMOOR.

Il y a huit ans à peu près, je retrouvai à Plymouth un ami d'enfance, dont je n'avais pas entendu parler depuis quelques années ; cet ami s'appelait Léopold***. Peintre rempli de talents, il se serait fait un nom, si l'avenir ne lui eût manqué ; mais, avant de se livrer au public, il avait voulu complé-

ter ses études par les voyages, et il venait de visiter la vieille Calédonie. — Walter Scott à la main, — il avait vu la grotte de Fingal dans l'une des Hébrides, la fameuse chaussée des Géants, en Irlande, et le pays de Galles (the Wales), dans l'ouest de l'Angleterre; puis il était venu s'arrêter à Plymouth, où il espérait s'embarquer pour le Brésil ou pour la Grèce, — ou pour tout autre point du globe.

Léopold était né à Strasbourg, de parents allemands; il avait bien la gaîté et l'esprit du Français, mais tempérés par la mélancolie rêveuse du Germain. Caractère insouciant, il travaillait sans se presser, ne doutant pas que Dieu ne lui laissât le temps de produire des chefs-d'œuvre et d'arriver à la gloire. Cœur noble, affectueux, sensible et capable des plus grands dévoue-

ments, c'était un de ces amis qu'on doit s'estimer heureux de rencontrer, et qu'on ne rencontre pas deux fois dans la vie.

On ne connaît jamais mieux toute la force et toute la douceur des liens de l'amitié que lorsqu'on se rencontre ainsi loin de sa patrie. Nous louâmes ce jour même une petite maison que nous habitâmes ensemble, et, de cette façon, nous nous refîmes une patrie sous le ciel étranger de Plymouth.

Mon arrivée avait fait oublier à Léopold ses projets de lointaine émigration; souvent, pendant qu'il peignait, je lui lisais des passages des poètes anglais, dont j'avais entrepris la traduction. — Un jour, je lui lus le poème de Carrington, sur le Dartmoor, et, — je dois l'avouer, — il l'écouta avec une attention qu'il n'avait jamais accordée

à Milton, et qu'il n'avait pas toujours donnée à Shakspeare; — cela doit être, sans aucun doute, bien flatteur pour le poète Carrington.

— Comment! s'écria-t-il en jetant ses pinceaux, quand j'eus fini ma lecture, comment! il y a dans les environs,..... à quelques lieues d'ici, un nouveau monde..... un monde vierge.... antédiluvien......

— Ah! pas d'exagération! me hâtai-je de lui dire. Le poète ne parle que d'une terre presque inconnue : *Almost unknown.*

— *Almost unknown,* soit! Il y a donc, à quelques lieues d'ici, une terre presque inconnue, — une terre qu'aucun peintre n'a explorée,..... des montagnes de granit qu'aucun voyageur n'a parcourues,.... et je n'en ai pas encore entendu parler!.... Mais, cela est impossible!

— Autant vaudrait dire alors que le poète Carrington a inventé le Dartmoor.

— Non; cela n'est pas vraisemblable. — Dartmoor! Dartmoor! que ton nom seul me promet de merveilles!..... Hélas! il y a six mois que je réside à Plymouth, et j'en suis encore à douter, — ô Dartmoor, si tu es une réalité ou un rêve du poète..... — Décidément, ajouta-t-il en s'adressant à moi d'un ton moins emphatique, décidément j'ai perdu mes six mois.

Pour dissiper le doute de mon ami, j'achetai le soir même une carte du Devonshire, et je lui montrai d'un air triomphant le mot Dartmoor écrit en gros caractères. Puis, nous penchant sur le papier, nous trouvâmes les noms des villages, des rivières et des *moors* les plus remarquables mentionnés dans

le poème de Carrington. Nous y vîmes aussi tracée par des points la route de Tavistock aux Prisons; mais, des deux côtés de cette route, il y avait un assez grand espace laissé en blanc par le géographe, qui n'avait seulement pas pris le soin d'y jeter quelques traits au hasard pour figurer des montagnes.

— Ah! voici, dis-je à Léopold, en mettant le doigt sur la partie blanche de la carte, voici la *terra incognita!* voici les montagnes du Dartmoor sur les flancs desquelles l'homme n'a jamais laissé l'empreinte de ses pieds.

— Eh bien! me répondit-il avec un geste sublime, nous aurons les premiers la gloire d'y imprimer nos pas.

Et nous résolûmes ce soir là de faire une excursion dans le Dartmoor.

Notre départ n'eut cependant lieu qu'un mois plus tard; ce fut vers la fin

d'août. Nous partîmes modestement à pied, en vrais touristes, n'ayant pour tout bagage qu'une sorte de gibecière remplie de provisions sur le dos, et une canne à épée à la main.

Léopold, sachant que j'avais fait antérieurement un voyage dans cette partie de l'Angleterre, et que j'avais séjourné à Ivy-Bridge et à Harford, — sur la lisière du Dartmoor, me dit qu'il se laisserait conduire par moi, du moins jusqu'à Harford.

Je choisis donc la route royale de Plymouth à Exeter; cette route traverse, depuis Plymouth jusqu'à Ridgervay, une des plus belles vallées qu'on puisse voir. D'un côté, c'est une nature accidentée et parsemée de riants *cottages*, qui resplendissaient alors aux rayons du matin; de l'autre, c'est l'embouchure de la Glym, dont les flots bai-

gnent amoureusement les mystérieux ombrages du parc de lord Morley ; plus loin derrière, c'est la mer : elle était calme et bleue ce jour là ; les voiles blanches qui la sillonnaient de temps en temps semblaient être la réflexion des nuages argentés du ciel. En un mot, le paysage et la matinée étaient splendides. Léopold répétait sur tous les tons : c'est beau ! c'est admirable ! c'est magnifique ! Quelquefois cependant, laissant l'ensemble du paysage pour s'occuper des détails, il me faisait remarquer certain effet de lumière particulier, certain petit lointain fuyant entre deux massifs d'arbres.

Arrivés à Ridgervay, je lui montrai à mon tour quelque chose qui méritait bien son attention : l'église de Plympton-Saint-Mary, qui est un morceau d'architecture très-remarquable.

A ce nom de Plympton, Léopold parut se recueillir :

— Tu as nommé Plympton, si j'ai bien entendu, me dit-il brusquement,.. mais où se trouve donc Plympton, et à quelle distance en sommes-nous ?

— Ce chemin y conduit, lui répondis-je, et il ne nous faudrait guère que dix minutes de marche pour y arriver.

— Allons à Plympton, continua Léopold, en me prenant le bras comme pour m'entraîner, allons à Plympton !

Je ne comprenais pas quel intérêt le pressait d'aller voir ce village, et j'hésitais à y consentir quand il reprit :

— Tu ne sais donc pas que Plympton a vu naître sir Joshua Reynolds, le plus grand peintre de l'Angleterre ; et, dis-le moi ? ne serait-ce point me préparer un remords éternel, si je n'allais

pas, quand l'occasion s'en présente, saluer le berceau de ce peintre célèbre.

— Un remords éternel!.... ô peintre! — Enfin, je n'ai rien à répliquer; je me rappelle que sir Joshua Reynolds (je l'ai lu dans la biographie des peintres), naquit à Plympton, dans le courant de l'année 1723; son père, le rév. Samuel Reynolds, étant recteur de la paroisse de Plympton-Saint-Mary. — Est-ce vrai ?

— C'est la vérité; — mais je ne te savais pas si savant.

Nous allâmes donc saluer le berceau de sir Joshua Reynolds, puis nous rejoignîmes la grande route par un chemin de traverse qu'on nous indiqua.

Il était quatre heures quand nous arrivâmes à Ivy Bridge : nous dinâmes à l'hôtel pour ne point toucher à nos provisions, et ce n'est qu'après nous

être bien reposés que nous nous remîmes en marche dans la direction de Harford, en suivant l'Erme, pour entrer dans le Dartmoor, par la route que j'ai déjà décrite; seulement, à cette époque, le viaduc d'Ivy-Bridge n'existait pas, le grand chemin de fer de l'Ouest s'arrêtant à Exeter.

J'avais bien remarqué que, de Plympton à Ivy-Bridge, la bruyante gaîté de Léopold avait diminué insensiblement, jusqu'au point de disparaître tout-à-fait, mais je ne m'en étais peu inquiété, attribuant ce changement d'humeur à son impatience de voir le Dartmoor; après avoir quitté Ivy-Bridge et la grande route je m'aperçus bientôt que sa tristesse augmentait encore. Tantôt, il s'arrêtait pour soupirer tout à son aise; tantôt, il marchait avec une telle rapidité qu'il me laissait loin derrière

lui ; je ne pouvais suivre ses capricieuses alternatives, et j'allais l'interroger sur ce qu'il éprouvait, quand, se rapprochant de moi tout-à-coup, il me demanda :

— Sais-tu, mon cher, à quoi je pense ?

— Je ne me tromperais peut-être pas, lui répondis-je, si je te disais que tu as entrepris une excursion au-dessus de tes forces, et que tu crains, tout en désirant la continuer, de ne pouvoir en supporter les fatigues.

— Non, non, ce n'est point cela : je pense..... ou plutôt je crains que le Dartmoor n'existe pas. Le Dartmoor, c'est une fantaisie d'artiste, un rêve de poète..... et rien de plus.

— Ah! voilà ton doute qui revient....

— Il y a si long-temps que nous marchons !

— Harford n'est plus qu'à deux milles d'ici.... Mais, si tu ne me crois pas, lui dis-je en déroulant la carte du Devonshire, — tiens ! consulte le géographe. Lui au moins ne crée rien, ne rêve jamais, et ne se passe aucune fantaisie. — Il est vrai, continuai-je en jetant un regard autour de moi, que cette campagne est d'une richesse luxuriante, — et c'était ce qui désespérait mon ami ; il semble que la nature veuille se montrer d'autant plus féconde dans cet endroit, qu'elle va bientôt devenir plus stérile. Néanmoins, tous ces blocs de granit qui jonchent le lit de cette rivière doivent suffire pour te rassurer.... D'ailleurs, nous sommes à la recherche d'une terre inconnue ; nous la trouverons loin des chemins tracés par la main des hommes, comme le dit Carrington ; il faut avoir de la persévérance : si Colomb

eût pensé comme toi, il n'aurait jamais découvert l'Amérique.

— La comparaison est modeste !.... Eh bien ! tout ce que je demande, c'est de sortir de ces chemins tracés par la main des hommes, et de découvrir enfin quelque chose.

En ce moment, je regardai derrière moi ; nous étions justement au sommet des collines qui dominent Ivy-Bridge, et l'on découvrait ces riches campagnes du Devonshire, dont j'ai parlé dans le chapitre précédent. Le soleil, à moitié plongé dans les flots embrasés de la mer, jetait sur ce vaste paysage cette vapeur dorée qu'a si bien rendue Claude le Lorrain.

— Regarde ! dis-je à l'artiste, que veux-tu découvrir de plus beau ?

— Admirable ! s'écria-t-il en restant un moment absorbé dans une muette

contemplation, — oui..... c'est admirable! — Mais c'est le passé, et je veux l'avenir.

— Marchons donc sans découragement vers cet avenir, qui ne doit certainement pas tarder à se dévoiler à nos regards. — Peu de temps après, le chemin creux dans lequel nous nous étions engagés s'élargit, les arbres disparurent, et nous découvrirent deux *moors* de couleur noire, tout hérissés de blocs de granit.

— Vois, dis-je à Léopold, — vois ces deux sombres fantômes qui nous regardent passer....

Et comme il allait s'élancer, j'ajoutai tout de suite :

— Arrête un moment. Ne sens-tu pas déjà quelque chose de plus âcre dans l'air ? Ne te semble-t-il pas que le

vent passe avec de sauvages parfums et d'étranges murmures ?.. ..

Cette sensation, assez semblable à celle qu'on éprouve en approchant des rivages de l'Océan, Léopold la ressentit comme moi ; elle raviva même à ce point sa fougueuse avidité de voir le Dartmoor, qu'il escalada tout en courant le *moor* dont l'abord lui parut le moins difficile. Je le suivis ;.... quelques minutes après, nous aperçûmes de ce point culminant les premières ondulations du Dartmoor.

Nous nous découvrîmes pour saluer la *terre inconnue*

Sur le versant même de cette montagne à plusieurs étages, s'élevait la tour carrée de l'église de Harford. — Harford n'est ni un bourg, ni un village : c'est une paroisse ; paroisse im-

portante, en ce qu'elle comprend une grande partie d'Ivy-Bridge : mais à Harford même, il n'y a que deux habitations ; celle du recteur et celle d'une petite fermière, dont une partie est souvent occupée par des personnes convalescentes qui viennent dans ces lieux respirer l'air pur des montagnes.

Nous nous reposâmes à cette ferme, et je proposai même à Léopold d'y passer la nuit, proposition prudente, qui fut cependant rejetée. Mrs. Smith (c'était le nom de la fermière) nous offrit un de ses fils pour guide ; mais, puisque nous voulions pénétrer dans la partie inconnue du Dartmoor, ce guide nous était inutile, et nous le refusâmes. Ce fut en vain que la brave femme nous énuméra tous les périls auxquels nous allions nous exposer, nous lui répondîmes que, loin de vouloir les éviter,

nous les cherchions, et nous nous éloignâmes.

Restée sur le seuil de la porte, Mrs. Smith secoua la tête en murmurant sans doute : Voilà deux étrangers qui ne me paraissent pas jouir de tout leur bon sens.

La nuit avait déjà jeté son noir manteau sur les flancs des montagnes ; les sommets granitiques conservaient encore une teinte de pourpre qui se détachait en sombre sur le pâle azur du ciel, et seule, l'étoile polaire, radieuse et sereine, resplendissait à l'horizon.

Nous entrâmes ainsi dans les solitudes du Dartmoor, heureux et gais, sans nous douter, hélas! qu'un de nous n'en devait pas revenir!....

Nous marchâmes toute la nuit avec une ardeur incroyable, en nous dirigeant vers le nord ; la lueur des étoiles

nous éclairait. Rien ne nous découragea : ni les murailles de granit que nous eûmes à franchir, ni les torrents qu'il nous fallut traverser, ni les fourrés de broussailles où nous ne pûmes nous frayer un passage qu'en en coupant, taillant, broyant les jets vigoureux qui, entrelacés, tordus ensemble, nous présentaient des barrières infranchissables. Le lendemain, Léopold ouvrit ses cartons avant que le soleil parût ; il était au comble de ses désirs, non point qu'il se flattât d'être arrivé dans la terre inconnue, car il avouait bien que les obstacles de la route ne nous avaient pas permis de nous éloigner beaucoup de notre point de départ, mais enfin la nature avait je ne sais quoi d'étrange, de brut et d'affreux qui le ravissait.

Je ne décrirai pas (rien ne serait

plus fastidieux) tous les sites que l'artiste dessina ; je me contenterai de dire que pendant trois jours nous continuâmes de nous enfoncer dans le pays le plus fantastique qu'il soit possible de voir, puis nous songeâmes à revenir sur nos pas.

Nous nous arrêtâmes un soir sur le sommet d'une montagne très-élevée, subjugués par l'imposante majesté des lieux qui frappèrent nos regards. Devant nous, sur le *moor*, s'élevait une sombre masse de granit formant, mais dans des proportions surhumaines, la moitié d'un arc de triomphe antique. En examinant la dimension des pierres qui composaient cette ruine, nous fûmes convaincus qu'aucune race d'hommes, à moins que ce ne fût celle des Titans, n'avait pu les faire mouvoir ni les élever à cette hauteur. D'un côté, la mon-

tagne était coupée par lignes verticales, et notre regard plongeait avec effroi dans un profond abîme, où dormait un petit lac, dont les ondes en ce moment paisibles brillaient d'un éclat métallique. Du côté opposé à cet escarpement, se trouvait une large vallée entièrement comblée par ces mêmes pierres de granit qu'on rencontre partout, mais brisées, pulvérisées, entassées pêle-mêle, et présentant l'affreux chaos et l'aspect désolé d'une ville ruinée de fond en comble par des tremblements de terre successifs.

Le soleil avait disparu, et le croissant de la lune se montrait à l'horizon dans une vapeur rougeâtre.

Pendant le jour la chaleur avait été étouffante, et nous aspirions avec volupté les bouffées de vent qui passaient de temps en temps sur le *moor*. Le soir

avait amené un peu d'humidité dans l'air, et le ciel, quoique sans nuages, n'avait aucune transparence : il ressemblait à une glace que l'haleine de l'homme a légèrement ternie. Les étoiles, moins nombreuses qu'à l'ordinaire, paraissaient s'éteindre et se ranimer alternativement en brillant d'une lumière vive et vacillante, comme des lampions souffletés par le vent ; et les torrents lointains, roulant d'échos en échos, grondaient plus violents et plus lugubres que les jours précédents : tout cela nous annonçait un changement de temps.

Nous-mêmes, nous éprouvions une sorte de malaise indéfinissable ; ce malaise, je l'ai toujours ressenti à l'approche d'un orage, mais rien alors, — si ce n'était mon malaise, — ne devait me faire pressentir un orage.

Sans nous rendre compte de ce qui se passait en nous, nous restâmes longtemps assis sur une pierre, silencieux, le front appuyé sur la main, plongés dans de graves et religieuses méditations.

Une lumière sinistre, en glissant sur le monument de granit, nous tira de notre rêverie.

— C'est un éclair! me dit Léopold.

— Mais d'où vient-il? lui répondis-je; aucun nuage ne voile le ciel.

Nous nous avançâmes vers l'escarpement de la montagne, et nous vîmes qu'un orage s'était formé sur le lac, à une centaine de pieds au-dessous de nous. Cet orage, un moment immobile, vint bientôt se heurter sur les parois de la montagne avec tant d'impétuosité, que le *moor* en éprouva un mouvement d'oscillation. Arrêtés brusquement, les

nuages tourbillonnèrent en lançant autour d'eux des gerbes d'éclairs, puis allèrent s'abattre sur les monts voisins avec un sifflement aigu, dont tous les échos gémirent. Pendant que cet orage éclatait sous nos pieds, un autre, poussé par un vent violent, s'avançait rapidement dans les régions supérieures de l'air; un coup de tonnerre qui, d'abord sourd et éloigné, se rapprocha par éclats progressifs et effrayants, nous avertit de son approche et du danger auquel nous étions exposés. Nous nous trouvâmes littéralement entre deux orages, dont les feux se croisaient sans relâche : on eût dit qu'ils s'étaient déclaré une guerre implacable.

— Oh! s'écria Léopold, quelle épouvantable nuit se prépare! Voilà bien le Dartmoor dans toute sa sublime horreur!

A ce premier coup de tonnerre succéda une pluie torrentielle; nous trouvâmes un abri sous quelques blocs de granit, qui formaient une voûte naturelle. A peine y étions-nous entrés, qu'un éclair déchirant l'horizon nous enveloppa d'un réseau de feu; cet éclair fut accompagné d'une détonation telle qu'il nous sembla que la montagne s'écroulait, s'abîmait, et nous entraînait avec elle dans des précipices sans fond.

Nous restâmes après cela privés de sentiment je ne sais combien d'heures; mais quand nous rouvrîmes les yeux, les étoiles semblaient pétiller sur un ciel d'un bleu clair et limpide ; tout était calme, à l'exception des torrents qui s'écoulaient dans les ravins avec des ronflements lugubres.

Évidemment, l'arc de triomphe titanique avait été foudroyé, et nous étions

restés pendant un certain temps sous l'influence du fluide électrique.

En sortant de notre asile, notre première pensée fut d'aller voir quel aspect offrait le lac ; mais le lac avait disparu : une ville occupait sa place, — une véritable ville sur laquelle nous planions à vol d'oiseau. Nous distinguions parfaitement les groupes de maisons, les rues, les monuments ;..... mais le tout avait un caractère étrange, bizarre, fantastique : c'était plutôt l'ombre d'une ville. Nous changeâmes de point de vue, et la ville s'évanouit. C'était un mirage ; quant au lac, il avait en effet disparu sous un épais brouillard. Ce brouillard s'étendait au loin, et nous dérobait les flancs des montagnes ; les *moors* seuls levaient leur crête noire au-dessus de cette nappe blanche, comme des écueils sur une mer calme et reposée.

N'osant point descendre dans le brouillard, nous passâmes le reste de la nuit dans la grotte qui nous avait servi de refuge pendant l'orage. Nous allumâmes un feu de broussailles, auquel nous fîmes sécher quelques poignées de bruyères que nous étendîmes ensuite sur un bloc de granit, puis nous nous couchâmes sur ce lit improvisé.

Nous avions espéré que le brouillard se dissiperait aux premiers rayons du soleil ; notre espoir fut déçu : il monta graduellement, environna le *moor*, et devint bientôt d'une effrayante intensité. Plus tard, il se changea en une pluie fine, glacée, pénétrante, dont le rocher ne put nous garantir ; notre foyer s'éteignit, et nous sentîmes que nos vêtements s'imbibaient d'eau, — tristes vêtemens, du reste, dont nous avions laissé plus d'un lambeau sur

notre route. Nous tentâmes néanmoins une sortie, mais nous dûmes rentrer aussitôt, car le brouillard était tellement opaque, qu'il nous était impossible d'apercevoir le sol sur lequel posaient nos pieds.

— Il ne manque plus, me dit Léopold en se blottissant contre moi, que quelque bête fauve, propriétaire de cet antre, nous trouve endormis sur sa couche!

— Rassure-toi à cet égard, lui répondis-je; il n'y a pas de bêtes fauves dans le Dartmoor, puisque le poète Carrington n'en parle point.

— Ah! Carrington! Carrington! — Crois-tu donc aux êtres surnaturels dont il parle? Crois-tu aux *Pixies*, par hasard?

— Tu ne dois pas en douter, quand

tu viens d'entrevoir comme moi une ville aérienne et féerique.....

— Alors il serait grand temps que les fées, qui ne manquent jamais d'arriver fort à propos dans les romans, vinssent nous tirer d'embarras.

— Sans doute; mais nous ne sommes pas des héros de roman; notre excursion dans le Dartmoor est bien réelle, trop réelle dans ce moment. D'ailleurs, les héros de roman n'ont jamais des embarras matériels semblables aux nôtres; leur linge est toujours propre, leurs habits sont imperméables et leurs bottes à l'épreuve. Quant à leurs provisions de bouche, il n'en est jamais question.

Hélas! voilà surtout ce qui nous distinguait des héros de roman.

Comme s'il ne suffisait pas que le brouillard nous tînt prisonniers sur le

moor, comme si ce n'était point assez que nos vêtements fussent usés, déchirés, percés par la pluie, nous nous aperçûmes avec effroi que nos provisions étaient épuisées; il ne nous restait plus qu'un flacon d'eau-de-vie, que nous bûmes sur-le-champ, car nous grelottions de froid.

Notre position devenait donc extrêmement critique.

Vers le soir, le brouillard cessa de mouiller et s'éclaircit; nous nous hasardâmes à continuer notre marche, et dans l'impossibilité de nous orienter, nous laissâmes à la Providence le soin de nous conduire où bon lui semblerait.

La nuit fut froide et sombre; mais nous parvînmes à faire brûler des branches de sapin, et nous passâmes la nuit préoccupés de ne pas laisser éteindre le

feu que nous avions eu tant de peine à allumer.

Le jour suivant ne s'annonça point sous de meilleurs auspices : le brouillard nous environnait encore, mais au moins notre vue s'étendait-elle sur un rayon d'une dizaine de pas! C'était tout ce qu'il fallait pour éviter les précipices, — rien de plus.

Les tourments de la faim commençaient à se faire sentir ; et le moment approchait où, trop faibles pour supporter de nouvelles fatigues, nous allions être forcés de nous arrêter...... et de recommander notre âme à Dieu.

Ah! si le ciel avait été sans nuage, et que du haut d'un *moor* nous eussions découvert dans l'éloignement la tour d'une église ou le toit d'une chaumière, la certitude d'arriver bientôt sur la terre habitée nous aurait donné de nou-

velles forces; mais nous n'étions plus soutenus que par la seule énergie de notre volonté, et cette énergie s'épuisait faute d'espoir, car quel espoir pouvions-nous conserver quand les ténèbres de l'atmosphère nous enveloppaient au milieu des chaos de la nature ?

Néanmoins, poussés par cet instinct de conservation qui n'abandonne presque jamais l'homme, nous marchâmes encore long-temps en suivant les ravins et les anfractuosités des montagnes, mais lorsqu'il fallut de nouveau gravir, escalader des rochers, nous hésitâmes.... Tout-à-coup je vis Léopold s'affaisser lentement, en murmurant d'une voix sourde : j'ai faim ! — Je le retins dans mes bras, et je fus obligé, en m'apercevant qu'il avait perdu connaissance, de l'asseoir sur une pierre qui se trouvait près de nous, et de m'agenouiller der-

rière lui pour lui faire un oreiller de ma poitrine. — Hélas! il ne m'était pas encore venu à l'esprit que mon ami pût succomber avant moi; je le craignais en ce moment, et cette crainte me fit frémir.

Au bout de quelques moments, Léopold revint de sa défaillance; un tremblement convulsif parcourut tous ses membres, et il me dit d'une voix bien basse :

— Je me sens mourir; adieu!

Je lui répondis, en affectant une confiance que j'étais loin de ressentir moi-même, que nous étions peut-être bien près de retrouver quelque sentier caché, quelque hutte habitée. Puis, pour donner un autre cours à ses pensées, je lui parlai de son pays natal, de sa famille, — de son talent : je cherchai, en évoquant de doux souvenirs et des

rêves de gloire, d'exciter en lui un dernier et suprême élan vers la vie, — ne fût-ce que celui du désespoir. En effet, à mesure que je parlais, son regard s'animait; il me semblait qu'il faisait des efforts intérieurs pour secouer cette prostration physique et cette torpeur morale qui l'accablaient.

Je me trompais; cet éclair que je voyais passer dans son regard, c'était l'éclair de la fièvre et du délire.

Ce qu'il me répondit était inintelligible; c'étaient des exclamations, — des mots sans suite...... Tout-à-coup, il s'élance, s'accroche d'une main crispée aux saillies des rochers, et disparaît dans le brouillard avant que je puisse le retenir.

— Mon Dieu! c'est un accès de fièvre chaude! m'écriai-je.

Je le suivis ; mais n'ayant ni l'agilité, ni la force qu'il devait à la surexcitation de son cerveau, je ne pus le rejoindre.

Je criai : Léopold ! Léopold ! arrête-toi ! attends-moi ! — Quelques minutes après, un cri se fit entendre, — mais un de ces cris dont on ne peut saisir la signification, et qui pourtant retentissent jusqu'au fond du cœur ; — je frissonnai d'abord, puis, me persuadant que c'était un cri de ralliement qui répondait au mien, je continuai de m'avancer avec la même rapidité !...... Un précipice m'arrêta court : une sueur froide mouilla mon front, et je ne compris que trop bien alors ce cri déchirant qui m'avait frappé un moment auparavant. L'état de l'atmosphère ne me permit pas de sonder la profondeur du précipice ; j'y descendis

néanmoins le plus vîte qu'il me fut possible, par un passage qui m'eût épouvanté dans toute autre circonstance.

Bientôt, je n'eus plus de doute sur l'affreux malheur que j'avais pressenti : Léopold était étendu la face contre terre, dans un endroit marécageux,.... et le terrain s'était tellement affaissé sous lui, qu'il se serait en peu de temps creusé son propre tombeau !

Le soulever, l'enlever, le porter plus loin sur une pierre, fut pour moi l'affaire d'un moment ; car la douleur me donnait réellement des forces surnaturelles. Pour lui rendre cette couche moins dure, j'étendis sous lui tout ce que je pus arracher de lichens et de mousse ; ensuite j'essuyai son front, je pris ses mains dans les miennes, je

l'embrassai, je lui parlai ;.... mais j'eus beau faire, hélas! — mon ami n'existait probablement plus !

C'était une horrible position que la mienne !

Sans doute que le ciel eut pitié de moi, car je sentis ou crus sentir un mouvement de pulsation à l'artère qui s'appuyait contre ma main ; je me levai soudain en criant : Il n'est point mort ! du secours ! du secours ! — et, sans savoir ce que je faisais ni ce que j'espérais, je partis avec une impétuosité inconcevable et effrayante. Je ne tardai pas à gagner le sommet d'un *moor* ; là, je m'arrêtai ; la réflexion commençait à me ressaisir, et, avec elle, la certitude que je cherchais inutilement du secours .... Dans ce moment, le brouillard se leva tout d'un coup comme par

enchantement*; l'azur du ciel se découvrit et l'horizon m'apparut..... Hélas! c'était encore un horizon sans profondeur, stérile, morne, âpre de contours...... Désespéré, je ramenai mes regards autour de moi, et j'aperçus, — ô bonheur inattendu! ô hasard providentiel! — un troupeau de moutons qui paissaient plus bas, à mi-flanc de la montagne. La pente étant douce, je courus vers le troupeau. A mon approche, une terreur panique se déclare parmi les moutons; une jeune fille, que je n'avais pas vue parce qu'elle était assise dans un enfoncement, se lève, se tourne de mon côté, pousse un cri d'effroi et s'enfuit avec la légèreté d'une gazelle. J'abandonne le troupeau, et je m'élance à la poursuite de

* C'est ce qui arrive presque toujours dans cette contrée.

la bergère. Quelque rapide que fût la course de celle-ci, je gagnai du terrain sur elle; j'allais l'atteindre, mais son chien s'avança sur moi, le poil hérissé, l'œil sanglant, la gueule béante. — Devant cet obstacle, je n'avais pas à hésiter : je tirai mon épée, et, laissant avec sang-froid approcher l'animal furieux, je la lui plongeai tout entière dans la gorge; puis, je repris ma course, mais pendant ce temps la bergère m'avait échappé. — Quelle direction avait donc prise cette jeune fille épouvantée ? Un sentier qui se présenta devant moi répondit à cette question, que je m'adressais à moi-même.

Je suivis ce sentier, et bientôt après je frappais à la porte d'une maison que je n'avais pas aperçue plus tôt, parce que de ce côté elle était abritée par un massif de grands arbres.

Ce ne fut pas la porte qui s'ouvrit, mais une fenêtre; et je vis le canon d'un fusil se diriger vers moi.

Je me reculai instinctivement, et levant la main, je m'écriai : — *By the name of God!* (au nom de Dieu)! ne me refusez pas le secours que je demande.

J'étais certain qu'on m'écouterait si je me présentais au nom de Dieu. En effet, l'homme qui venait de me mettre en joue releva son arme et me demanda brutalement :

— Que voulez-vous ?

— Du secours, lui dis-je. Je suis un étranger; depuis cinq jours j'erre dans ces montagnes avec un ami, qui, pour le moment, est étendu mourant dans un ravin, à quelque distance d'ici. C'est pour lui que je cherche du secours,.... mais, de grâce! hâtez-vous,

si vous voulez que votre secours ne lui soit pas inutile.

La fenêtre se referma. J'entendis un bruit de voix dans l'intérieur; puis, le même homme qui m'avait parlé sortit et vint à moi. — Il n'avait point quitté son fusil; seulement il le tenait dans une position plus rassurante.

— Où est votre ami, dit-il,..... en arrêtant sur toute ma personne un regard soupçonneux.

— De l'autre côte de ce *moor*, répondis-je, en le lui indiquant du doigt;..... et comme il restait immobile et indécis, je repris :

— Eh bien! refuserez-vous votre assistance à un étranger près d'expirer ?

— Non, fit-il.

— Alors, ne tardez pas plus longtemps, je vous en supplie, car nous arriverons trop tard.

— Attendez un moment, me dit-il encore.

— Puis prenant un sifflet, il en tira des sons aigus que les échos prolongèrent le long de la vallée, ensuite il parut écouter si quelque voix lui répondait.

Mon sang bouillonnait devant la lenteur flegmatique de cet Anglais.

— Attendez ! attendez ! m'écriai-je, emporté par ma juste impatience, est-ce que mon ami peut attendre, lui !

Mais mon laconique interlocuteur ne m'entendit pas, sans doute ; il s'était retourné vers deux hommes qui accouraient.

— Ah ! vous étiez là, leur cria-t-il. Allez prendre une civière, et suivez-nous.

Nous partîmes enfin ! et tout en marchant je murmurai :

— Pourvu, mon Dieu, qu'il ne soit pas trop tard!

Je retrouvai mon pauvre ami gisant encore sans connaissance, et je m'empressai, en appuyant doucement la main sur sa poitrine, de m'assurer qu'il n'avait pas cessé de vivre. Quand j'eus acquis cette certitude, nous le plaçâmes sur la civière avec des précautions infinies, et nous reprîmes en silence le chemin du cottage hospitalier.

Pendant ce court trajet, — qui ressemblait à un convoi, — je m'approchai de l'homme au fusil, qui marchait en éclaireur, et je ne pus m'empêcher de lui dire, en m'efforçant de sourire pour tempérer le reproche :

— Vous voyez bien maintenant que votre arme était de trop.

— Oui, sir, répondit-il, mais depuis que nous avons été attaqués par

des *gipsies* * nous ne saurions avoir trop de prudence et de circonspection. Les *gipsies* nous ont attaqués deux fois.... Tenez.... je me rappelle, continua mon interlocuteur, — déjà moins laconique et moins soupçonneux qu'auparavant, — je me rappelle parfaitement leur dernière tentative : un *gipsy*, tout-à-fait semblable à vous...

— Merci du compliment, pensai-je.

— Se détacha de la bande et vint nous demander du secours,..... exactement comme vous l'avez fait.... Eh bien ? — C'était pour nous attirer dans une embuscade, pendant qu'on attaquerait le cottage.......

Comme je n'étais pas dans une disposition d'esprit à écouter des histoi-

* Egyptiens, bohémiens. — Ils exercent la chiromancie d'ordinaire et pratiquent le vol à l'occasion.

res, je me retournai vers la civière pour aider aux deux hommes à la porter.

Quand nous entrâmes dans le cottage, une dame vêtue de noir était assise près de la cheminée; elle se leva pour nous recevoir. Mon introducteur me dit en me la désignant:

— Mrs. Stevens, propriétaire de ce cottage.

Je saluai Mrs. Stevens, et me hâtai de la remercier de l'hospitalité qu'elle voulait bien accorder à deux étrangers.....

— Mais, ce n'est point assez de vous exprimer toute ma reconnaissance, ajoutai-je, je dois encore vous faire mes sincères excuses pour l'effroi que ma brusque arrivée a dû vous causer et surtout pour le dérangement et les embarras que nous apportons

avec nous. — Puissions-nous cependant ne point trop troubler le calme intérieur du foyer qui nous accueille! Quant aux dépenses que nécessitera notre séjour chez vous, soyez persuadé, Mrs. Stevens, que.....

Je n'osai pas achever ma pensée; le regard que me jeta cette dame me fit comprendre que je n'avais pas affaire à une simple paysanne comme je le croyais; — et que lui parler d'argent, c'était l'offenser.

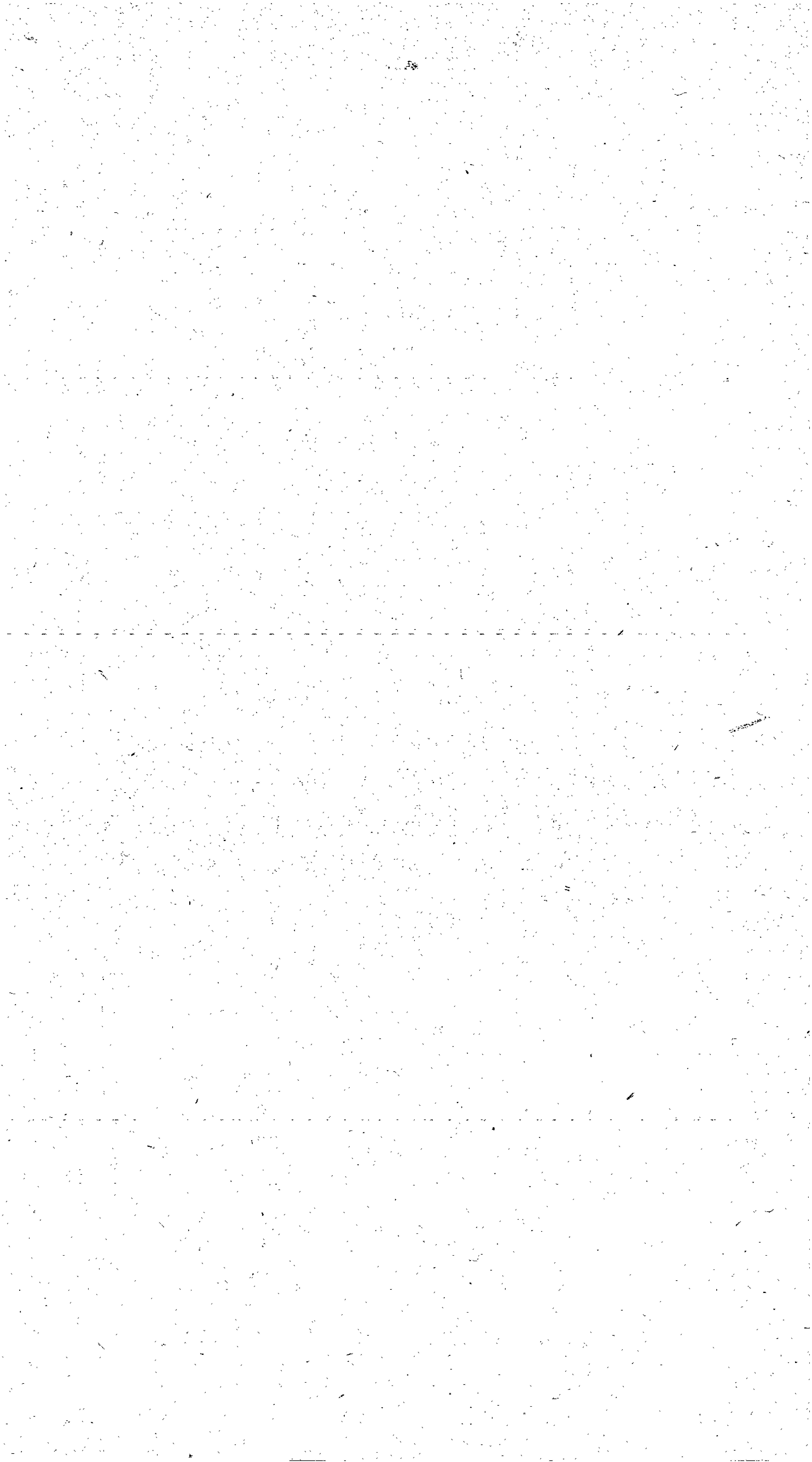
— Que.... continuai-je en cherchant à finir ma phrase d'une manière convenable, que...... nous regretterons toujours. — Mrs. Stevens eut la bonté de m'interrompre :

— Tout ce qu'il y a de regrettable, dit-elle, c'est la maladie de votre ami; — mais j'espère qu'elle n'aura pas de suites graves. Adieu, sir; je me retire

pour vous préparer quelques aliments... John! dit-elle encore, en s'adressant à mon introducteur, à l'homme au fusil, faites appeler le médecin de South-Brent.

Celui-ci donna quelques ordres aux deux domestiques et se retira.

On se mit aussitôt en devoir de prodiguer à Léopold les premiers soins que réclamait sa position ; et moi, n'étant plus soutenu par la nécessité de servir mon ami, je sentis bientôt l'excès de ma faiblesse et l'épuisement où m'avaient réduit les angoisses et les fatigues que je venais d'éprouver. Je fléchis à mon tour et je tombai privé de sentiment.



CHAPITRE III.

LES DEUX SŒURS.

Le peu de nourriture que je fus capable de prendre quand je revins à moi, le sommeil auquel je succombai malgré les efforts que je fis pour le repousser, — car je m'obstinais à vouloir veiller mon ami, — suffirent pour me remettre. Le lendemain, je ne souffrais plus que des nombreuses et légè-

res blessures que je m'étais faites contre les rochers. Hélas ! il n'en était point de même de mon ami : le médecin, qu'on avait été chercher au bourg le plus voisin, à South-Brent, avait déclaré que le malade mourrait avant de reprendre connaissance ; mais plus tard, un autre médecin, que j'avais fait avertir à Plymouth, étant arrivé, déclara le contraire. Bien plus, il ajouta que le malade ne mourrait pas. J'accordai toute ma confiance à ce dernier médecin, non pas précisément à cause de l'espérance qu'il me laissait concevoir, mais parce qu'il jouissait d'une réputation de savoir et d'habilité, justifiée d'ailleurs par les nombreux succès qu'il avait déjà obtenus.

Tout préoccupé que je fusse de la gravité de la maladie de mon ami, j'éprouvais le besoin de savoir dans quel

endroit du Dartmoor nous nous trouvions, et de connaître les personnes qui habitaient le cottage où la Providence nous avait conduits.

Je profitai donc du moment de calme que m'avait fait le médecin pour satisfaire ma légitime curiosité à cet égard.

Je pris ma carte du Devonshire et je sortis.

Ce qui me frappa d'abord, ce fut l'étrange construction du cottage: * Il était de forme octogone; des troncs d'arbres supportaient les huit côtés du large toit de chaume, rustiques colonnes autour desquelles des plantes grimpantes s'enroulaient et s'entrelaçaient en montant jusqu'à leur sommet, où

* Le cottage est une petite habitation propre et confortable; qu'elle soit située à la ville ou à la campagne, c'est toujours un cottage.

arrêtées par la saillie du toit, elles retombaient par courbes gracieuses et formaient des chapiteaux d'un effet très-pittoresque.

Plus loin, je vis d'autres bâtiments, un hangar rempli d'instrumens aratoires, une mare d'eau.... c'était l'aspect invariable d'une cour de ferme, aux heures où les gens et les bestiaux étant dehors elle est privée de mouvement et de vie.

Le tout était renfermé dans un mur d'enceinte de pierres cimentées avec de la terre, ce mur était tapissé de lierres et doublé d'une haie touffue de lauriers, de myrtes et d'autres arbustes toujours verts. Ajoutez encore une autre enceinte de pins, de mélèzes et de chênes; n'oubliez pas surtout les hauts sommets arides qui environnaient la vallée, et avouez que le cottage était

bien situé pour rester éternellement inconnu. Mais je savais déjà qu'il n'avait pas échappé aux *gipsies*, et j'appris plus tard que l'œil vigilant du Fisc l'ayant découvert, on y était venu réclamer le paiement des impôts. — Cette modeste résidence, malgré les avantages de sa position pour rester éternellement ignorée, avait cependant été visitée par les voleurs — et le Fisc.

Quant à moi, on sait à quelle malheureuse circonstance je devais le bonheur de la connaître.

En continuant mon examen des lieux, je vis que la vallée était partout cultivée avec un soin extrême, et que le terrain avait bien répondu aux efforts de l'agriculture. En un mot, cette vallée me paraissait un petit Eden, dans lequel il devait être doux de passer sa vie à lire et à méditer. — Cet Eden, n'étant éloigné

que de trois à quatre milles de South-Brent, bourg assez important sur la route de Ashburton, se trouvait donc, comme Harford, sur la lisière du Dartmoor. La rivière que je découvris au bout de la vallée devait être l'Avon, qui passe à South-Brent et dont le cours est à peu près parallèle à celui de l'Erme, qui passe à Ivy-Bridge.

Si j'étais satisfait de mes observations topographiques, je ne l'étais pas autant des suppositions que je faisais à l'égard de Mrs. Stevens. Certes! je n'avais fait que l'entrevoir, — mais son maintien plein de noblesse et de dignité, sa toilette simple et de bon goût, avaient suffi pour me persuader qn'elle n'était pas née dans la condition où je la voyais; et si elle n'était pas une paysanne, pourquoi s'était-elle retirée dans cette solitude? Etait-ce pour expier une faute

ou pour fuir les séductions du monde? Etait-elle une grande sainte ou une grande pécheresse? Mrs. Stevens piquait vivement ma curiosité : Sans aucun doute, pensai-je, il y a quelque mystère dans la vie de cette femme, mais ce mystère finira par se dévoiler; vouloir le pénétrer à force de conjectures, c'est perdre son temps.

Malgré cette conclusion, j'eusse poussé plus loin mes conjectures, si l'apparition de cette même bergère que ma vue avait tant effrayée la veille, n'était venue donner un autre cours à ma pensée. Celle-ci ne m'avait ni vu ni entendu venir, et, m'étant blotti contre une haie de noisetiers qui me séparait d'elle, je la contemplai sans oser me montrer. Elle était agenouillée dans l'attitude d'une profonde douleur, elle ne disait rien, — mais que son silence avait bien

plus d'éloquence que toutes les paroles qu'elle eût pu prononcer. Elle pleurait son chien — que j'avais tué la veille : un beau Terre-Neuve à longue robe noire et blanche. De temps en temps, elle le caressait d'une main convulsive, puis, comme effrayée de son immobilité, elle frappait la terre de son front et sanglotait amèrement. Cette bergère, (puisque je l'ai désignée par ce nom) devait être la fille de Mrs. Stevens; lui offrir de l'argent était impossible. D'ailleurs, n'eût-elle été qu'une pauvre domestique, j'aurais rougi de le faire en face d'un pareil désespoir. — Je résolus alors de me procurer le plus tôt possible, et n'importe à quel prix, un chien de Terre-Neuve semblable à celui qu'elle regrettait et de le lui offrir; cette réparation étant trouvée, je m'avançai vers elle pour lui en faire part, et en même

temps pour la consoler et la prier de me pardonner.....

A mon approche elle se leva et s'adressant à son chien :

— Voilà ton meurtrier, dit-elle; adieu ! je ne saurais soutenir sa présence.

Je voulus la retenir, mais ce fut en vain; elle me répondit avec fierté :

— Je ne veux rien entendre, *sir*; je vous hais pour toujours.

Je ne la suivis point; je m'agenouillai à sa place, car j'étais réellement affecté; elle me vit, et ce regret donné à son malheureux ami modifia le *je vous hais pour toujours* qu'elle venait de m'adresser.

Pendant ce temps on me cherchait: Léopold avait rouvert les yeux, et ses yeux m'avaient demandé.

Il était temps d'arriver pour jouir de son premier regard,.... car un bienfai-

sant sommeil devait bientôt refermer ses paupières.

Je pressai mon ami dans mes bras, et peu ne s'en fallut que dans ma joie j'embrassasse aussi le médecin, mais celui-ci me pria de me retirer en me disant que le malade avait besoin d'un repos absolu; j'obéis sans murmurer.

Mrs. Stevens me fit entrer dans une autre pièce et me laissa seul un moment.

D'un coup-d'œil je fis dans cet appartement ce que j'avais fait dans l'autre: l'inventaire du mobilier, — qui présentait des deux côtés d'étranges contrastes. Auprès d'un meuble plus que simple s'en trouvait un autre d'une assez grande richesse; là, un grossier dressoir étalait une vaisselle commune; plus loin, des aquarelles d'un certain mérite ornaient la muraille. Dans la place qu'occupait Léopold, il y avait

un tapis, un piano et un sopha; j'avais même eu le temps de remarquer une tête de Cléopâtre, portant la signature de Joshua Reynolds. Evidemment, la plus grande partie de ce mobilier provenait d'une autre demeure, et si j'avais conservé quelques doutes sur la condition première de Mrs. Stevens, l'ameublement de son cottage les aurait tout-à-fait dissipés.

Je faisais cette réflexion quand Mrs. Stevens rentra accompagnée de deux demoiselles, qu'elle me présenta.

— Voici mes deux filles, me dit-elle.....

Je saluai deux fois.

— Celle-ci, continua Mrs. Stevens, c'est l'aînée; elle se nomme Miss Katharine (c'était la bergère). Mais saluez donc, Kitty*, ajouta Mrs. Stevens en

* Kitty est l'abréviation de Katharine.

s'adressant à sa fille, — qui me fit un léger salut et me lança un regard plein de ressentiment. — Celle-là, reprit Mrs. Stevens, en désignant la seconde, se nomme Miss Mary....... Eh bien? Polly*, n'entendez-vous point?.....

Miss Mary inclina lentement la tête et ne me regarda seulement pas.

Pris à l'improviste, je fis un compliment banal dont j'eus bien de la peine à me tirer avec honneur.

Cette présentation officielle terminée, les deux sœurs se retirèrent, mais je restai comme ébloui de leur beauté, et quand elles eurent disparu, il me sembla qu'elles avaient laissé un sillon de lumière après elles.

Polly surtout m'avait paru idéalement belle; c'était la divine rêverie d'une poétique imagination : une statue

* Polly est l'abréviation de Mary.

antique animée par les dieux. En effet, son profil offrait quelque ressemblance avec le profil grec dans la savante proportion des lignes qui caractérise ce dernier, mais il n'était pas dessiné avec cette mâle fierté qui distingue les figures antiques ; en revanche, il présentait cette suave délicatesse de contours qui est particulière aux filles d'Albion, et que le burin anglais rend si bien. Peut-être cette délicatesse de contours donne-t-elle aux Anglaises ce je ne sais quoi de vague, d'indécis, d'aérien, de céleste, — qui n'appartient pas ordinairement aux êtres destinés à vivre sur la terre. Chez les femmes grecques et chez les romaines surtout, on sent que les traits du visage sont puissants à exprimer la violence des passions ; il n'en est pas ainsi chez les Anglaises, et c'est pour cela qu'elles paraissent tou-

jours froides comme le marbre de Paros, dont elles ont d'ailleurs la blancheur et la pureté.

Ce que je viens de dire de l'impression que produit la beauté anglaise — ne s'applique pas tout-à-fait à Polly. J'avais vu reluire une sombre étincelle sous les longs cils qui voilaient ses yeux; il y avait de l'énergie dans la légère contraction de ses sourcils, de l'orgueil dans ses narines dilatées et de la volupté sur ses lèvres presque toujours entr'ouvertes, non point par un sourire, mais par deux petites perles d'une exquise beauté, jalouses de se montrer et de briller à la lumière.

Ce qui achevait de donner à Polly plus de vivacité que n'en ont généralement les Anglaises, c'est qu'elle était brune; ses cheveux encadraient mollement l'ovale allongé et fort gracieux de

son visage, et tombaient en ondes ruisselantes sur un col élégant comme celui du cygne.

Je fus tiré de ma rêverie par la voix de Mrs. Stevens, qui m'adressa quelques questions sur mon ami et sur moi; évidemment, elle provoquait une confidence de ma part; cette confidence, je la lui devais, car quoiqu'elle sût que nous n'étions pas des *gipsies*, il était nécessaire qu'elle connût mieux les deux étrangers à qui elle avait accordé une hospitalité si généreuse. Le résultat de ma confidence fut que Mrs. Stevens ne nous regarda plus comme des étrangers; dès-lors, j'augmentai le petit cercle de la famille, et plus tard, quand sa convalescence arriva, mon ami fit comme moi. Les soirées étaient bien monotones sans doute, et pourtant qu'elles me paraissaient douces et ra-

pides ! C'était un délicieux tableau de voir cette bonne Mrs. Stevens aux cheveux argentés, au front noble et calme, au regard doux et résigné, lire et commenter la Bible entre ses deux filles, toutes deux aussi fraîches que la rosée du matin, toutes deux aussi pures qu'un premier rêve d'amour.

Kitty n'avait point une de ces figures qui frappent et subjuguent à la première vue; mais plus je la voyais, plus je la trouvais belle, et plus je me reprochais de m'en apercevoir si tard. Ses cheveux, qu'elle portait ordinairement en bandeaux, avaient la couleur de l'or bruni. Un jour, je les vis à moitié déroulés, et ils m'offrirent des nuances si changeantes, des reflets si fugitifs, des ombres si profondes et des lumières si brillantes, que je ne savais plus à quoi m'en tenir sur la couleur de cette cha-

toyante chevelure. Son visage était presque rond, ses yeux étaient grands et bien découpés en amande ; sous ses paupières trop mobiles peut-être, une prunelle d'un bleu sombre brillait avec le scintillement particulier au saphir et nageait dans une vapeur pleine de charme. Sa bouche, d'une petitesse exquise, était rouge et fraîche comme une cerise, et sa peau blanche avait les teintes rosées que jettent sur la neige les rayons du soleil couchant.

Chez Polly, c'était l'ensemble qui excitait l'admiration, chez Kitty, c'étaient les détails. Celle-ci représentait le type saxon, type irrégulier et néanmoins charmant, qu'on ne rencontre plus, dit-on, que dans les montagnes du Dartmoor et dans la principauté de Galles.

Pendant les lectures qui avaient lieu

chaque soir, je restais absorbé dans la contemplation des deux jeunes filles; mes regards allaient alternativement de l'une à l'autre, sans qu'il me fût possible de décider celle que j'eusse préféré sous le rapport de la beauté. Les lectures terminées, on causait jusqu'à l'heure de la prière. Polly prenait alors la Bible et continuait de lire pour elle seule, s'abstenant toujours de prendre part à la conversation; mais Kitty parlait bien pour deux : elle pouvait si peu mettre un frein à l'impétuosité de sa langue, qu'elle obligeait souvent sa mère à lui imposer silence.

Si Mrs. Stevens en usait avec moi d'une façon tout intime, il n'en était pas ainsi de ses deux filles. Polly, la vierge mystique, retranchée dans son silence, n'avait pas encore daigné s'apercevoir de la présence d'un étranger,

ou plutôt d'un ami, et ce dédain apparent, en froissant mon amour-propre, me prévenait contre elle. Kitty affectait, elle, de ne me point parler. Elle tournait les yeux d'un autre côté, et ne me répondait que par monosyllabes chaque fois que j'essayais d'entrer en conversation avec elle; il était évident pour moi qu'elle ne me pardonnait pas encore la mort de son Terre-Neuve, quoique je l'eusse remplacé par un autre presque semblable à celui qu'elle avait perdu.

Je ne tardai pourtant pas à remarquer que dès que j'avais cessé de m'occuper d'elle, c'était à son tour de s'occuper de moi, sans jamais m'adresser la parole toutefois; elle se contentait de me regarder avec curiosité, et plus souvent avec une intention railleuse: elle se moquait sans doute de mon ac-

cent étranger. Enfin, il était rare qu'elle passât une soirée sans me critiquer indirectement, en critiquant les Français en général, ce qui lui attirait toujours une réprimande plus ou moins sévère; alors la pauvre Kitty fondait en larmes et jetait sur moi un regard qui semblait me dire : Ah! pourquoi ne prenez-vous pas ma défense? — Elle restait ensuite dans une attitude de profonde mélancolie, puis son gai naturel l'emportant, elle reprenait le fil de ses plaisanteries. Kitty, tour-à-tour railleuse et mélancolique. Kitty, riant et pleurant presque dans le même moment, Kitty, avec cette manière de me provoquer et de me repousser alternativement, arrivait sans le savoir, et par l'excès même de sa naïveté à ce haut degré de coquetterie, où les femmes du

monde n'atteignent qu'avec toutes les ressources de l'art.

Lorsque je retournais au chevet de mon ami, je lui faisais part de mes observations, et je trouvais ainsi le moyen de le distraire, en forçant son esprit à s'occuper de tout autre chose que de sa maladie. — Ainsi, me dit-il un jour que je l'avais entretenu longtemps des deux sœurs, — ces deux jeunes filles te paraissent très-instruites. Qu'il me tarde, mon Dieu, de faire leur connaissance!

— Elles sont réellement très-instruites, répondis-je à Léopold.

— Eh bien! c'est un mal, continua mon ami après un moment de silence; faut-il tant d'instruction pour garder les vaches! Et c'est Mrs. Stevens qui s'est chargée de les instruire?

— Sans aucun doute, puisqu'elles

sont nées dans ce..... désert, où il serait difficile de trouver je crois une — *institution for young ladies.* Elles n'ont jamais vu de ville, et j'ignore même si elles ont été à South-Brent ou à Ivy-Bridge.

— Quelle que soit leur instruction, répliqua Léopold d'un ton grave, il me semble qu'elles doivent être remplies d'idées fausses, de préjugés, d'erreurs,... qui causeront infailliblement leur perte.

— Je le crains; pourtant elles me paraissent douées d'un jugement sain.....

— Non; Mrs. Stevens s'est trompée. Si elle a voulu faire des paysannes de ses filles, que ne se bornait-elle à leur apprendre l'alphabet? — c'était assez; dans le cas contraire, pourquoi les a-t-elle élevées dans l'ignorance complète du monde?....... Et Mrs. Stevens elle-même, pourquoi a-t-elle rompu entiè-

rement avec la société ? — Car elle a dû occuper un certain rang...... Enfin ! tout ce que nous voyons ici est gros de mystères.

Léopold entra bientôt en convalescence ; le médecin, après s'y être longtemps opposé, lui permit enfin de quitter son lit de douleur. Mon ami usa de cette permission avec toute l'ardeur du prisonnier qu'on vient de délivrer de ses fers. Mollement étendu sur un de ces larges fauteuils destinés à la vieillesse, il passait la plus grande partie de la journée en compagnie de Mrs. Stevens. Je pus alors le quitter pour plus de temps que je n'avais coutume de le faire, étant certain qu'il ne s'ennuirait pas auprès de cette bonne Mrs. Stevens. Je me mis donc à parcourir la vallée jusque dans ses recoins les plus obscurs. — Quelle rage de promenade

m'avait donc saisi ? Ah ! si j'avais rencontré la rieuse Kitty, il me semble qu'on aurait pu dire que ce n'était pas l'effet du hasard ; mais Kitty me fuyait sans doute. Un jour cependant, je l'aperçus dans un fourré de ronces, occupée à cueillir des *blackberries** pour faire un *pudding* ; ses moutons erraient autour d'elle ; je m'avançai vers celui qui me parut le moins sauvage et je le comblai de caresses ; caresses insidieuses qui s'adressaient plutôt à la bergère qu'au mouton. Phanor (c'était le nom du Terre-Neuve), vint bondir autour de moi ; j'espérai d'abord que cet intelligent animal allait opérer un rapprochement entre elle et moi ; Kitty devinant mon intention, rappela son chien qui lui obéit, et disparut dans le fourré.

* Le fruit de la ronce.

Décidément, pensai-je, *elle me hait pour toujours.*

Ce même jour, vers le soir, je rencontrai la rêveuse Polly, assise sur l'herbe près d'un ruisseau; elle savourait sans doute la douceur mélancolique de cette soirée de septembre. Je m'approchai d'elle; je vis qu'un livre avait roulé de ses mains jusqu'au bord du ruisseau : elle dormait — de ce chaste sommeil qu'on ne retrouve plus quand les premiers orages des passions ont grondé dans le cœur.

Je me hâtai de m'éloigner dans la crainte qu'elle ne se réveillât; j'eusse été pour le moins aussi embarrassé qu'elle-même, si, ouvrant tout-à-coup les yeux, elle m'avait vu immobile devant elle, occupé à la contempler.

Rentré au cottage, je trouvai Mrs. Stevens et Kitty lavant, frottant, net-

toyant, comme elles avaient l'habitude de le faire le samedi. Léopold les suivait des yeux et paraissait surpris qu'avec leurs mains si délicates et si blanches elles fissent l'ouvrage d'une servante : il paraissait surtout frappé de l'activité de Mrs. Stevens. Celle-ci s'en aperçut et me dit en souriant :

— Votre ami s'étonne que je m'occupe encore malgré mon âge de ces soins domestiques, mais ne dois-je point, jusqu'à ce que les forces me manquent tout-à-fait, me montrer bonne ménagère, et donner à mes filles l'exemple de la propreté, de l'ordre, de l'économie et du travail ?

— Ah ! Mrs. Stevens, répliqua vivement Léopold, je ne m'étonne pas,..... je vous admire.

— Et grâce à ces soins domestiques, dont vous vous acquittez si bien, dis-je

à mon tour, ce cottage est en effet dans un tel état d'ordre et de propreté, on y respire tellement une atmosphère de calme intérieur et de vertu tranquille, qu'il doit être bien doux d'y passer sa vie.

En ce moment, Kitty me lança un regard qui me sembla rempli d'une singulière expression d'ironie.

Polly ne tarda pas à paraître, apportant avec elle une corbeille à ouvrage ; Kitty se pressa de terminer sa besogne, puis alla s'asseoir à côté de sa sœur, et toutes deux, une aiguille à la main, elles s'occupèrent de leur toilette du lendemain.

Que de poésie n'y avait-il point dans ces deux jeunes filles préparant modestement leur modeste parure du dimanche !

Léopold crayonnait ces deux têtes

charmantes, et la conversation languissait, quand Mrs. Stevens me dit en me prenant la main :

— Nous irons demain à l'église, *sir*, mes deux filles et moi, dans l'intention de remercier Dieu de l'heureuse convalescence de votre ami ; ne viendrez-vous pas avec nous pour joindre vos prières aux nôtres ?.....

Je restai un moment sans réponse, étourdi de cette brusque proposition d'aller, moi catholique romain, prier dans une église protestante.

La maligne Kitty vit mon hésitation, car elle répondit aussitôt avec une gravité comique :

— Ah ! ma mère, vous oubliez que ce *gentleman* est catholique romain.

— Eh bien ! Kitty, les catholiques romains ne vont-ils pas à l'église ? n'adorent-ils pas le même Dieu que nous ?

— En vérité ? — Je croyais qu'ils étaient idolâtres..... Ne m'avez-vous pas dit, ma mère, qu'ils adoraient des tableaux et des statues ;..... des idoles de bois, d'or et d'argent, — et que leur messe était une comédie ?

— Taisez-vous, Kitty ! vous parlez comme une folle, répartit aussitôt Mrs. Stevens d'un ton sévère. Si je vous ai fait remarquer quelques superstitions de l'église romaine, en vous expliquant la naissance du protestantisme, je ne vous ai jamais appris à vous moquer des rites d'aucune religion. Retenez bien, une fois pour toutes, ma fille, que le silence et la discrétion sont les deux premières vertus d'une demoiselle bien élevée.

En prononçant ces derniers mots, Mrs. Stevens regarda Polly, comme

pour indiquer à Kitty l'exemple qu'elle devait suivre.

— Mais, s'écria Kitty d'un air piqué, tout le monde ne peut pas avoir les vertus de miss Mary.....

Et soudain elle se jeta aux pieds de sa mère tout en pleurs, en disant :

— Pardonnez-moi, ma bonne mère, pardonnez-moi ; vous savez bien que je ne suis ni méchante, ni envieuse. Mon Dieu ! pourquoi faut-il que j'aie la langue si prompte ! Ah ! je cherche à rire, à m'égayer, à oublier le mal qui me tue..... Vous savez bien, ma mère, qu'il faut que je meure — à vingt et un ans !...... Oui, pour le peu de temps qu'il me reste à vivre, je ne voudrais faire de la peine à personne, et j'en fais à tout le monde !....

Que je suis donc malheureuse, mon Dieu !

Sa mère l'apaisa par un baiser ; Kitty courut alors à sa sœur :

— Et toi aussi, Polly, dit-elle, pardonne-moi un petit mouvement de dépit..... Oh ! qui t'aime plus que moi, ma bonne sœur ! Dis-moi bien vîte que tu me pardonnes.

— Te pardonner quoi ? lui répondit Polly en levant lentement la tête, tout étonnée d'entendre pleurer sa sœur. Voyons, ne te fais donc pas tant de chagrin à toi-même ; assieds-toi là, et travaillons encore un peu ,.... n'est-ce pas ?

Kitty reprit son ouvrage, et la veillée se continua dans un silence plein de tristesse, interrompu de temps à autre par un sanglot que Kitty n'avait pu retenir.

Léopold, en s'endormant, me répé-

tait encore pour la centième fois au moins :

— Oui.... oui ;.... c'est étrange ! ces deux jeunes filles ont un caractère bien bizarre......

Le lendemain, je les vis habillées avec une élégante simplicité ; Polly avait dans sa toilette quelque chose de plus sévère que sa sœur. Léopold resta confié aux soins du domestique John (John n'était pas un domestique, dans le sens ordinaire de ce mot, c'était l'intendant de la petite métairie), et nous partîmes pour l'église de Harford ; — c'était la paroisse qu'avait choisie Mrs. Stevens, quoique South-Brent fût beaucoup moins éloignée du cottage. La route étant longue et difficile, Mrs. Stevens accepta mon bras, ce qui est contre les habitudes anglaises, du moins dans cette circonstance. Chaque fois

que j'eus l'occasion d'offrir la main à Polly pour passer un torrent, pour franchir un rocher ou tout autre obstacle, elle se contenta de me remercier par un mot froid et laconique. Kitty avait oublié la petite scène de la veille : elle riait, sautait, courait et babillait si bien, que sa mère dut lui rappeler plusieurs fois qu'elle était plus gaie que ne le comportait le saint jour du Seigneur.

En entrant dans l'église, Kitty m'adressa la parole directement : c'était la première fois.....

— Où est votre livre de prières ? me dit-elle.....

— Je n'en ai point, lui répondis-je ; mais, tout catholique romain que je suis.....

— Oh ! que vous êtes méchant !......

de me rappeler les sottes paroles que j'ai dites hier soir.

— Croyez-moi, miss Katharine.....

— Pourquoi ne m'appelez-vous pas Kitty ?

— Je n'osais point, miss; — mais je l'aime mieux ainsi. Eh bien! Kitty, ne pensez pas que je veuille vous causer du chagrin, en faisant allusion à ce que vous avez dit hier : je veux seulement vous prévenir que je n'ai point de livre, et que — je suivrai les prières dans le vôtre, si toutefois vous voulez bien me le permettre.

— Oh! volontiers, fit-elle avec empressement.

Pendant que nous échangions ce peu de mots, Mrs. Stevens et Polly étaient entrées dans la stalle qui leur appartenait, et nous les y rejoignîmes sur-le-champ.

Kitty me secoua doucement le bras, car je promenais mes yeux de tous côtés, et me montra du doigt la prière que le recteur allait commencer.

Je me penchai sur le livre de la jeune fille, mais je n'étais pas assez recueilli pour ne point voir ce qui se passait dans l'église. Mon attention se concentra bientôt sur un jeune homme qui, debout dans une stalle en face, semblait n'être venu à l'église que pour contempler Kitty; de Kitty, son regard se reportait quelquefois sur moi, et dans ce regard il y avait une singulière expression d'étonnement, — et même de jalousie.... Ce jeune homme était-il l'amant de Kitty, et ma présence à côté de celle qu'il aimait lui causait-elle quelqu'ombrage? C'est ce que je ne pouvais affirmer. Quant à Kitty, elle ne leva pas les yeux de son livre; seulement,

quand nous sortîmes, je la vis se retourner plusieurs fois comme si elle eût craint qu'on la suivît, — ou peut-être qu'on ne la suivît point.... Elle resta même un moment en arrière, dans l'attitude d'une personne qui réfléchit sur ce qu'elle doit faire, puis prenant sans doute son parti, elle courut et nous rejoignit. Nous entrâmes tous ensemble chez Mrs. Smith. Celle-ci, en me voyant, s'empressa de me demander si j'étais satisfait de mon excursion dans le Dartmoor ; quand je lui eus appris l'accident qui était arrivé à mon ami, elle me répondit naïvement :

— Eh bien! ne vous avais-je pas prédit qu'il vous arriverait quelque malheur. Pauvre jeune homme! ajouta-t-elle, j'espère qu'il ne tardera pas à se rétablir tout-à-fait.

— Que Dieu vous entende! lui dis-

je. — Puis, laissant Mrs. Stevens et ses deux filles chez Mrs. Smith, où elles devaient dîner; j'allai faire une visite au Revd. Sanders, recteur de la paroisse, qui me força de manger avec lui le *plumpudding* dominical.

J'acceptai d'autant plus facilement que j'espérais tirer de lui quelques renseignements sur l'étrange famille que j'avais rencontrée. Mon espérance fut déçue: le Revd. Sanders ne savait rien touchant Mrs. Stevens, sinon qu'elle avait une stalle dans son église; il ne s'était même jamais informé du lieu de sa demeure.

Le dîner terminé, nous retournâmes à l'église; j'y vis l'exacte répétition de ce que j'avais vu le matin. Quand on sortit, j'attendis le recteur à la porte du *vestiaire* afin de prendre congé de lui; il fit tous ses efforts pour me retenir et

me pria de rester le temps de boire le thé avec lui, mais je refusai obstinément, j'aimais mieux me promener. Je voulais surtout revoir un certain endroit où j'avais souvent rêvé pendant le peu de temps que j'avais séjourné à Ivy-Bridge: c'était sur le bord de l'Erme. Je m'y acheminai par un petit sentier perdu au milieu d'épais buissons de ronces.

Le soir s'avançait lentement, calme et serein; le silence profond de cette solitude n'était interrompu que par le roulement de la rivière et par les cris lugubres des grolles s'abattant par nuées sur les massifs de chênes verts, qui de Harford à Ivy-Bridge ombragent les rives de l'Erme.

De temps en temps, une bouffée de vent tombait des hauteurs de l'horizon et m'apportait les âcres parfums de la

terre inconnue. Je m'étais couché sur une large pierre de granit, et fermant les yeux sans dormir, je jouissais d'un véritable repos. J'étais si bien persuadé que personne ne pouvait venir me troubler, que je pris pour le souffle de la brise le frôlement d'une robe qui passa dans les ronces: ce frôlement s'éteignit en effet comme fait la brise, mais alors j'entendis une voix nette et vibrante s'écrier avec un accent de reproche:

— Ah! pourquoi n'êtes-vous pas venue ce matin, Kitty? si vous saviez tout ce que j'ai souffert pendant les longues heures d'une vaine attente, vous ne trouveriez pas dans votre cœur assez de douces paroles pour me consoler. — Et vous voilà muette et tremblante! De grâce, Kitty, parlez! — qu'avez-vous? — Vous me faites mourir.

— Si je ne suis pas venue ce matin,

répondit une voix fraîche et légèrement émue, c'est que je n'ai pas osé — et j'aurais peut-être bien fait de ne pas oser non plus venir ce soir.

Le demi-sommeil dans lequel j'étais plongé se dissipa tout-à-fait à la voix de Kitty, car c'était bien Kitty qui se trouvait là ; son interlocuteur devait être le jeune homme que j'avais remarqué dans l'église. Ma première pensée fut de me retirer discrètement, mais réfléchissant que le moindre mouvement de mon côté allait troubler un entretien d'amour et effaroucher des amants qui n'étaient séparés de moi que par quelques buissons, je restai dans une immobilité complète, résigné à tout entendre — sans écouter.

— Ah ! répondit le jeune homme, vous n'avez pas osé venir ce matin et vous auriez voulu ne pas oser venir ce

soir! que signifie ce langage, miss? que de craintes vous ont saisie tout-à-coup et quelle froideur vous me témoignez! C'est donc moi que vous craignez, Kitty? Hélas! à quoi.... ou plutôt à qui dois-je attribuer ce brusque changement de votre cœur? Est-ce à l'étranger qui vous accompagnait à l'église?....

— Cet étranger est un voyageur, un touriste qui s'est égaré en parcourant ces montagnes; son ami, qui était avec lui, a failli périr et l'hospitalité que ma mère lui a donnée l'a sauvé sans doute; il vient d'entrer en convalescence, et nous sommes venus prier Dieu pour sa prompte guérison. — Voilà pourquoi vous avez vu un étranger dans notre stalle.

Seriez-vous jaloux de lui, par hasard?

— Oui. — Je suis jaloux de tout le

monde, car vous ne m'aimez pas, Kitty; car vous ne m'avez jamais aimé!

— Henry, il me semble pourtant que je ne vous hais pas.

— Sans doute, Kitty. Mais il y a un milieu entre la haine et l'amour, c'est l'indifférence, et vous n'éprouvez pour moi que de l'indifférence, car si vous m'aimiez, Kitty, vous ne voudriez vivre que pour moi et je vous verrais tout oublier, tout abandonner, — tout sacrifier pour me suivre.

— Henry, si c'est par de telles actions qu'on prouve son amour, j'avoue avec franchise que je ne vous aime pas.

— Pourquoi donc avez-vous éveillé dans mon cœur des espérances que vous deviez briser si vîte? Pourquoi m'avez-vous dit que vous m'aimiez, si c'était un mensonge? Pourquoi m'avez-vous promis de quitter votre désert pour me

suivre, si c'était pour me tromper? Eh quoi! votre mémoire est-elle si peu fidèle que vous ne vous souveniez plus que vous avez vous-même fixé votre départ vers la fin de ce mois... aujourd'hui — peut-être.

— Si j'ai été assez faible pour vous promettre cela, je m'en repens et je vous supplie de n'y plus penser.

— Comme vous me dites cela, Kitty!.... de ne plus penser à vous! C'est à-dire que vous venez tranquillement me faire vos adieux.... et que je ne vous verrai plus! — Mais je vous aime, moi, Kitty! je ne survivrai jamais à une telle séparation et je mourrai, Kitty! — et je me tuerai devant vous, Kitty!.....

Kitty ne répondait plus : elle pleurait. Et moi, je murmurais tout bas : Prends garde, Kitty! cet homme-là joue la comédie, cet homme-là ne t'aime point.

— Encore, Kitty, si je vous voyais, heureuse et riche, briller dans le monde au lieu de vivre obscure dans un désert affreux, si je vous voyais au théâtre, à la promenade, dans les concerts et dans les bals, éclipser vos rivales par l'éclat de votre beauté et de votre parure, oh alors! je sentirais moins le coup que vous venez de me porter! car Kitty, mon amour est tout dévouement; et je voudrais que votre bonheur fût son ouvrage..... Oui, chère Kitty, si je vous engageais à me suivre à la ville, c'était pour vous offrir ces brillantes toilettes, ces bijoux après lesquels vous soupirez, c'était pour vous initier à tous ces plaisirs de la ville que vous désirez tant connaître!....

— Oh! le petit Satan, m'écriai-je à part moi. — J'avais une terrible envie d'aller souffleter ce vulgaire tentateur.

Sans doute qu'il s'aperçut que cette nouvelle corde qu'il avait touchée ne vibrait pas dans le cœur de Kitty, et qu'il perdit patience, car sa voix changea de ton avec son discours.

— Kitty! continua-t-il, savez-vous que vous crieriez inutilement au secours..... personne ne viendrait à votre aide? Kitty! je vous aime, entendez-vous!

— Et vous me faites horreur maintenant! s'écria Kitty avec épouvante.

— Je vous aime! reprit ce forcené, et vous m'appartiendrez!.... J'obtiendrai par la force ce que votre amour me refuse...

D'un bond, je fus au secours de Kitty. Je n'eus pas le temps de saisir le lâche séducteur; il s'était enfui en frémissant d'être surpris, le visage blême de rage et de honte.

Kitty, toute tremblante, me remercia et ajouta naïvement :

— Pas de questions, je vous prie ; hâtons-nous de rejoindre ma mère chez Mrs. Smith.

Ma curiosité se trouvait puissamment excitée par ce que je venais d'entendre, et cependant je n'ouvris pas la bouche pour questionner Kitty, tant j'étais persuadé qu'elle n'attendrait pas que je provoquasse ses explications à cet égard.

Je ne me trompais pas. Le lendemain elle me dit en me présentant une corbeille d'osier :

— Je vais aller cueillir des *blackberries*, et vous porterez ce panier, s'il vous plaît. Vous ne faites jamais rien, rendez-vous donc utile quelquefois ; n'est-il pas vrai, maman, que la paresse est un grand péché? et que ce *gentleman* est un grand.... paresseux ?

Mrs. Stevens se contenta de répondre qu'une jeune fille, devait mettre plus de réserve dans ses paroles, plus de modération dans ses accès de gaieté.

Quant à moi, je ne sais ce que je répondis à Kitty ; ce qu'il y a de certain, c'est ce que j'acceptai le panier qu'elle me présentait, et que je sortis avec elle.

— Ma mère me reproche mes accès de gaieté, me dit cette étrange jeune fille, dès que nous fûmes dehors ; — comme si je n'étais pas assez souvent en proie à de sombres accès de tristesse..... hélas !

— Miss, la gaieté est de votre âge, et votre mère ne vous la reproche pas. Elle pourrait plutôt vous reprocher ces sombres accès de tristesse, — qui doivent nécessairement provenir d'une cause imaginaire.....

— Oh non, *sir*, je suis bien malheureuse! Mon malheur n'est que trop réel!..... — Pauvre Kitty! ajouta-t-elle avec un soupir si profond que je sentis mon cœur s'émouvoir d'avance de ce malheur que je ne connaissais pas, et dont je doutais encore.

— Asseyons-nous un moment ici, dit-elle; nous cueillerons ensuite des *blackberries*.

Et elle s'assit sur l'herbe lentement en arrangeant les plis de sa robe d'une main gracieuse et pudique.

— Oh oui, je suis bien malheureuse! s'écria-t-elle quand j'eus pris place à son côté, — et ce malheur que je déplore, c'est d'être condamnée à mourir......

— Tout être, en venant au monde, miss, n'est-il pas condamné à la mort?

— Sans doute, mais ce n'est point ce

que je veux dire, vous ne me comprenez point..... Jetez les yeux sur cette petite fleur bleue ; contemplez-là un moment... Eh bien ? Voyez-vous qu'elle s'affaisse sans rien perdre encore de son éclat ? Vous ne sentez pas qu'elle se meurt, n'est-ce pas ? mais elle le sent bien, elle ! Un cruel insecte l'aura piquée au cœur, et elle ne verra plus long-temps ce doux soleil du matin, auquel moi-même je dois bientôt adresser un éternel adieu.....

— Ainsi, cette jolie fleur bleue est votre image ; comme elle, un mal intérieur vous dévore, — et la science vous a condamnée..... à mourir alors que la vie n'est encore qu'un enchantement continuel, — à l'âge de vingt et un ans ! comme vous l'avez dit avant-hier soir à votre mère..... Ai-je bien compris, Kitty, la courte allégorie de la petite

fleur bleue, que vous venez de me raconter ?

— Du tout, vous n'y êtes pas. Je vous prie, écoutez-moi sans m'interrompre. — Je meurs par la vengeance d'une *Pixy*, dont je me suis attiré la haine..... Un jour, — il y a quatre ans, je me suis endormie dans les *tors* qui couvrent un *moor*, à quelques milles de cet endroit, — peu importe la distance. — Pendant mon sommeil, un rêve me transporta dans une ville toute resplendissante de merveilles : l'argent et l'or m'éblouissaient partout. L'air était rempli de suaves parfums qui m'enivraient....... Je me voyais moi-même aussi richement parée que toutes les dames de la ville ; comme elles je me sentais emportée dans un tourbillon de plaisirs, et entourée comme elles de *gentlemen* qui murmuraient à mon

oreille de douces paroles d'amour. — Oh! que mon rêve était beau! — Mais un affreux ricanement le fit évanouir; j'ouvris les yeux, et j'aperçus au-dessus de moi une petite femme vieille et laide, dont la bouche était encore crispée par le rire féroce qui venait de m'éveiller : cette vieille était une *Pixy*. Épouvantée, je voulus fuir; son regard seul me retint à ma place.

— Vous êtes en mon pouvoir, me dit la méchante fée, ces *tors* sont ma demeure, et vous n'en sortirez pas avant que je vous l'ordonne.

— Jugez de ma frayeur! continua Kitty. — Vous savez que les *Pixies* n'ont de pouvoir pour faire le mal que dans la limite de leur demeure.

Je fis un signe d'assentiment, quoique je n'en susse rien du tout.

— Il y a donc des *Pixies* en France?

me demanda-t-elle en interrompant son récit.

— Sans aucun doute, lui dis-je; mais continuez, je vous prie.

— Dans ce cas, vous savez aussi que toute jeune fille qui veut s'attirer la bienveillance des *Pixies*, doit, lorsque la veillée est terminée, déposer une pièce de monnaie au fond d'un vase rempli d'eau, et placer le vase dans la cheminée ?

— Je sais tout cela, lui dis-je encore; mais ne vous arrêtez pas ainsi, je brûle de savoir ce qui vous est arrivé.

— Et pendant la nuit, continua-t-elle, les *Pixies* en visitant les habitations enlèvent la pièce de monnaie, si la personne qui leur fait cette offrande s'acquitte de tous ses autres devoirs avec exactitude, dans le cas contraire,

elles ne touchent pas à la pièce de monnaie......

— C'est bien cela, me hâtai-je de dire.

— Eh bien! ma mère me donnait chaque soir un *penny* * pour faire mon offrande aux *Pixies*, et moi je me contentais de placer un vase plein d'eau dans la cheminée — et je gardais le *penny*! — Je voulais par ce moyen amasser une petite somme pour m'acheter des robes plus belles que celles que m'accordait ma mère....... La méchante *Pixy*, au pouvoir de laquelle le hasard m'avait fait tomber, me reprocha cette fraude, — puis elle me dit qu'elle devait me punir.... En ce moment, je sentis comme la pointe d'un stylet s'enfoncer dans ma poitrine... Je jetai un cri!

* Monnaie anglaise, de la valeur de dix centimes.

— Remerciez-moi de ma clémence au lieu de vous plaindre, me dit alors la cruelle, l'impitoyable fée, car je vous laisse six ans de vie : vous ne mourrez de cette blessure qu'à l'âge de vingt et un ans ! — Maintenant, allez ! — Et je quittai ces *tors* maudits, que depuis ce jour-là je n'aperçois jamais sans frémir... Ce qu'il y a de bien mystérieux encore, ajouta Kitty, c'est que la veille j'avais ressenti une douleur aigüe à la place même où je devais être frappée. — Ma bonne mère à qui j'avouai tout en rentrant au cottage, essaya de me consoler en me disant que la reine des *Pixies*, qui est la marraine de ma sœur, pourrait peut-être bien révoquer cette fatale sentence, mais je vis qu'elle n'avait pas elle-même l'espérance qu'elle voulait me faire concevoir.

Ma blessure, continua Kitty avec

tristesse, ne laissa point de trace, mais la douleur resta ; elle augmenta même chaque année... Dans deux ans elle aura cessé, — car j'aurai vingt et un ans! Vous comprenez maintenant, *dear sir*, mes sombres tristesses et vous ne devez plus vous étonner que j'aie quelquefois, quand j'oublie cette terrible vingt et unième année, des moments de gaîté irréfléchie, bruyante et folle, — ni surtout m'en faire un crime.

— Qui ? moi ! Kitty ? ai-je jamais songé à vous faire un crime de vos rares moments de gaîté ?

— Tant mieux donc ! reprit-elle ; conservez la même indulgence pour ce qu'il me reste à vous dire. — Vous n'avez pas oublié ce rêve dont je vous avais parlé tout-à-l'heure ?...

— Oh non, un rêve charmant pendant un funeste sommeil !

— Ce rêve, — que de fois ne l'ai-je point fait étant éveillée! que de fois n'ai-je point désiré les riches toilettes et les plaisirs des dames de la ville! Que de fois n'ai-je point désiré — aimer et être aimée. .... être aimée surtout! Le premier, ou plutôt le seul homme qui m'ait parlé d'amour, c'est celui que vous avez vu hier à Harford. Il se nomme Henry Tucker, — et c'est chez Mrs. Smith que je l'ai rencontré. Vous avez pu remarquer que ma sœur et moi, nous allons alternativement à l'église le dimanche, ma mère à cause de son âge n'y va que rarement. Les domestiques nous accompagnent quelquefois, mais quand nous sommes seules, nous devons revenir de bonne heure, ou rester jusqu'au lundi si le temps devenait assez mauvais pour rendre le retour dangereux. — Un jour.... Oh! je n'ai

pas oublié la date, c'était le premier dimanche du mois de mai! un épais brouillard qui survint tout-à-coup me força de passer la nuit chez Mrs. Smith. Le lendemain une voiture s'arrêta devant la porte; j'étais sur le point de partir, la curiosité me retint. Un jeune homme, — mais je puis vous le désigner tout de suite par son nom, — Henry Tucker descendit de cette voiture, déposa dans la ferme quelques boîtes de carton qu'il entr'ouvrit, comme pour s'assurer que tout était en ordre, puis les refermant sur-le-champ, il les prit avec lui et se dirigea vers le cottage du Rev. Sanders. Les cartons de Henry n'avaient pas été refermés assez rapidement pour m'empêcher de voir les étoffes magnifiques qu'ils renfermaient; il me prit une sorte d'éblouissement, qui se changea presque en un vertige, quand, revenu de

chez le recteur, Henry déroula devant Mrs. Smith et moi des châles en cachemire des Indes et en crêpe de Chine.

Pendant que tous ces brillants tissus passaient devant mes yeux, je pensais que la petite somme amassée *penny* par *penny*, — et à quel prix! vous le savez! ne suffirait sans doute pas pour acheter le châle le plus modeste, — et j'étais triste, bien triste!....

Henry comprit sans doute ce que j'éprouvais, car il choisit un superbe crêpe de Chine et me le présenta.

Tout mon sang reflua au cœur,.... j'allais avancer la main, mais reculant tout-à-coup d'un pas, je refusai le châle. Henry rougit en le replaçant en silence dans le carton d'où il l'avait tiré.

Je me reprochai aussitôt de l'avoir mortifié, et m'approchant de lui je lui dis :

— Pardonnez-moi, sir, mais je n'ai pas assez d'argent pour payer un tel objet.

Il releva la tête; je vis une larme dans ses yeux, — je l'avais donc bien profondément humilié par mon refus!

— Aussi, miss, me répondit-il, je ne prétendais point vous le vendre, mais vous en faire cadeau.

— Et moi, sir, dois-je accepter un cadeau d'une personne que je ne connais pas? je vous le demande à vous-même.

— Miss, quand un cadeau est fait innocemment, ne peut-il donc être reçu de même? Vous êtes jeune, vous êtes belle, ce châle vous irait à ravir. — Je vous l'offrais pour ce dernier motif...... et votre refus m'a blessé, je l'avoue.

Je rougis à mon tour; il me sembla que j'avais répondu avec brutalité à

l'offre délicate de ce jeune homme, et je crus qu'il était de mon devoir d'adoucir par quelques douces paroles la blessure que je lui avais faite — sans le vouloir. Mais que vous dirai-je de plus? La conversation une fois engagée dura quelques heures,.... et vous devinez bien qu'il me parla d'amour. — O mon Dieu! qu'ils sont suaves les premiers entretiens d'amour! —

Je ne partis que dans l'après-midi. Henry m'accompagna jusqu'à l'Erme, — et nous nous séparâmes après avoir choisi ce fourré de ronces et de genêts — que vous connaissez, — pour le lieu de notre rendez-vous.

Nous nous rencontrâmes depuis lors tous les quinze jours. Plus je voyais Henry, plus je l'aimais; son amour me paraissait si tendre et si sincère! Les descriptions qu'il me faisait des théâ-

tres et des bals, des promenades et des concerts, en un mot, de tous les plaisirs de la ville, me paraissaient si séduisantes! La vie de luxe et de joie qu'il me promettait si je voulais le suivre, réalisait si bien mon vieux rêve! que je consentis enfin à partir, — ou plutôt à fuir avec lui, et le jour fixé pour ma fuite, c'était le dernier dimanche de septembre, — c'était hier!

Mais que de réflexions n'ai-je point faites pendant ces quinze jours qui viennent de s'écouler! Chaque fois que j'embrassais ma mère, je me disais : — Hélas! elle est loin de se douter que je vais la quitter peut-être pour toujours! Je pleurais quelquefois en conduisant mes moutons; j'avais toujours le cœur gros de soupirs, comme si j'eusse regretté d'avance les vulgaires travaux dont j'ai l'habitude de m'acquitter. —

Tout-à-coup, je ne sais quelle lumière est venue m'éclairer : J'ai entrevu l'abîme dans lequel j'allais me précipiter, et je me suis arrêtée.... — Vous savez le reste, puisque vous avez entendu notre dernier entretien. — J'avais d'abord résolu de ne point me trouver au rendez-vous, mais je me suis pourtant décidée à y aller pour rétracter l'imprudente promesse que j'avais faite dans un moment de délire et d'entraînement.

— Et vous avez bien fait, Kitty; car vous avez au moins appris que cet Henry Tucker n'est qu'un misérable séducteur qui, loin de vous aimer, ne songeait qu'à vous perdre.

— Hélas!....

— Et d'après ce que vous venez de me dire de cet Henry Tucker, j'ai tout lieu de croire que ce n'est qu'un com-

mis en nouveautés, dont les appointements, selon toute probabilité, ne lui auraient jamais permis de vous faire cette vie de luxe et de joie dont il vous berçait. En entretenant ce désir de toilettes et de plaisirs qui vous tourmente depuis long-temps, et en vous faisant espérer qu'il pouvait le satisfaire, il vous tendait un piége dans lequel vous deviez tomber d'autant plus sûrement que vous étiez plus confiante en son amour.

— Eh bien! — s'il m'avait aimée, je lui pardonnerais encore. —

— Mais, voyez-vous, Kitty! — Permettez-moi de vous dire cela, le jour où vous avez rêvé, désiré les toilettes, les plaisirs et les amours de la ville, ce fut un jour fatal pour vous. Dès ce moment, les bonnes pensées s'envolèrent de votre cœur, et votre ange gardien

se voila de ses ailes pour dissimuler ses larmes....

— Très-bien! s'écria la capricieuse jeune fille, en prenant brusquement ce ton railleur et dégagé qu'elle prenait souvent au milieu de ses plus grands accès de tristesse, très-bien! vous prêchez mieux que le Rev. Sanders, mais je me soucie fort peu de vos sermons dans ce moment.

Et elle se leva ponr aller cueillir des *blackberries*, courant, riant, chantant, comme si elle eût été la plus heureuse fille du monde. En passant près de moi, elle écrasa un de ces fruits entre ses doigts et me barbouilla le visage, puis par un revirement subit de tristesse, elle revint s'asseoir à la place qu'elle venait de quitter, m'essuya le front avec son mouchoir et me pria de lui pardonner cette espièglerie.

— Je vous pardonne de tout mon cœur, lui répondis-je; mais ne voulez-vous plus causer un moment avec moi.

— Volontiers; j'y mets une condition pourtant, c'est que vous ne me ferez plus de sermons.

— J'accepte la condition. Aussi-bien, c'est de votre sœur que je veux vous parler.

— Eh bien, parlez.....

— Ne m'avez-vous pas dit que miss Mary.....

— Mon Dieu, entre nous, vous pouvez bien dire Polly.

— Soit! Ne m'avez-vous pas dit que Polly a pour marraine *la reine des Pixies?*

— Sans doute; c'est la vérité.

— Et comment cela se fait-il?

— Apparemment, parce que Polly est la filleule de la *reine des Pixies*......

— Ah, vous plaisantez Kitty.....

— Enfin, — la *reine des Pixies* a voulu être la marraine de Polly..... elle a protégé sa naissance et elle lui a réservé pour plus tard une glorieuse destinée.....

— Une glorieuse destinée! m'écriai-je de plus en plus étonné; quelle glorieuse destinée, Kitty?

— Je n'en sais rien, moi. Polly ne nous a jamais rien confié de particulier à cet égard, et comme elle n'aime pas les questions, nous nous sommes toujours bien gardées de lui en adresser d'indiscrètes.

— Et c'est sans doute parce qu'une glorieuse destinée lui est promise, que Polly dédaigne ces travaux domestiques auxquels vous vous livrez avec une activité digne d'éloges?

— Polly ne dédaigne pas mes tra-

vaux, elle les partage même quelquefois; seulement, comme elle étudie presque toute la journée, elle n'a guère le temps de s'occuper de la métairie. Du reste, je suffis à la besogne.

— J'ai aussi remarqué, Kitty, et vous allez trouver que je pousse bien loin ma curiosité, — que votre sœur s'absente souvent du cottage pour un jour ou deux, — et même plus...... Où peut-elle donc aller ? Je vous assure que cela m'étonne beaucoup.

— Rien de plus simple pourtant. Polly va souvent visiter sa marraine à Sheepstor, — C'est dans les flancs de cette montagne qu'est creusé le mystérieux palais de la *reine des Pixies*, vous le savez ?

— Oui, je sais cela.

Et je lui demandai la distance qu'il y avait du cottage de Mrs. Stevens à

Sheepstor et le chemin qu'il fallait prendre pour y aller.

— Il y a environ douze milles, me répondit Kitty, parce qu'on est forcé de tourner cette partie inconnue des montagnes, où vous et votre ami avez eu le malheur de pénétrer. Il y a d'ailleurs plusieurs chemins; le moins dangereux est par Harford et Cornwood.... Mais pourquoi me demandez-vous ces détails ? Auriez-vous l'intention d'aller à Sheepstor ? Prenez garde ! la *reine des Pixies* punit cruellement ceux que la curiosité conduit vers sa demeure.

— Certes, je n'irai point pour satisfaire une vaine curiosité, mais pour implorer la protection de la *reine des Pixies.*

— Hélas! *la reine des Pixies* n'accorde pas sa protection si facilement. Elle m'a bien refusé une simple audience, à moi!

Cette dernière phrase réveilla chez Kitty de tristes pensées, de douloureux souvenirs, auxquels elle s'abandonna pendant quelque temps, mais grâce à la mobilité naturelle de son caractère, elle passa bien vîte à d'autres idées.

— La matinée s'avance, dit-elle, hâtons-nous de cueillir des *blackberries*, si vous voulez que je fasse pour votre dîner ce *pudding* que vous aimez tant.

— Et que vous faites si bien!

Tout en cueillant le fruit sauvage de la ronce, je considérais Kitty, qui pour un moment avait oublié cette idée fixe qu'elle devait mourir à 21 ans, — et je me contentais de la plaindre, car je sentais qu'il eût été inutile et dangereux peut-être de combattre sa croyance aux *Pixies*, tant elle me paraissait profondément enracinée dans son esprit!

Quant à Polly, quel signe de prédes-

tination avait donc signalé sa naissance pour qu'elle se crût appelée à occuper un jour une haute position dans le monde, — une glorieuse destinée! Etait-ce le délire d'un cerveau malade ou la conviction d'un esprit privilégié? Polly ne manquait certainement pas de noblesse et de dignité, mais ni dans ses manières, ni dans son langage, on ne voyait un signe fatidique qui indiquât qu'elle devait un jour avoir une *glorieuse destinée.* C'était donc chez Polly une idée fixe ayant la même source que celle de sa sœur : la croyance aux *Pixies.* Léopold avait raison de dire que malgré leur intelligence et leur instruction, malgré le bon sens dont elles étaient douées, ces deux jeunes filles devaient avoir, élevées comme elles l'étaient dans l'isolement, des idées fausses sur beaucoup de choses.

Il me répugnait de supposer que Mrs. Stevens, qui s'était chargée de l'éducation de ses filles, leur eût inculqué de populaires superstitions. Mais, en supposant que l'ardente imagination de celles-ci eût recueilli dans quelques chaumières des environs cette absurde croyance aux *Pixies*, n'était-il pas du devoir de leur mère de dissiper cette erreur grossière, cette fatale crédulité?

Mrs. Stevens ne me paraissait donc point exempte de reproche. Bien plus, comment Polly savait-elle qu'elle avait pour marraine la *reine des Pixies*, si sa mère ne le lui eût dit?

Mrs. Stevens avait-elle aussi foi aux *Pixies*?

— A quoi pensez-vous donc, me cria Kitty, que vous ne cueillez point de *blackberries*! Vous pensiez peut-être à moi?

Ah, je suis sûre que vous m'aimez.... n'est-il point vrai ?

Je ne sus que répondre d'abord, car avec un caractère tel que celui de Kitty il fallait bien peser ses paroles.

— Et que vous me plaignez ?... ajouta-t-elle aussitôt.

— Oh oui! je vous plains, Kitty, m'empressai-je de dire, satisfait d'échapper à sa première question. Je vous plains de tout mon cœur.

— Merci, s'écria-t-elle..... Oh merci! car après ma mère et ma sœur, vous êtes le seul..... étranger qui me plaigne et s'intéresse à moi.

— Mais n'espérez-vous point, continuai-je, que la méchante *Pixy* se contente de six ans de souffrance et qu'elle vous accorde la vie ? Alors, ne pourriez-vous pas épouser quelque bon et loyal campagnard et vivre heureuse et

aimée dans cette solitude, car, croyez-moi, le bonheur n'est pas à la ville, il est où vous êtes, si vous saviez en jouir.

— Epouser un grossier campagnard! repartit Kitty. Ah! vous me prenez pour une simple paysanne et vous ne soupçonnez pas ce qu'il y a de délicatesse dans ce pauvre cœur... D'ailleurs, je dois mourir — et je mourrai. La blessure que m'a faite la cruelle *Pixy* est mortelle, je ne dois pas me bercer d'une vaine espérance. Seulement avant de mourir j'eusse désiré.... Mais venez avec moi!...... me dit-elle en me prenant la main.

Elle me conduisit sur le bord d'un petit ruisseau qui murmurait au-dessous de nous, et elle s'arrêta devant une pierre de granit, — qu'on eût dit être taillée pour une tombe; une haie de myrtes l'entourait et l'herbe qu'aucun

pied n'avait foulée était tout émaillée de fleurs.

— Regardez cette pierre, me dit-elle tristement, j'y ai d'avance gravé mon nom. J'aime cet endroit; ces fleurs, — c'est moi qui les ai plantées, voyez comme elles s'épanouissent! cette herbe, c'est moi qui l'arrose, voyez comme elle grandit, verte et douce au regard! — Il semble que cette herbe et ces fleurs soient reconnaissantes des soins que je prends pour les entretenir. Puissent-elles croître ainsi sur mon corps, quand je serai là, — couchée pour toujours; — car c'est là, près de cette pierre que vous me trouverez si vous revenez jamais dans cette contrée. Mais souvenez-vous de ce que je réclame aujoud'hui de vous : — une larme et une prière!

— Kitty, lui dis-je, soyez certaine que je ne vous oublierai jamais; mais

vous m'attristez dans ce moment, vous me faites mal..... Croyez-vous qu'il n'est pas temps de retourner au cottage ! nous avons été bien longs à cueillir des *blackberries*.

— Cela est vrai, s'écria-t-elle; j'ai laissé mon panier là-bas; je cours le chercher.

J'aurais pu lui éviter cette peine, mais je voulais l'éloigner de ce lieu, son futur tombeau. Pendant qu'elle retournait sur ses pas, je m'acheminai doucement vers le foyer; j'aperçus, dans la direction de Harford, Polly appuyée au bras de John, gravir légèrement le chemin de la montagne : malgré la distance je reconnus parfaitement Polly; je n'avais donc pas à me tromper sur celui qui l'accompagnait.

En effet, Polly ne parut point au moment de se mettre à table. Je dis à

Mrs. Stevens, de l'air le plus simple que je pus prendre :

— Je ne vois pas miss Mary; ne l'attendrons-nous pas avant de dîner ?

— Non, *sir;* elle ne viendra pas, elle est partie pour deux jours au moins.

— Elle est allée à Sheepstor, me dit tout bas Kitty, en portant doucement le doigt à ses lèvres, pour me recommander le silence et la discrétion.

J'eus à peine le temps de dîner; j'avertis Léopold que j'allais à Plymouth, afin d'y prendre quelques effets dont nous avions besoin, et me levant de table avant les autres, je partis...... pour Sheepstor. La confidence de Kitty m'avait donné l'envie de visiter Sheepstor, c'est-à-dire, le palais de *la reine des Pixies*, et le départ de Polly venait de m'y décider tout-à-fait. Sheepstor est réellement grand et ma-

jestueux de lignes ; sa base a cent acres de superficie. Vers le milieu du *tor* se trouve l'entrée du palais de *la reine des Pixies*. Ce palais est une caverne qu'ont embellie ceux qui pour différents motifs ont dû s'y réfugier. Ainsi, la tradition rapporte qu'un peintre d'une famille illustre, proscrit du temps de Cromwell, s'y étant caché pendant de longues années, charma son exil en exécutant certains travaux de sculpture et surtout de peinture, dont on voit encore quelques restes. Au-dessous du *tor*, se blottit un pauvre village, ou *hamlet*, éternellement ébranlé sous les coups d'une cascade formée par un large ruisseau qui tombe de cent vingt pieds sur de gigantesques blocs de granit, se brise de roc en roc, et s'engloutit dans des profondeurs boisées, où son cours invisible se trahit par une pous-

sière humide qui s'échappe à travers l'épais feuillage.

Voilà en peu de mots l'aspect prosaïque et vrai de Sheepstor, — tel que je l'ai vu plus tard, car cette fois je n'y arrivai que le soir. Cependant, le coup-d'œil que m'offrit la montagne me frappa : il restait encore à l'horizon de longues lignes rouges, et une sorte de vapeur lumineuse annonçait le lever de la lune ; ces deux lumières jetaient des teintes fantastiques sur les contours bizarres du formidable *tor ;* le reste du ciel était chargé de nuages pesants que poussait un vent du sud très-violent. Ajoutez à ce tableau le roulement de la cascade, les sifflements du vent dans les sapins, et de temps en temps le sourd murmure d'un torrent lointain, et avouez qu'il y avait de quoi contenter l'imagination.

Pour faire un contraste avec ce qui frappait mes regards, je pouvais me figurer, dans l'intérieur du *tor*, un palais de cristal avec des colonnes d'or, des lampes de naphte, des fontaines jaillissantes..... enfin tout ce qui constitue un palais féerique; mais je n'avais pas le temps de m'arrêter à ces illusions; mon but était de découvrir de quelle mystification était victime la belle Mary Stevens, car je ne doutais pas qu'il n'y eût là pour elle quelque mystification, et même quelque chose de pire.

Le *hamlet* de Sheepstor avait une auberge (*inn*); c'était une misérable chaumière, qu'une branche de houx, suspendue au-dessus de la porte, m'indiqua suffisamment. J'y entrai donc moins pour me reposer que pour demander sur le prétendu palais de la

reine des Pixies quelques renseignements.

Un homme me regarda entrer avec un étonnement inquiet; c'était le soupçonneux John, dont les yeux s'attachèrent sur moi avec une fixité déplaisante.

La présence de John m'empêcha de questionner une vieille femme que je vis assise dans le coin du foyer, — laquelle devait en savoir long sur le compte des *Pixies* Au lieu de faire des questions, je m'empressai d'expliquer mon arrivée à Sheepstor en disant que, pressé d'aller à Tavistock pour une affaire particulière, j'étais parti un peu tard du cottage, et que me sentant fatigué, je venais prendre un peu de repos avant de continuer ma route.

John me fit remarquer qu'il eût mieux valu pour moi ne point quitter

le chemin, vu l'heure avancée de la journée....

Le soupçon perçait encore dans la manière dont il accentua cette phrase.

Je lui répondis que je connaissais assez le chemin pour le retrouver même dans les ténèbres.

Puis ayant vidé et payé une pinte de mauvais *porter*, je sortis assez contrarié de n'avoir personne pour me guider au milieu des sentiers qui se croisaient en tous sens. Pendant une heure, je marchai au hasard, car la lune s'était cachée; après avoir erré dans un dédale de sentiers en spirale, lesquels me ramenaient presque toujours au même point, je désespérai de trouver un chemin qui me conduisît au *moor*; et je commençai à battre en retraite vers le *hamlet* de Sheepstor, quand une bouffée de vent passa si ter-

rible qu'elle brisa un sapin auprès duquel je m'étais arrêté. Ce coup de vent était le prélude d'une effroyable averse; en effet, je n'avais pas fait vingt pas que la pluie tombait par torrents. Cette pluie diluvienne cessa bientôt presque aussi subitement qu'elle avait éclaté..... Alors je n'entendis plus qu'un murmure sourd et menaçant, pareil à celui que fait la marée montante.....

Tout-à-coup, un cri perçant, strident comme un cri de détresse, frappa mon oreille et me fit frissonner.

Ce cri s'élevait du ravin que je côtoyais, et dans lequel j'entendais, sans la voir, l'eau monter avec impétuosité.

Dans ce moment, un immense foyer s'alluma sur les *tors*, et à la clarté rougeâtre qui se répandit sur les flancs de la montagne, ainsi que le reflet d'un incendie, je distinguai une femme qui,

pour lutter contre le courant, s'accrochait à l'arbre que le vent venait de briser tout-à-l'heure et de jeter sur le ravin.

Cette femme, je ne la reconnus point, mais je ne sais quel pressentiment m'avertit que c'était miss Mary Stevens.

Je n'étais qu'à vingt pas d'elle, et pourtant je ne voyais aucun moyen de la sauver. Le péril était imminent, elle luttait avec énergie sans doute, mais à chaque effort qu'elle faisait pour se mieux cramponner au sapin, j'entendais un horrible craquement qui retentissait jusqu'au fond de mon cœur.

A chaque craquement l'arbre s'abaissait sur l'eau.....

Je n'avais qu'une chose à faire : c'était de courir au *hamlet*.

La difficulté était de trouver le *hamlet*; par bonheur, l'étrange fanal allu-

mé subitement sur les *tors* me le fit apercevoir : il se trouvait à une portée de fusil au-dessus de moi.

Pendant une heure j'avais donc tourné autour du village sans m'en douter !

Je courus à l'auberge, où veillait encore le fidèle John.

— Une femme se noie ! criai-je ; vîte ! John, au secours !

A ce pressant appel, John prit une corde et une espèce de harpon, puis me suivit.

Juste en ce moment, un craquement plus aigu, plus déchirant que les précédents se fit entendre....

— C'est le dernier, pensai-je ; l'arbre est emporté et roule dans le torrent avec la malheureuse Polly.

— Mon Dieu ! fit tout-à-coup John, qui m'avait devancé de quelques pas, mon Dieu ! c'est miss Mary !

Il n'était donc pas trop tard! En effet l'arbre tenait encore, mais il s'était tellement affaissé que son extrémité avait disparu sous l'eau. Polly avait sans doute perdu connaissance, car sa tête était immobile et penchée..... et ses bras crispés semblaient serrer l'arbre dans une dernière étreinte.

John se noua autour des reins la corde dont il s'était muni, m'en donna les bouts et s'élança dans le torrent en se servant de son harpon pour résister au courant.

Quelques minutes après, le sauvetage de Polly était opéré; elle avait réellement perdu connaissance, mais elle revint bientôt à elle à la douce chaleur du foyer.

Elle ne s'était fait que de légères contusions.

— Vous avez vu, me dit John d'un

ton mystérieux, pendant que Polly reposait, vous avez vu comme les *Pixies* ont éclairé la nuit pour que miss Polly ne s'égarât pas; et cependant sans vous elle eût péri dans le torrent..... Mais je ne m'explique pas comment vous vous êtes trouvé là.

— Je n'en sais rien moi-même, lui répondis-je; apparemment, qu'au lieu d'aller rejoindre la route de Tavistock, j'ai pris dans l'obscurité la direction opposée.

J'aurais bien voulu le lendemain visiter les *tors* et me rendre compte de cet étrange fanal si subitement allumé, mais les eaux s'étant écoulées et les torrents étant redevenus des chemins, il fallut songer à reconduire Polly au cottage.....

On se rappelle que la fière Polly n'avait jamais daigné entamer avec moi la

plus légère conversation; j'avais eu beau lui adresser la parole et chercher par tous les moyens imaginables à la faire causer, elle s'était toujours contentée de me répondre par un monosyllabe, — et ce monosyllabe était peut-être même une faveur. — Je pensais donc, en ce moment, qu'après le petit service que je venais de lui rendre, elle ne pouvait se dispenser de m'adresser quelques mots de remercîments. J'épiai dès-lors l'occasion de la rencontrer, — et cette occasion se présenta bientôt.

J'aperçus, un matin, Polly se promener au soleil. — C'était par une de ces belles matinées d'octobre, dont on parle tant dans les romans; matinées de soleil qui paraissent d'autant plus douces que l'on sent l'hiver plus près derrière elles. — Je fis un petit détour pour que Polly, ne me voyant pas ve-

nir, attribuât ma rencontre au hasard.

— Je suis heureux de vous rencontrer, lui dis-je en la saluant à la manière française. J'espère que vous ne vous ressentez plus de l'accident qui vous est arrivé à Sheepstor.

— Non, *sir*, me répondit-elle; je suis tout-à-fait rétablie.

Je crus d'abord qu'elle allait en rester là, mais après un moment de silence, elle continua d'un ton assez froid :

— Puis-je vous demander, *sir*, par quel hasard vous vous trouviez ce soir là à Sheepstor!

— Il me semble, miss Mary, que c'est un reproche que vous m'adressez.

— Ce n'est point un reproche, *sir*; je voudrais seulement savoir ce que vous alliez faire à Sheepstor.....

— Ce que j'y allais faire, répondis-je un peu blessé de la manière dont Pol-

ly me parlait, ce que j'y allais faire.....
mais vous sauver la vie, je crois!

— Oh! je vous remercie pour cela, me dit-elle, d'un ton plus affectueux.... Oui, je vous remercie bien sincèrement, continua-t-elle, en me prenant la main. Cependant, vous n'avez pas été à Sheepstor dans le but de me sauver d'un péril que ni vous, ni personne ne pouvaient prévoir. — Non! c'est impossible. Tenez *sir*, je vais vous dire franchement ce que je pense: vous avez voulu surprendre mes secrets; et je dois vous avouer que cette façon d'agir n'est pas d'un vrai *gentleman*. Il y a long-temps, du reste, que je suis pour vous un objet de curiosité et d'observation; que de fois n'avez-vous pas essayé par des questions insidieuses de sonder mes pensées! Enfin, *sir*, vous épiez mes mouvements, mes regards, mes démarches.........

— Certes, miss, vous me donnez un bien vilain caractère, mais je veux croire que vous ne parlez point sérieusement.

Ma curiosité, vivement excitée sans doute par je ne sais quel charme mystérieux qui vous entoure, n'a pourtant jamais été jusqu'à l'indiscrétion; n'ai-je pas toujours respecté votre silence? Si j'ai souvent cherché l'occasion de causer avec vous, ce n'était point pour sonder, pénétrer vos pensées; mais parce que votre conversation devait me plaire. — Et puis, voyez-vous, la langue anglaise est dans votre bouche si suave et si mélodieuse, que je ne saurais me lasser de vous entendre parler.

— Et ce qui pique vivement votre curiosité, *sir*, c'est de me voir étudier et méditer le long du jour, au lieu de

m'occuper d'autres soins...... Ou vous m'avez blâmée, ou vous vous êtes dit que je n'étais point née pour vivre ignorée dans cette solitude, plus ignorée encore que moi-même. Peut-être vous êtes-vous rappelé que toutes les personnes prédestinées à la gloire ont eu des épreuves à subir avant d'y arriver, et m'avez-vous classée parmi elles, et subissant cette éternelle loi. Bref, vous avez mieux compris ma sœur que moi, parce qu'elle rentre dans les conditions ordinaires de la vie : vivant dans une métairie, elle s'occupe des soins de la métairie. Mais les fleurs d'une même tige n'ont pas le même destin ; ma sœur, ma pauvre Kitty doit mourir ici d'une mort douce et lente, — hélas! dans le printemps de ses jours, tandis que moi......

Elle s'arrêta comme pour lire ma

pensée dans mes regards, puis elle reprit avec une certaine solennité :

— Tandis que moi, — je dois être reine !

Je crus avoir mal entendu, et elle répéta :

— Oui, *sir*, je dois être reine !

— Certes, répondis-je, si la beauté mérite une couronne, nulle n'en est plus digne que vous.

— La beauté mérite peut-être une couronne de roses..... et ce n'est point d'une telle couronne que je parle.....

— Eh quoi ! miss, parlez-vous sérieusement de la couronne d'Angleterre ?

— Très-sérieusement, *sir* ; cette couronne-là, c'est Dieu qui la donne..... et Dieu me l'a donnée. — Un jour, je serai reine d'Angleterre !

— Mais c'est de la folie, pensai-je.

Puis, prenant l'air grave et le ton sentencieux d'une personne qui s'apprête à donner un conseil :

— Miss Mary, dis-je, ne creusez pas trop cette pensée....... Qu'une sorcière vous ait crié, comme à Macbeth : *you shall be queen!* je ne le conteste pas ; mais oubliez cette prédiction fatale, ou ce pli qui se dessine légèrement entre vos sourcils, se gravera bientôt en une ride ineffaçable. Cette flamme de vos regards s'éteindra, ces cheveux qui brillent sur votre cou blanchiront avant le temps ; vous deviendrez vieille et laide dans la fleur de votre âge,..... malheureuse victime des chimères que vous vous serez créées à vous-même, que vous aurez nourries, caressées au lieu de les chasser de votre esprit.... Il pourrait encore vous arriver pire.... Mais je ne vous en dis pas davantage ; excusez, miss, ce

qu'il y a de trop franc et de trop brusque dans mon conseil.

— J'excuse votre franchise, *sir*; mais je n'accepte pas votre conseil.... Peut-être croyez-vous que je suis folle, ajouta-t-elle en souriant......

— Oh! je suis loin de penser cela, miss Mary....... seulement je m'étonne qu'étant née dans cette chaumière......

Polly m'interrompit vivement :

— Je suis née au vieux château de Borrington ; — mais le jour de ma naissance, Dieu a soufflé sur le vieux château, et le château a disparu.

— Allons! voilà une nouvelle énigme, me dis-je à moi-même.

— Le château de Borrington est sans doute un château royal ? demandai-je ensuite à Polly, avec une petite intention ironique que la jeune fille ne comprit point.

— Je n'en sais rien, me répondit-elle; je ne sais même pas où il était situé. — Mais de grâce, ne continuez plus à m'interroger, et veuillez être discret sur ce que je viens de vous apprendre. Maintenant, *sir*, ajouta-t-elle en prenant un accent plus doux, je n'ai rien que cette petite bague à vous offrir; acceptez-la. Plus tard, — quand je serai reine, je ne vous oublierai point!

Et elle me salua d'un geste plein de noblesse, en se retirant lentement, avec le calme et la dignité d'une véritable reine.

Elle a désiré être reine! pensai-je; et à force de le désirer, elle s'est persuadée qu'elle arriverait un jour à ce rang suprême: son désir est devenu une conviction. — O Polly! tu n'as pas su vivre dans le bonheur de ton obscurité, tu as voulu briller et dominer; tu as jeté

un regard d'envie sur une couronne, comme si toutes les couronnes du monde n'étaient pas tressées d'épines.

Toi, Kitty! tu rêves les brillantes toilettes des dames, les plaisirs et les amours de la ville; ton rêve est une passion, mais une passion sans espoir.

Kitty et Polly, vous serez bien malheureuses! —

Comme vous le voyez, le vieux serpent maudit de Dieu, en éveillant dans leur cœur l'insatiable désir des voluptés inconnues, avait déjà séduit ces deux jeunes filles d'Eve.

CHAPITRE IV.

OLD BORRINGTON.*

* Le vieux château de Borrington.

J'avais un peu négligé mon ami, que je croyais en pleine convalescence, pour m'occuper de Kitty et de Polly, ces deux sœurs si bizarres dans leurs idées, si naïves dans leurs passions. — Hélas! un affreux malheur devait me frapper : — Léopold fut atteint subitement d'une fièvre putride, qui l'en-

leva au bout de quelques jours. — Ah! je ressens encore le profond désespoir dont je fus saisi, en voyant mon ami mort à deux cents lieues de son pays natal et de sa famille! mort, n'ayant que moi pour le pleurer; mort, au commencement de sa carrière, au milieu de ses rêves de gloire; mort, avec du talent, peut-être avec du génie; mort, dans une excursion artistique qui ne devait être qu'une partie de plaisir! — Mais il faut se soumettre sans murmurer aux décrets de la Providence.

Au moins, j'ai voulu que mon ami participât aux prières de l'église romaine, et qu'il eût une croix sur sa tombe; pour cela, il fallut faire transporter son corps à Plymouth; je dis donc adieu à Mrs. Stevens; adieu sans paroles, mais plein de larmes.

Polly m'attendait à quelques pas du cottage; elle m'arrêta pour me dire :

— Vous m'avez sauvé la vie, *sir*; je ne l'oublierai point... quand je serai reine. — Et maintenant, adieu!

Elle accentua ce dernier mot d'une façon théâtrale, en m'adressant un geste digne d'une impératrice.

Kitty m'accompagna jusqu'à Harford. Nous nous arrêtâmes chez Mrs. Smith.

— Votre prédiction s'est fatalement accomplie, dis-je à celle-ci en lui montrant le cercueil que portaient les domestiques de Mrs. Stevens.

— Vous allez retourner dans votre pays ? me demanda Kitty au moment de nous séparer.

— Oui, lui répondis-je; quand je me serai acquitté des tristes et derniers devoirs qui me restent à remplir.....

— Et nous ne vous verrons pas au cottage avant votre départ ?

— Non, Kitty, non ; mais je reviendrai dans quelques années.

— Alors je vous embrasse pour la dernière fois, me dit-elle en soupirant ; car vous ne me retrouverez plus quand vous reviendrez pleurer sur la tombe de votre ami. Seulement, si vous vous souvenez de votre promesse, — il y aura près du cottage une autre tombe, sur laquelle vous devrez aussi répandre une larme.

Nous nous quittâmes sans ajouter une parole ; et je suivis à pied la petite charrette qui devait porter le cercueil jusqu'à Ivy-Bridge. Kitty me fit un dernier geste d'adieu, puis disparut.

A Ivy-Bridge, le cercueil fut placé dans une autre voiture ; et seul, désespéré, presque mourant, j'accompagnai

mon ami mort jusqu'à la chapelle catholique de Plymouth . . . .

. . . .

Je ne pouvais pas partir sans visiter M. Eastlake *, chez qui j'avais toujours été reçu avec la plus franche, la plus généreuse, la plus bienveillante hospitalité. M. Eastlake n'avait pas encore quitté sa maison de campagne, située à Ridgeway; j'allai l'y trouver.

Les fenêtres de l'appartement où se tenait M. Eastlake, quand je me présentai chez lui, donnaient du côté du village de Colebrook.

Ma visite terminée, je m'approchai d'une fenêtre, et je ne pus m'empêcher de dire à M. Eastlake :

* C'est le frère de M. Eastlake, un des peintres les plus éminents que possède aujourd'hui l'Angleterre. M. Eastlake est non-seulement un peintre célèbre, mais encore un savant du premier ordre.

— L'admirable vue dont vous jouissez ! J'aime beaucoup ces collines couronnées d'arbres séculaires ; l'automne vient de les dépouiller de leurs feuilles, mais les grolles qui s'y abattent par nuées forment, si l'on peut dire, un feuillage noir parfaitement en harmonie avec la saison. — Quel est donc, s'il vous plaît, *sir*, ce bâtiment crénelé que j'aperçois un peu plus bas, à travers les arbres !

— C'est un château, me répondit M. Eastlake, qu'on nomme Old Borrington.

— Borrington ! m'écriai-je; c'est Old Borrington ?

— Mais oui, me dit M. Eastlake en souriant ; vous semble-t-il impossible que ce château se nomme Old Borrington ?

— Je croyais, *sir*, que ce Old Bor-

rington n'était qu'un château imaginaire..... et je ne sais pourquoi j'avais cette idée.....

— Ah, ah! vous avez entendu parler des histoires qui circulent dans les campagnes. Eh bien! Old Borrington a été incendié; et ce bâtiment que vous voyez, et qu'on devrait appeler New Borrington, a surgi par enchantement au milieu de la nuit. — Si vous vous en approchiez de trop près, il pourrait se faire que votre souffle le fît évanouir. Et M. Eastlake partit d'un éclat de rire.

Je ne tardai pas à prendre congé de M. Eastlake, pour aller visiter Old Borrington, que je trouvai dans un état voisin de l'abandon.

Je remis mon départ à quelques jours, et, à force de recherches, je parvins à connaître entièrement l'histoire de Bor-

rington. La voici. Miss Harriett Carr n'avait point de rivale dans Plymouth sous le rapport de la beauté : partout où elle se montrait elle excitait un long murmure d'admiration. Un soir, par exemple, qu'elle était arrivée tard au théâtre, au milieu d'une des scènes les plus pathétiques de Macbeth, tout l'auditoire s'était levé, et l'avait accueillie par un battement de mains général ; — qu'eût-on fait de plus pour saluer l'entrée d'une reine ? — Les dames même avaient pris le parti d'étouffer leur jalousie secrète, car il n'en était pas une qui ne fût intérieurement un peu jalouse d'elle. Cependant, miss Harriett restait fille ; soit coquetterie, soit indifférence, elle refusait tous les jours des partis magnifiques.

Enfin, lord Murphy l'avait demandée en mariage, et miss Harriett avait

refusé lord Murphy comme elle avait refusé ses précédents adorateurs.

Personne ne comprenait comment cette jeune fille, qui ne possédait qu'une fortune médiocre, n'eût point accepté avec empressement la haute et brillante position que lui offrait lord Murphy.

Les uns pensaient que son heure d'aimer n'était pas encore venue, et qu'elle ne voulait pas d'un mariage sans amour.

Les autres, que les éloges en développant son orgueil avaient glacé son cœur.

D'autres, — et c'était le plus grand nombre, — qu'elle ne serait satisfaite que le jour où un soupirant éconduit se couperait la gorge de désespoir.

Ce malheur arriva en effet; miss Harriett ne parut éprouver aucun remords du suicide dont elle était la cause.

Dès ce moment, on ne la désigna

plus que par cette expression de Milton — *The fair defect of nature* * — Certes, une femme douée de beauté et privée d'âme, est-elle autre chose qu'une *belle imperfection de la nature!*

Mais, il y a un terme à tout, même à l'admiration; les yeux se lassent vîte: à force de voir le même chef-d'œuvre de beauté, on ne le regarde plus. Voilà ce qui devait arriver à miss Harriett; l'indifférence publique se manifesta de jour en jour envers elle par des signes non équivoques........

Hélas! elle eut beau se montrer partout plus parée que jamais, elle n'excitait pas comme autrefois ces frémissements dans les foules, ni ces battements de mains dans les assemblées, c'était fini: plus d'autel, plus d'encens, plus de culte.

* La belle imperfection de la nature.

Oh! que cette indifférence publique, que cet abandon général devait être terrible pour celle qui avait toujours mis son bonheur dans l'ivresse que causent les louanges et les applaudissements!

Les années s'écoulent avec rapidité; miss Harriett, en s'éveillant un beau matin, s'aperçut qu'elle entrait dans son trentième printemps, et cela fut pour elle un nouveau sujet d'effroi, — quoique sa beauté n'eût subi aucune altération.

Justement à cette époque, une jeune demoiselle française, nommée Julie Duthille, vint occuper une place de *governess* (*) chez Herbert Wilson, Esq, riche banquier de Plymouth. L'arrivée de cette demoiselle fit sensation dans la ville, non point qu'elle eût la beauté

* Gouvernante.

régulière et calme, le port majestueux et fier de miss Harriett; mais avec ses grands yeux noirs pleins de passion, ses cheveux noirs aux reflets bleus, avec la vivacité de ses mouvements et la grâce de sa démarche, elle devait obtenir les hommages de tous les gentlemen de la contrée.

Si miss Harriett avait encore régné, mademoiselle Julie eût pour le moins partagé l'empire avec elle.

N'avait-elle point l'avantage de ne compter que dix-neuf printemps! — et puis, c'était du nouveau : c'était une Française!

Cette qualité de Française fit espérer un moment à miss Harriett que, par esprit de nationalité, un parti plus ou moins nombreux se déclarerait contre mademoiselle Julie; mais il n'en fut rien; aucun parti national ne se forma

pour opposer l'Anglaise à la Française.

— Oh! que faire, s'écriait miss Harriett dans ses moments de dépit, — que faire pour renvoyer dans son pays cette maudite corneille française!

Elle oubliait que mademoiselle Julie n'était point la cause de la défaveur dont elle était frappée; ou, si elle ne l'oubliait point, — c'est qu'elle était bien aise de pouvoir s'en prendre à quelqu'un.

Ce n'est pas tout : lord Murphy, soit qu'il fût toujours admirateur enthousiaste de la beauté, soit qu'il voulût se venger de celle qui l'avait dédaigné, demanda mademoiselle Julie en mariage, et celle-ci ne refusa point; elle échangea bien vîte son humble titre de *governess* contre le titre brillant de lady Murphy.

Décidément, *la corneille française* l'emportait en tous points sur *la belle imperfection de la nature.*

Si miss Harriett ne mourut point de dépit et de rage, c'est que les blessures faites à l'amour-propre ne sont point mortelles, — ou bien, c'est que l'espoir de la vengeance donne une vitalité capable de résister aux poisons les plus énergiques.

Le mariage de mademoiselle Julie Duthille débarrassait néanmoins miss Harriett Carr d'une rivalité qui l'humiliait, mais il ne ramena point sur elle l'admiration enthousiaste qu'elle avait autrefois excitée, et dont elle avait été privée bien avant l'arivée de mademoiselle Julie. Il fallait une circonstance bien plus extraordinaire que ce mariage pour que l'attention du public se ravivât en faveur de la belle miss Harriett

Carr ; cette circonstance ne tarda pas à se présenter.

Sir Arthur Kenrick fit à cette époque son entrée dans le monde à Plymouth ; il était fils unique du baronnet Kenrick, propriétaire de Borrington.

Sir Arthur, après avoir terminé ses études, était resté dans l'inaction au château de son père ; le désœuvrement et l'ennui ne tardèrent pas à développer d'une manière effrayante les mauvais penchants dont le germe existait sans doute depuis long-temps dans son cœur.

Ce qu'il y eut de pire, c'est qu'il choisit dans la lie du peuple ses compagnons de plaisirs, et qu'il se vautra sans honte dans de grossières débauches, où il eût déshonoré infailliblement le nom des Kenrick, si son père n'avait, pour prévenir un si grand mal-

heur, envoyé le jeune Arthur faire : « Son tour de continent. »

Or, le jeune Arthur mit plus de dix ans à faire son tour de continent ; pendant ce laps de temps, le vieux baronnet mourut subitement d'une attaque d'apoplexie ; par cette mort, sir Arthur se trouva propriétaire du domaine de Borrington, et il revint prendre possession du manoir de ses pères.

Sir Arthur était alors âgé de trente ans : sa figure était suffisamment belle pour un homme ; une légère moustache coquettement relevée, un coup-d'œil assez hardi, un mouvement de tête presque fanfaron, lui eussent donné un petit air de fatuité, si ses gestes, sa démarche, son langage toujours convenable, n'avaient atténué ce mauvais effet. Sa toilette, sans avoir trop de recherche ou trop de laisser-aller, était

toujours de bon goût, et sa conversation respirait « cette fleur de galanterie » qu'on ne trouve qu'en France. Le tour du continent avait bien modifié le jeune homme : c'était le gentleman le plus accompli du Devonshire.

Sir Arthur Kenrick débuta dans les salons de la noblesse, et ses succès furent éclatants : on vantait surtout la grâce de sa danse, le charme de sa conversation et l'expression passionnée avec laquelle il chantait les romances françaises.

On comprend très-bien que le désir secret de toute jeune fille à marier était d'attirer sur elle l'attention de sir Arthur; beaucoup employèrent pour arriver à ce but tous les petits moyens que possèdent les femmes, et dont elles peuvent user sans manquer aux conve-

nances, et surtout sans froisser les lois de la pudeur.

Mais le choix de sir Arthur s'arrêta sur miss Harriett, qui dès-lors fut de nouveau le centre vers lequel tous les regards se concentrèrent. Cette fois, que de traits malins l'assaillirent! Peu lui importait! l'essentiel pour elle, c'était de conclure un prompt mariage, dans la crainte que l'amour de sir Arthur ne fût qu'une fantaisie passagère. Quelle belle occasion de prendre une éclatante revanche après la cruelle mortification qu'elle avait reçue!

Sir Arthur, sans être aussi riche ni d'une aussi haute noblesse que lord Murphy, était cependant riche et noble; et il était de plus jeune et beau, quand lord Murphy était vieux et laid.

— Ah! maudite corneille française, pensait tout bas miss Harriett, je vois

déjà le commencement de ma vengeance......

Sir Arthur trouva facilement l'occasion de se faire présenter chez Mr. George Carr, où il fut parfaitement accueilli, et miss Harriett, grâce à sa féconde imagination, manœuvra avec tant d'habileté, que, sans éveiller le moindre soupçon, elle amena son père à donner plus de fêtes en un mois qu'il n'en donnait ordinairement dans le cours d'une année.

Il ne fallut pas un mois à miss Harriett pour séduire complètement sir Arthur, — et, comme elle voulait en finir le plus vîte possible, elle avoua son amour à son père et à sa mère, en les priant de lui dire s'ils répondraient favorablement à la demande en mariage que devait leur faire sir Arthur Kenrick.

Mrs. Carr, occupée à broder dans un coin du salon, abandonna son aiguille et leva les yeux sur son mari, qui debout contre la cheminée, les bras croisés, regardait sa fille d'un air sévère.

— En vérité! dit enfin Mr. Carr, en vérité! miss, ou vous êtes folle ou vous redevenez enfant.

— Et pourquoi concevez-vous une pareille idée, mon père? répondit miss Harriett.

— Pourquoi? parce que vous ne savez ce que vous faites, ni ce que vous voulez. Que de superbes partis n'avez-vous pas rejetés depuis dix ans! tantôt, sous prétexte que vous étiez trop jeune pour vous marier; tantôt, sous prétexte que vous ne vouliez pas vous marier. J'ai supporté tous vos caprices; ce que je ne vous ai pas encore pardonné, c'est

votre refus d'épouser lord Murphy, — un homme de son rang!....

— Je comprends, mon père, que cette alliance eût flatté votre amour-propre, mais.......

— Qu'est-ce à dire! Est-ce ainsi qu'on répond à son père ? — Madame, ajouta-t-il en s'adressant à sa femme, vous avez mal élevé votre fille.

— Comment! miss, reprit Mrs. Carr, vous accusez vos parents de songer à leur amour-propre personnel, lorsqu'ils ne se préoccupent que du soin de votre bonheur!

— Alors, je me suis mal exprimée; répliqua miss Harriett; j'ai voulu dire que si j'avais accepté lord Murphy, j'aurais agi par pure vanité, car je n'ai jamais ressenti le moindre penchant pour lui. Le rang social, quelque haut qu'il soit, n'appelle point l'amour, et

quand il s'est agi de mariage, je n'ai vu dans le noble lord qu'un homme vieux et laid, qu'il m'était impossible d'aimer.

— En vérité! vous êtes plus folle que je ne le croyais, s'écria Mr. Carr; je ne me doutais pas qu'à votre âge on pût encore être romanesque à ce point; vous rêvez sans doute pour mari quelque héros de roman; — ce héros idéal pourra peut-être se réaliser dans la personne d'un jeune fat, qui mangera son bien et le vôtre en moins d'une année, et qui vous rendra malheureuse de toutes les manières.

— Je vous ai nommé mon héros, répartit miss Harriett en souriant, et vos craintes doivent cesser, puisque vous connaissez aussi bien que moi sir Arthur Kenrick de Borrington.

— Moi? mais je ne le connais pas du

tout ; et si ce n'était par égard pour la respectable famille qui me l'a présenté, je ne le recevrais pas chez moi ; entendez-vous ? Je ne puis souffrir votre sir Arthur Kenrick ; et vous, qui vous flattez de le connaître, savez-vous quelle fut sa jeunesse et quelle est sa conduite ? Certainement non ! Tout me déplaît en lui : il n'est plus Anglais ; il a quitté trop jeune son pays et il a séjourné trop long-temps sur le continent pour ne pas y avoir oublié les bonnes mœurs de la vieille Angleterre.

— Donc, mon père, vous.....

— Donc, ma fille, je refuserai catégoriquement la demande de sir Arthur Kenrick ; je ne veux pas d'un tel gendre; voilà mon dernier mot.

— Alors, mon père, je me retire.....

— Oui, — et puisse la réflexion vous ramener à des idées plus raisonnables.

Mr. Carr prit néanmoins des renseignements sur la jeunesse de sir Arthur auprès d'un vieil ami de feu le baronnet, et quand il eut connaissance des mauvaises inclinations qu'avait montrées le jeune homme, il s'applaudit beaucoup d'être resté inflexible devant les instances de sa fille.

La semaine qui suivit la petite scène de famille que je viens de raconter s'écoula fort paisiblement. Il n'y eut aucune réception chez Mr. Carr. Miss Harriett sortit peu, mais elle entretint une correspondance active et secrète avec sir Arthur. Un jour on l'attendit inutilement pour dîner.

— Enfin! avez-vous retrouvé votre fille? demanda Mr. Carr à sa femme, qui venait de rentrer tout alarmée d'une recherche infructueuse.

— Je ne sais ce que cela signifie, ré-

pondit Mrs. Carr ; miss Harriett n'est pas à la maison, et dans sa chambre Martha a remarqué un désordre inaccoutumé. En ce moment, Martha vint remettre une lettre à Mrs. Carr; celle-ci, reconnaissant l'écriture de sa fille, l'ouvrit en tremblant et s'écria tout-à-coup :

— Partie! mon Dieu! elle est partie!

— Partie ? murmura Mr. Carr.

— Partie pour Gretna-Green !

— Pour Gretna-Green ! répéta Mr. Carr en frappant un vigoureux coup de poing sur la table. Allons! que Thomas aille sur-le-champ me chercher une chaise de poste. — Et vous, Martha, préparez-moi promptement tout ce qu'il faut pour un voyage de huit jours au moins.

Au bout d'un quart d'heure, tous les préparatifs étaient faits, et la chaise de

poste s'arrêtait devant la porte. Mr. Carr, après avoir dit adieu à sa femme, s'élança dans la voiture; son domestique Thomas prit place derrière lui, et le postillon fouetta les chevaux qui partirent au galop. A Ivy-Bridge, Mr. Carr apprit qu'une chaise de poste avait relayé à l'hôtel, vers six heures du matin. Le signalement qu'on lui donna de la dame et du gentleman qui se trouvaient dans la voiture ne lui laissa aucun doute sur l'identité des personnes qu'il poursuivait. Sans perdre plus de temps à Ivy-Bridge, il ordonna au postillon de se remettre en route, et de lancer ses chevaux à fond de train.

— My God! s'écria-t-il en regardant sa montre, sept heures d'avance! — c'est beaucoup trop.

Au dernier relai avant d'arriver à Londres, Mr. Carr, grâce à sa généro-

sité envers les postillons, avait gagné cinq heures sur le couple fugitif : d'après les indications qu'on lui donna dans cet endroit, la chaise de poste poursuivie avait passé deux heures seulement avant l'arrivée de la sienne. Cette circonstance fit qu'il ne s'arrêta pas à Londres. Sur la route de Londres à Edimbourg, tout alla bien encore jusqu'au premier relai, mais à partir de là les accidents commencèrent; ils devinrent bientôt si fréquents que Mr. Carr s'en prit au postillon. Celui-ci lui répondit que le seul moyen de les éviter c'était de ralentir la rapidité de la course.

Mr. Carr ne voulut point consentir à cela, et, comme à chaque relai il fallait un temps considérable pour faire les réparations dont la voiture avait toujours besoin, il perdait beaucoup de l'avance qu'il avait gagnée auparavant.

Pour comble de malheur, les chevaux s'abattirent et l'essieu de la voiture se brisa presqu'au terme du voyage, à six lieues de la frontière!

Pendant que Mr. Carr se désespérait et jurait à son aise, les futurs époux étaient arrivés en Ecosse; descendus à Gretna-Hall, ils attendaient avec impatience le célèbre forgeron-pontife à qui ils avaient envoyé un message secret.

— Comme le forgeron se fait attendre! s'écria miss Harriett; si mon père, qui est sans doute à notre poursuite, allait arriver avant la célébration de notre mariage!

— Tranquillisez-vous à cet égard, lui répondit sir Arthur; j'ai bien pris mes mesures, et les postillons trouveront le moyen de retarder l'arrivée de Mr. Carr..., et c'est moi, ajouta-t-il en

riant, c'est moi qui paîrai les retards....

Dans ce moment, le forgeron-pontife se fit annoncer. Sir Arthur lui ayant demandé s'il célébrait des mariages, il déclara qu'il avait l'habitude de le faire depuis des années, et qu'il continuerait à moins qu'il n'en fût empêché.

Ensuite le forgeron demanda la permission de se retirer, et quelques instants après il reparut en costume. Alors, la cérémonie commença; les postillons furent mandés au salon pour servir de témoins. Les deux futurs déclarèrent qu'ils étaient célibataires tous deux et qu'ils étaient venus à Gretna librement et spontanément, sans aucune contrainte.

Le forgeron se tournant vers sir Arthur lui demanda :

— Prenez-vous cette femme pour votre femme légitime ?

— Oui, répondit sir Arthur.

— Vous la prenez pour vivre selon les commandements de Dieu, dans le saint état du mariage; vous promettez de l'aimer, de la secourir, de la chérir en santé comme en maladie, et, négligeant toutes les autres femmes, de lui rester fidèle tant que vous vivrez tous deux?

Sir Arthur prêta ce serment avec le plus grand empressement, et fit une protestation des plus vives à miss Harriett Carr.

Miss Harriett ayant fait des réponses et promesses identiques, sir Arthur passa l'anneau du mariage au doigt de miss Harriett, — et le forgeron dit d'un ton solennel :

— Attendu que cet homme et cette femme ont consenti, devant Dieu et devant les témoins, à être mari et femme, en recevant cet anneau, je dé-

clare qu'ils sont unis en la présence de Dieu et des témoins.

L'acte de ce mariage fut dressé séance tenante, sur une feuille imprimée. En voici la rédaction : « Royaume d'Écosse, comté de Dumfries, paroisse de Gretna. — Certifions à tous ceux qui les présentes verront, que sir Arthur Kenrick de Borrington, de la paroisse de Plympton Saint-Mary, comté de Devon, et miss Anna Harriett Carr, de la paroisse de Saint-Andrews, à Plymouth, comté de Devon, ici présents, et déclarant être tous deux célibataires, ont été mariés aujourd'hui, conformément aux lois de l'Église d'Angleterre et aux lois de l'Écosse. Dont acte..... etc. »

Les époux et les témoins finissaient à peine de signer, quand Mr. Carr, la figure contractée par la colère, s'élança dans le salon en s'écriant :

— Arrêtez, je m'oppose à ce mariage, moi!

Miss Harriett rougit à la vue de son père, et sir Arthur, pour toute réponse à Mr. Carr, lui montra l'acte qui venait d'être signé.

Le forgeron-pontife crut qu'il était de sa dignité de prendre la parole.

— Sir, dit-il de sa voix la plus solennelle, en s'adressant à Mr. Carr, je viens de remplir mon ministère; et d'après le droit canonique, dont toutes les dispositions sont toujours en vigueur dans le royaume d'Écosse, le mariage que j'ai célébré est légal et valable dans sa forme.

— Allons! je suis arrivé trop tard! murmura Mr. Carr. Et il partit sans ajouter un mot, dans le paroxysme de la fureur.

Le maréchal-ferrant reprit son ta-

blier de cuir pour retourner à la forge, où ses pratiques d'un autre genre l'attendaient.

Quant aux deux époux, ils allèrent à Londres passer la lune de miel.

Le ressentiment de Mr. Carr ne pouvait point durer ; il s'évanouit à la première lettre que lui écrivit sa fille, et quand le couple heureux revint à Plymouth, il fut parfaitement accueilli chez Mr. Carr.

Ni sir Arthur Kenrick, ni lady Kenrick n'eurent l'idée d'aller habiter le vieux château de Borrington ; les circonstances romanesques de leur mariage avaient trop bien réveillé l'attention publique, pour qu'ils n'en profitassent point. Lady Kenrick surtout ne pouvait pas renoncer au doux plaisir de se voir encore applaudie, flattée, enviée comme autrefois, — et de se

venger de sa rivale en lui enlevant à son tour l'admiration de la foule; lady Kenrick ne voulait qu'humilier lady Murphy : c'était une simple vengeance de femme, et si les choses allèrent plus loin, ce fut par une circonstance indépendante de sa volonté.

Une vie tumultueuse et brillante entrait si bien dans le caractère de sir Arthur Kenrick, qu'il donna spontanément une série de fêtes splendides, dans lesquelles lady Kenrick sut paraître assez aimable, assez prévenante pour se faire pardonner le luxe un peu insolent qu'elle déployait.

La première impulsion donnée, tous les salons s'ouvrirent et les soirées se succédèrent sans relâche; cet hiver là, Plymouth n'eut rien à envier aux plus grandes capitales, du moins sous le rapport des plaisirs.

Le théâtre souffrit beaucoup de ces fréquentes réunions particulières, mais lady Kenrick résolut d'y ramener le public : elle savait que lady Murphy aimait passionnément le spectacle, et elle entrevoyait déjà de nouvelles occasions d'humilier, d'écraser sa rivale.

Grâce à lady Kenrick, la vogue revint donc au théâtre ; et pour que cette vogue fût durable, le directeur s'entoura d'acteurs distingués et monta de nouvelles pièces, qui obtinrent de grands et légitimes succès.

Lorsque lord Murphy envoya retenir une loge d'avant-scène, il lui fut répondu que les deux premières loges d'avant-scène, avaient été louées d'avance pour toute la saison par sir Arthur Kenrick.

Le vieux lord ne se méprit pas sur le but que s'était proposé sir Arthur, et, pour ne point occuper une place infé-

rieure à son rang, il n'alla pas au théâtre; lady Murphy eut beau vouloir lui persuader qu'elle se contenterait d'une loge de face, l'orgueil de son mari ne voulut point fléchir, et elle se résigna.

Jusque là lord Murphy ne s'était pas laissé entraîner dans le grand mouvement imprimé par sir Arthur, mais sa vanité une fois blessée, il fit par amour-propre ce qu'il n'aurait jamais fait par goût: il donna pendant quinze jours des fêtes d'une magnificence toute royale; l'élite de la noblesse, les célébrités militaires, scientifiques et littéraires de l'époque se rendirent à l'invitation de lord Murphy, et les salons de sir Arthur furent alors complètement abandonnés. Celui-ci, dans l'impuissance de réunir chez lui les mêmes personnages illustres, chercha sa revanche d'un autre côté; il persuada sans peine au di-

recteur du théâtre que ce serait faire une brillante spéculation que d'engager le célèbre Kemble à venir donner à Plymouth deux ou trois représentations, s'il ne pouvait en donner davantage, et il lui offrit 1,400 l. * pour répondre aux conditions onéreuses que ne manquerait pas d'imposer ce grand acteur.

John Kemble se rendit au désir du directeur du théâtre, et, profitant d'un congé, il vint à Plymouth avec un personnel digne de lui. L'annonce d'une grande solennité théâtrale mit toute la ville en émoi; chacun s'empressa de s'assurer une place au théâtre, quelque élevé qu'en fût le prix. Ce fut dans cette circonstance que sir Arthur écrivit à lord Murphy ce petit billet d'un style poliment ironique :

* 35,000 francs.

« Mylord,

» Je me suis bien repenti d'avoir loué les deux loges d'avant-scène, quand j'ai su que vous en désiriez une; je m'en repens encore beaucoup plus aujourd'hui, et si j'étais certain d'être la cause, — cause involontaire sans doute, — qui vous a tenu éloigné du théâtre depuis son ouverture, je ne me le pardonnerais de ma vie.

» Je m'empresse donc, Mylord, de mettre une de mes loges entièrement à votre disposition, non-seulement pendant les grandes représentations qui vont avoir lieu, mais encore pendant le reste de la saison.

» Mylord, vous accepterez, je l'espère, l'offre un peu tardive que j'ai l'honneur de vous faire avec la plus haute considération pour votre rang

et la plus profonde estime pour votre personne.

« Sir Arthur Kenrick. »

Lord Murphy répondit sur-le-champ :

« Sir Arthur Kenrick,

» Je ne puis accepter votre loge par la raison que je déteste le théâtre, — et que j'ai entendu il y a long-temps John Kemble et tous ceux qui l'accompagnent; mais votre politesse me touche, et je puis vous assurer que le jour où vous aurez mangé votre patrimoine, en voulant rivaliser de somptuosité avec moi, vous trouverez ma bourse entièrement à votre disposition, — pour continuer la lutte.

» Je suis persuadé, sir Arthur, que vous ne refuserez pas, quand le moment sera venu, l'offre anticipée que j'ai

l'honneur de vous faire avec une sincère amitié.

« Lord Murphy. »

La guerre commencée entre les deux femmes se continuait entre les maris, et l'insolence plus ou moins voilée de la correspondance de ces derniers présageait un fâcheux dénouement!

Le mois de mai vint mettre un terme aux plaisirs de l'hiver; après les représentations théâtrales, les soirées, les bals et les concerts, c'était le tour des régates, des courses et des promenades... non point de ces douces promenades pendant lesquelles on respire avec une joie calme les brises printanières imprégnées des suaves senteurs de la campagne; peu importait à lady Kenrick les charmes de la nature!

Ce qu'elle cherchait, c'était le mou-

vement des promenades tumultueuses, où se porte la foule. Tantôt, brillante amazone, elle passait comme un éclair, emportée par un cheval fougueux; tantôt, nonchalamment assise dans une élégante calèche, elle s'offrait, radieuse et modeste en même temps, aux regards du public étonné qui ne pouvait se lasser de l'admirer.

Un jour, en revenant des courses de Saltram, lady Kenrick paraissait désespérée : elle s'imaginait que lady Murphy l'avait emporté sur elle, et sa colère tombait tout naturellement sur son mari.

— Oui, disait-elle à ce dernier; oui, je vous le répète, votre calèche, en comparaison de celle de lord Murphy, n'est qu'une charrette, et vos chevaux, auprès des siens, ne sont que....

— Pardon, milady, ce sont des chevaux pur sang....

— Je vous dis, moi, que tout le monde peut en avoir de pareils! — Mon Dieu! ajouta-t-elle en soupirant, nous avons assisté aux courses sans y être remarqués; nous voilà déshonorés.

— Je vous assure, milady, que nous y avons été remarqués tout autant que lord Murphy. D'ailleurs, mes chevaux ne sont pas si communs que vous voulez bien le dire; ce sont des chevaux de Sibérie.

— Mais ils sont noirs! et c'est une couleur désagréable et commune. Ma foi! je vous jure, *sir*, que je ne sortirai plus, si vous ne me donnez deux chevaux blancs, mais d'une blancheur éblouissante, comme de la neige au soleil; — en un mot, des chevaux semblables à ceux de lord Murphy.

— Croyez-vous, milady, qu'il soit bien facile de trouver des chevaux tels que vous les désirez ?

— Oh ! tout est difficile pour vous! Et puis, ce n'est pas tout; lord Murphy est déjà possesseur d'un yacht que toute la ville admire, et vous! vous n'avez pas encore la plus mince embarcation. — Ah! votre négligence est impardonnable! Vous vous proposez peut-être de figurer aux premières régates dans une barque de louage....

En ce moment, la calèche de lord Murphy dépassa celle de sir Arthur avec la rapidité d'une flèche.

— Ah, ah, ah! fit lady Kenrick avec un rire de dépit; en vérité, j'admire vos chevaux de Sibérie.

Sir Arthur se pencha vers son cocher :

— Vous voyez cette voiture, lui dit-

il, en lui montrant du doigt la calèche de lord Murphy, si vous ne la devancez pas, vous n'êtes plus à mon service.

Le cocher fut sensible à cette menace; il lança ses chevaux avec tant de fureur qu'il atteignit bientôt lord Murphy; mais, soit qu'il eût été pris d'un vertige au milieu de l'encombrement de la route, soit qu'il lui eût été impossible de maîtriser des chevaux lancés à fond de train, il heurta violemment, en voulant la dépasser, la légère calèche de lord Murphy; le choc fut terrible, lady Murphy fut jetée sur le talus de la route, et la calèche s'arrêta à demi-renversée contre une borne milliaire.

Les témoins de l'accident s'empressèrent de porter secours au noble lord, et sir Arthur lui-même crut qu'il devait par bienséance s'informer si lady Mur-

phy n'avait point été blessée dans sa chute : c'était du moins dans cette intention qu'il aborda lord Murphy ; mais celui-ci, persuadé que l'accident qu'il venait d'éprouver n'était point dû entièrement à la maladresse du cocher, leva sa canne sur la tête de sir Arthur, puis se contenant aussitôt, il se contenta de lui dire :

— Vous n'êtes pas un gentleman !

Le geste menaçant de lord Murphy exaspéra sir Arthur, qui répondit en s'éloignant :

— Voilà bien du bruit pour une petite grisette française.

Par un hasard providentiel, lady Murphy ne reçut aucune blessure dans sa chute; elle ne perdit pas même connaissance, et c'est à cette circonstance qu'elle dut d'entendre la cruelle injure que lui avait lancée sir Arthur.

Le lendemain il fallut s'expliquer : lord Murphy écrivit qu'il continuerait de regarder sir Arthur comme un homme d'honneur, s'il consentait à lui faire des excuses publiquement, puisque l'insulte avait été publique.

Sir Arthur répondit qu'au lieu d'avoir des excuses à faire à lord Murphy, il avait le droit d'en exiger de lui, mais qu'il n'en exigeait pas, parce que les insultes échangées entre eux ne pouvaient se laver que dans le sang.

C'était un duel que voulait sir Arthur; et, malgré son horreur du duel, lord Murphy dut y consentir *.

Le duel eut donc lieu ; et lord Murphy reçut une balle en pleine poitrine.

Dès ce moment, sir Arthur fut mis au ban de la société par l'opinion publique : les salons se fermèrent devant

* Le duel n'est pas dans les mœurs anglaises.

lui, et ses meilleurs amis l'abandonnèrent. Mais, loin de se soumettre, il lutta contre cette réprobation générale, il la brava même; loin de se renfermer chez lui, il chercha le monde, les réunions publiques, les promenades; il affronta insolemment les regards dédaigneux; mais un cercle vide l'entourait toujours, en quelque lieu qu'il se trouvât; on se reculait à son approche comme devant un meurtrier, et quand un étranger demandait ce qu'avait fait cet homme, pour être devenu un tel objet d'horreur, on lui répondait :

— Cet homme a tué un homme !

La mort de lord Murphy fit une terrible impression sur lady Kenrick; elle se recueillit alors, et le fatal dénouement de sa coquetterie et de sa vanité lui fit répandre des larmes bien amères. Certes, son repentir suffisait pour l'ab-

soudre de sa vie passée, mais la Providence voulait sans doute qu'elle payât par des années de souffrances la rançon de ses fautes.

Vaincu par les sollicitations de sa femme, sir Arthur se décida à quitter Plymouth pour aller se renfermer dans son vieux manoir de Borrington. On le vit partir avec la plus profonde indifférence, et parmi tous ceux qui s'asseyaient naguère à sa table, il ne se trouva pas même un homme doué d'un cœur assez généreux pour oser lui presser la main avant son départ.

En entrant dans son vieux manoir aux murailles humides, sir Arthur eut peur du silence et de la solitude; une vague épouvante s'empara de lui : Borrington était un tombeau dans lequel il devait vivre! D'abord, il passa ses journées à tirer des grolles dans les grandes

avenues de hêtres qui couronnent la colline; puis, bientôt fatigué de ce médiocre amusement, il fréquenta les misérables tavernes de Colebrook et de Ridgeway. La première fois que lady Kenrick le vit rentrer dans un état complet d'ivresse, elle ne put s'empêcher de lui adresser de vifs reproches; elle se servit sans doute de termes un peu trop violents, en blâmant la conduite de son mari, car celui-ci fut pris d'un tel accès de colère qu'il brisa tout ce qui se trouvait devant lui. Lady Kenrick se retira, le désespoir dans l'âme; mais comme elle était sur le point d'être mère, elle s'imagina que les doux soins de la paternité ramèneraient sir Arthur dans une voie plus honorable, et cette pensée lui donna quelques jours de calme. La pauvre femme se trompait; elle accoucha peu de temps après

d'une jolie petite fille, que sir Arthur ne voulut seulement pas voir, sous prétexte qu'il désirait un garçon.

— C'est fini ! pensa lady Kenrick, je n'ai plus de mari, et ma fille n'aura pas de père.

A partir de ce moment, elle souffrit avec une sublime résignation, et si des cris d'angoisses s'échappaient quelquefois de son cœur maternel, c'était lorsqu'elle songeait au funeste héritage que sir Arthur devait laisser à sa fille : un nom flétri !

Pourtant, la chasse vint faire diversion aux débauches de sir Arthur ; pendant six mois, il n'alla plus se vautrer dans la fange des tavernes, mais la saison de la chasse une fois passée, il reprit ses habitudes et recommença ses orgies ; tous les mauvais penchants du jeune âge s'étaient depuis long-temps

réveillés chez lui, et il s'y livrait avec d'autant plus d'impétuosité qu'il ne pouvait plus être retenu par aucun frein social.

Hélas! lady Kenrick devait être mère une seconde fois! Le jour où elle fit part à son mari qu'elle était dans son premier mois de grossesse, celui-ci ne répondit rien; mais il partit pour ne plus revenir : il abandonna donc le foyer domestique pour vivre caché dans les bouges les plus ignobles des environs, où il continua de se livrer jour et nuit à toutes les fureurs du jeu. Huit mois de débauches continuelles, d'orgies sans trève ni repos, abrutirent complètement sir Arthur Kenrick; ce n'était plus qu'un ivrogne aux joues bouffies et bourgeonnées, aux yeux vitrés, hagards, stupides, aux vêtements déchirés et souillés,...... l'intelligence

n'était plus là : le brillant papillon était devenu une sale chenille.

Une nuit pourtant un éclair de raison traversa son ivresse ; un spectre effrayant passa devant ses yeux, et ce spectre c'était lui ! Pendant ce moment de lucidité, une larme, une seule larme coula lentement le long de sa joue et tomba sur la table, comme une large goutte de pluie. Que se passa-t-il alors dans l'âme de sir Arthur ? Quelque chose de terrible sans doute, mais le repentir ne le toucha point, et, dans cette occasion comme dans bien d'autres, le démon l'emporta sur Dieu.

Les dignes compagnons de sir Arthur éclatèrent de rire, en voyant leur maître en débauche (car sir Arthur s'était fait cette triste célébrité) plongé dans de sérieuses réflexions.

— Ah ! goujats, vous riez ! s'écria sir

Arthur, dont les yeux s'injectèrent de sang. Dieu me damne! rira bien qui rira le dernier. Tiens! Jack, pare-moi cela! et il lança à la tête de celui qui jouait avec lui une énorme cruche de grès qu'il venait de vider.

Jack tomba pour ne plus se relever : il avait été tué sur le coup.

— Ah! ah! ah! fit sir Arthur avec un rugissement d'hyène, c'est moi qui ris le dernier.

— Oh! si nous nous emportons ainsi, cela finira mal! s'écria un joueur voisin, dont l'œil fauve brillait d'un éclat étrange. Allons, je suis en veine, et je prends la partie du défunt......

Sir Arthur l'écoutait avec impassibilité.

— Et je vais le venger, — continua le joueur. Voyons! Un penny contre le

château de Borrington! Cela convient-il à sir Arthur ?

— Un penny contre mon château, soit! Jouons! répondit froidement sir Arthur.

Trois coups de dés suffirent; sir Arthur perdit.

— J'ai toujours été beau joueur, dit sir Arthur avec une certaine dignité, j'ai perdu ; Borrington est à toi. — Bonne chance et bonne nuit, mes amis! ajouta-t-il en quittant aussitôt la taverne.

Ce calme dans l'ivresse est un phénomène qui se présente quelquefois chez certaines natures, et qui indique toujours une crise effrayante et fatale.

Sir Arthur rentra furtivement dans son manoir, sans doute avec l'horrible pensée de l'incendier, car cette nuit là, quelques heures après qu'il eut quitté

la taverne, le vieux Borrington apparut tout en flammes. Le tocsin retentit aussitôt dans tous les villages des environs; mais quand les secours arrivèrent, il était trop tard; le toit venait de s'abîmer avec un fracas terrible, et des gerbes enflammées jaillissaient de tous côtés, projetant de funèbres lueurs sur les collines lointaines.

On dit qu'on reconnut la silhouette de sir Arthur s'agiter et se tordre dans les flammes.

Quant à lady Kenrick, elle fut réveillée en sursaut au commencement de l'incendie, et put fuir avec sa petite fille. Une autre épreuve l'attendait encore : le saisissement et la frayeur qu'elle venait d'éprouver dans un état avancé de grossesse hâtèrent l'époque de son accouchement; les premières douleurs qu'elle ressentit furent si vio-

lentes, qu'elle tomba évanouie sur l'herbe, à cent pas du vieux Borrington..... Mais les *Pixies* ne l'abandonnèrent point dans ce grand danger; un autre château s'éleva tout-à-coup par l'effet de leur pouvoir surnaturel, à la place même où se trouvait étendue sans connaissance la malheureuse femme sur le point de devenir mère; les soins qui lui furent prodigués la rendirent à la vie, et elle accoucha quelques moments après d'une jolie petite fille, que les *Pixies* prirent sous leur protection.

Le lendemain, le constable se rendit à Colebrook, et fit une enquête qui révéla ce qui s'était passé à la taverne; ensuite il visita les décombres encore fumants de Borrington, parmi lesquels on découvrit un cadavre broyé, carbonisé, méconnaissable, probablement le cadavre de sir Arthur.

On ne sut jamais ce qu'était devenue lady Kenrick, avec ses deux enfants.

Les derniers mots de cette histoire suffirent pour m'apprendre que lady Kenrick était alors Mrs. Stevens, et que la petite fille qu'elle avait mise au monde dans cette fatale nuit, était miss Polly; miss Kitty ayant au moins deux ans de plus que sa sœur. — Et puis, Polly ne m'avait-elle pas dit, dans son langage biblique, qu'elle était née à Borrington, le jour même où le château avait disparu sous le souffle de Dieu.

Je laisse de côté l'intervention des *Pixies*, et je pense que lady Kenrick aura pu s'enfuir dès le commencement de l'incendie, en emportant même, avec l'aide de quelques domestiques, ce qu'elle avait de plus précieux. Quand les douleurs de l'enfantement la surprirent, je suppose qu'elle aura été

recueillie dans un cottage voisin, où l'on se sera empressé de lui prodiguer tous les soins que nécessitait sa douloureuse position. Ensuite, il est probable que les domestiques échappés comme elle à l'incendie, en cherchant à lui procurer une retraite où elle pût vivre oubliée du monde, découvrirent une masure ruinée dans cette partie du Dartmoor que nous connaissons; qu'ils la relevèrent, l'embellirent, et que là, modèles des serviteurs accomplis, ils restèrent jusqu'au bout dévoués à l'infortune.

Certes, lady Kenrick avait été plus forte dans le malheur que dans la prospérité. La sublime résignation qu'elle conservait dans son exil du Dartmoor la réhabilitait tout-à-fait à mes yeux: Mrs. Stevens me faisait oublier lady Kenrick.

CHAPITRE V.

LE RETOUR.

On aime sa patrie par-dessus tout, fût-elle située sous le ciel glacé du pôle ou sous les feux de la zône torride; mais il est rare qu'un homme qui a long-temps voyagé n'en adopte pas une seconde. Je laisse de côté le sentiment de la nationalité; je ne veux parler que de l'amour du sol; or on s'attache au sol

par le malheur aussi bien que par le bonheur. La perte d'une personne aimée dans une contrée étrangère suffit pour faire de cette contrée une patrie adoptive, qu'on aime moins que sa patrie naturelle, mais qu'on aime beaucoup pourtant : ni l'une ni l'autre ne peuvent s'oublier.

Le tombeau de mon ami m'appelait en Angleterre ; je m'ennuyais de cette patrie adoptive comme de ma terre natale ; — peut-être que le souvenir des deux sœurs que j'avais rencontrées dans le Dartmoor était pour beaucoup dans cette espèce de nostalgie dont j'étais atteint ; — mais des circonstances particulières me retinrent trois ans en France. Dès que je fus libre, je retournai à Plymouth ; — pour moi, l'Angleterre, c'est le Devonshire. — Je me rendis le jour même de mon arrivée au

cimetière catholique, et je vis que pendant mon absence la tombe de Léopold avait été entretenue par une main amie, car des myosotis que je n'avais pas plantés, s'épanouissaient autour de la grille, et une fraîche couronne d'immortelles était suspendue à la croix du marbre funéraire.

Le lendemain, je partis pour Ivy-Bridge; c'était l'hiver, et l'hiver, cette année-là, sévissait avec des fureurs inaccoutumées. Ne pouvant plus voyager la nuit, je m'arrêtai à l'hôtel, et pendant toute la nuit je me disais à moi-même, en pensant à Kitty et à Polly : O pauvres fleurs du Dartmoor, le vent de la solitude était mauvais pour vous; tant mieux si la tempête des passions n'a fait que vous courber, sans vous briser.

A l'aube du jour, je jette un premier regard du côté de Harford, et je vois les

montagnes couvertes de neige ; — cette vue me fait frissonner. Cependant, je pars avec courage ; l'Erme coule lentement avec un bruit rauque au milieu des rochers ; plus de chants d'oiseaux dans la vallée, le vent seul siffle d'une voix stridente à travers les arbres dépouillés de feuilles. Parvenu à une certaine hauteur, le froid est si intense, qu'il me semble que je traverse les ondes d'un océan glacial ; la neige cristallisée craque en s'enfonçant sous mes pieds ; le ciel sans nuage est d'un azur excessivement pâle, et le soleil, qui s'élève à peine au-dessus de l'horizon, jette des rayons obliques qui éclairent, mais qui ne réchauffent point.

Ma pensée a devancé mes pas : je me plais à songer que Polly, après avoir oublié ses rêves de gloire, a consenti à déposer sa couronne future pour rester

auprès de sa bonne mère; je crois voir Kitty, plus rieuse encore qu'elle ne l'était, m'ouvrir la porte en s'écriant: J'ai suivi votre conseil; je suis mariée, je suis heureuse! — Mais de tristes pressentiments m'oppressent en même-temps le cœur: sur ce bloc de granit que Kitty avait choisi d'avance pour être sa tombe, si j'allais lire par hasard cette vulgaire mais désolante inscription:

To the memory *
of
Katharine Stevens,
Who departed this life
In the twenty first year of yer age!

Je chasse cette idée, et je marche plus vîte; j'attribue les pressentiments qui m'assiégent à l'aspect morne des mon-

* A la mémoire de Catherine Stevens, morte à vingt-un ans!

tagnes couvertes de neige, sur lesquelles des massifs d'arbres au noir feuillage jettent des taches funèbres. Je tourne Harford pour ne pas m'y arrêter, tant j'ai hâte d'arriver au cottage de Mrs. Stevens! Plus j'avance, plus je me sens triste; *les tors de la terre inconnue* se dessinent vaguement sur le bleu du ciel par de grandes lignes blanchâtres, et cette vue me cause une sorte de saisissement.

Enfin je découvre l'humble cottage; mon cœur bat avec violence, et je m'arrête pour le contempler; je n'ai plus que quelques pas à faire pour y toucher,..... mais j'hésite à les faire; je ne sais quelle vague peur me saisit : il me semble que je n'oserai pas entrer. — Pendant ce moment d'indécision, une épaisse fumée s'échappe de la cheminée et s'élève joyeusement dans l'air; cette

fumée me réjouit le cœur, car elle révèle la vie et le bien-être, car elle me rappelle le *sweet home*, le doux foyer qu'aiment tant les Anglais. Alors je me représente l'heureuse famille assise à table, ou si le déjeûné est terminé, rangée en cercle auprès d'un bon feu dans l'âtre qui flamboie, pendant que la bise siffle au dehors et que la neige crépite sous les pieds.

Donc, tout-à-fait rassuré par ce tableau de mon imagination, je m'élance d'un pied léger et je frappe à la porte. C'est John qui vient m'ouvrir : il recule comme effrayé en me reconnaissant; deux larmes tombent de ses yeux : je pâlis.

Après m'avoir ouvert, John avait repris sa place dans la large cheminée, sans plus s'occuper de moi, sans me saluer seulement d'un simple *good mor-*

ning! Il remuait, tourmentait en vain le feu pour y faire jaillir la flamme : le bois trop mouillé par la neige ne produisait que cette fumée menteuse qui m'avait tant réjoui.

Hélas ! je craignais d'apprendre que le malheur qui avait passé sur le cottage ne fût plus grand que celui que j'avais pressenti. Je fus obligé de questionner John, qui, loin d'aller au-devant de mes demandes, restait silencieux, morne, abattu.

— Ah ! je ne le vois que trop bien, John, lui dis-je; un grand malheur a frappé Mrs. Stevens.....

— Tout est perdu! tout est perdu! me répondit-il en secouant la tête, sans lever les yeux sur moi.

— Mais je vous en prie, John, continuai-je, dites-moi ce qui est arrivé....

— Tout est perdu! tout est perdu!

— Quoi! repris-je encore, Mrs. Stevens et ses deux filles seraient-elles ?....

John m'interrompit pour répéter : Tout est perdu !

— Mortes !.... m'écriai-je alors ; Mrs. Stevens est morte ! Kitty et Polly sont mortes !.....

— Tout est perdu ! tout est perdu ! répéta John.

Il était inutile de continuer, ne pouvant tirer de lui aucun éclaircissement sur la catastrophe qui était arrivée, et qui avait probablement troublé son cerveau. Pauvre John ! il était sans doute de cette vieille race disparue de serviteurs fidèles et dévoués, qui aimaient et suivaient leurs maîtres dans la bonne comme dans la mauvaise fortune, et qui, lorsqu'ils leur survivaient, attendaient la mort sur leur tombe.

Sans plus m'arrêter, je le quittai

brusquement, mais non sans le plaindre de toute mon âme, et je courus jusqu'au bloc de granit, sur lequel je m'attendais à voir une triple inscription; mais le rocher ne portait pas même un nom! la terre n'offrait pas la moindre ondulation, de celles qui indiquent infailliblement qu'un corps humain repose sous leurs couches légères. Je crus que Mrs. Stevens et ses filles avaient été enterrées dans le cimetière de la paroisse de Harford, et je me dirigeai sur-le-champ vers Harford. Là, je n'en sus pas davantage; Mrs. Smith elle-même ne put rien m'apprendre, sinon que depuis bien long-temps elle n'avait vu ni Mrs. Stevens, ni ses filles, ni ses domestiques.

Avant de me livrer à d'autres recherches, je retournai à Plymouth, désolé, navré de douleur, — pleurant

cette malheureuse famille, mais pleurant surtout la candide et intéressante Kitty.

LA TRAGÉDIENNE.

Les journaux de Plymouth annonçaient depuis long-temps l'arrivée prochaine sur le théâtre de la ville d'une actrice de Londres, nommée miss Pitt : les éloges ne tarissaient pas pour elle, c'était presque un phénomène ; et si le public de la métropole ne l'avait pas encore traitée en actrice supérieure, c'est qu'une vaste intrigue avait été organisée par tous les acteurs pour empêcher ses succès. Ainsi, miss Pitt prenait le parti de se faire entendre dans toutes les grandes villes du royaume, se réservant ensuite

la satisfaction d'imposer silence à la cabale et de forcer Londres à l'admirer. Un jour enfin, une immense affiche placardée sur les murs et promenée dans les rues de Plymouth, annonça qu'on jouerait le lendemain la pièce de Shakspeare : *A Midsummer-nigt's dream**, dans laquelle miss Pitt remplirait le rôle de Titania, *queen of the fairies***. — On comprend facilement que la salle fut pleine jusques aux combles ; tout le monde était bien aise de juger et d'applaudir ce grand talent que les envieux voulaient étouffer.

La pièce de Shakspeare et l'actrice de Londres me décidèrent à aller au théâtre, et j'eus le bonheur d'y trouver encore une toute petite place, en me tenant debout au fond d'une loge. —

* Songe d'une nuit d'été.

** Reine des Fées.

Quand miss Pitt parut sur la scène, une rumeur de satisfaction salua sa beauté ! C'était déjà beaucoup d'être belle, mais je craignais encore que les éloges exagérés qu'on lui avait adressés dans les journaux ne lui fissent du tort, en ce sens que, si elle ne possédait pas un talent supérieur pour bien soutenir sa réputation anticipée, elle serait infailliblement trouvée détestable. Heureusement pour elle, elle eut ce soir-là comme un éclair de génie; avant qu'elle eût fini de jouer, une pluie de fleurs commença de tomber à ses pieds, au milieu des applaudissements frénétiques de toute la salle. Moi seul, je n'applaudissais pas ; j'avais les yeux ardemment attachés sur cette rêveuse Titania, — que je croyais reconnaître. — Oui, si je n'avais vu sur le programme du spectacle que cette Titania s'appelait

miss Pitt, j'aurais dit : c'est Polly Stevens! Mais il y a des ressemblances si frappantes! Cependant, ce nom de miss Pitt n'était pas un argument sans réplique ; car, qu'est ce que prouve un nom ? Je me procurai donc l'adresse de miss Pitt, et, le lendemain, je me fis annoncer chez elle. Je fus introduit dans un salon très-richement décoré, où je n'attendis pas long-temps l'arrivée de miss Pitt, ou de Titania, *queen of the fairies*, ou plutôt de Polly, car c'était bien elle. Je la reconnus tout de suite, lorsque les deux battants de la porte s'ouvrant sans bruit, elle s'avança vers moi avec cet air noble et imposant, cette démarche pleine de dignité qu'elle tenait de la nature, et non point de l'art.

— Je vous attendais, me dit-elle avec un sourire mélancolique, car je

vous ai vu hier au théâtre. — Vous venez sans doute réclamer le payement de la dette que j'ai contractée envers vous, mais hélas ! pour l'acquitter, je n'ai point la moitié d'un trône à vous offrir ; je suis reine sans royaume, reine d'un monde imaginaire, et la couronne de clinquant qui me ceint le front est à la merci des spectateurs, qui peuvent m'en dépouiller aussi facilement qu'ils me l'ont accordée.

— Cette couronne, miss Polly, — permettez-moi toujours ce nom, est plus brillante que celle de la reine d'Angleterre, car, la vôtre, vous ne la devez qu'à vos propres talents. Certes, votre puissante marraine ne s'est point trompée, quand elle vous a promis une glorieuse destinée.....

— Ne plaisantez pas davantage, *sir ;* me dit-elle en souriant. Vous m'avez

prise pour une folle, n'est-il point vrai ? quand vous m'avez vue il y a trois ans dans nos montagnes du Dartmoor.

— Moi ? miss.....

— C'est assez ; je vois que vous allez me faire un compliment à la française, — et je vous en dispense. Eh bien ! j'étais folle, en effet ; — mais que je suis bien guérie ! Vous expliquer comment ce désir d'être reine s'est emparé de moi, je ne le puis ; ce désir me tourmentait déjà, me dévorait, lorsque je n'étais encore qu'une enfant, et que ma mère m'apprenait à prier, à lire et à écrire ; je le sentais grandir en même temps que moi, si je puis parler ainsi ; enfin, ce désir étrange devint si violent que, désespérant de le voir jamais se réaliser, je résolus de me tuer. — Mais que de bizarres circonstances se présentent dans la vie ! La rencontre que

je fis d'un *gentleman* au milieu de nos montagnes, le jour même que j'avais choisi pour mourir, suffit pour me réconcilier avec la vie et changer en certitude mon désir d'être reine.....

— Le nom ?..... dis-je, en interrompant miss Polly, le nom de cet heureux *gentleman ?*

— Vous le saurez tout-à-l'heure, reprit-elle. Le jour allait finir, et j'attendais la nuit pour exécuter le fatal dessein que je couvais dans mon cœur, quand le *gentleman* dont vous venez de me demander le nom, se trouva tout-à-coup devant moi, sans que je l'eusse entendu venir : il montait un superbe cheval blanc, portait un habit écarlate, de grandes bottes et une épée. C'était comme une apparition dans un rêve; j'étais éblouie. Après m'avoir contemplée un moment en silence, ce cavalier

descendit de cheval et s'approcha de moi ; je pus alors contempler son noble visage, auquel une légère moustache noire donnait un air de fierté qui m'intimida ; son regard mélancolique et sa voix légèrement émue me rassurèrent aussitôt.

— Qu'attendez-vous ici, jeune fille ? me dit-il en s'asseyant auprès de moi : la nuit approche et l'herbe devient humide.

— J'attends la mort, répondis-je.

— Et c'est peut-être l'amour qui viendra, reprit-il en souriant. Puis, croyant sans doute avoir affaire à une folle, il me fit quelques questions sur ma famille, me demanda quel était le lieu de ma naissance et quelles causes me faisaient désirer de mourir. Je lui répondis que mes parents avaient habité le château de Borrington, et que

le jour de ma naissance, le vieux château avait disparu sous le souffle de Dieu.....

— Je n'en sais pas encore davantage, *sir;* dit Polly en s'adressant à moi.....

— Et c'est assez énigmatique, lui répondis-je. Heureusement que je suis en mesure de vous mieux renseigner à cet égard.

— Vous! fit-elle, d'un air tout étonné.

— Moi-même, miss; mais je ne parlerai qu'après vous, puisque vous avez commencé.

— C'est juste; je continue.... J'appris encore à mon interlocuteur inconnu que la reine des *Pixies* m'avait servi de marraine, mais que je ne l'avais jamais vue, quoique je fusse allée à Sheepstor, où elle tient sa résidence. Je me sentais l'âme tellement expansive que je goû-

tais je ne sais quel âpre plaisir à lui dévoiler tout ce que j'avais souffert de ce fatal désir d'être reine. — Oui, disais-je dans ce moment d'exaltation, je voudrais souffrir avec énergie, sans jamais me plaindre, toutes les peines morales et toutes les douleurs physiques, si j'étais persuadé que mon désir pût se réaliser un jour..... Mais, faute d'espoir, j'aime mieux en finir avec la vie.

— Que Dieu soit loué! s'écria l'inconnu. C'est le ciel qui m'envoie, car je suis le prince de Galles, l'héritier du trône d'Angleterre. Je vous aime! et je vous épouserai..... En attendant que le moment soit venu, voici l'anneau des fiançailles, et il me présenta une bague qu'il venait de tirer de son doigt. Dans huit jours, ajouta-t-il, j'irai visiter la reine des *Pixies* à Sheepstor; vous vous

y trouverez, si vous le voulez bien. Adieu !

Dans ce moment plusieurs cavaliers suivis d'une meute de chiens apparurent à quelque distance de nous, le prince remonta à cheval et les rejoignit en me répétant : Dans huit jours ! Adieu !

— Oh ! comprenez-vous ce qui se passait alors dans mon cœur ? — Je tombai à genoux pour remercier Dieu et pour lui demander que le prince n'oubliât point son engagement.

Huit jours après cela, je me rendis à Sheepstor, mais je n'y vis point le prince ; je n'y trouvai que ma marraine, la reine des *Pixies*, environnée par les *Pixies* qui formaient sa cour. — La reine était une petite femme brune, d'un type étranger ; elle était belle, et ses grands yeux noirs plongeaient jus-

qu'au fond de mon cœur : — C'est vous! me dit-elle en me voyant; je vous reconnais, vous êtes ma filleule. Ne tremblez donc pas ainsi, je ne veux vous faire aucun reproche, quoique vous ayez douté de moi. Je vous promets une glorieuse destinée! seulement, n'oubliez pas qu'il faut la mériter par des années de souffrances. Vous serez reine! mais vous ne verrez pas le prince qui doit vous épouser avant que cinq ans se soient écoulés; c'est donc dans cinq ans que vous partirez pour Londres. En attendant l'heure de votre élévation, fixée par la Providence, dont je suis l'interprète en ce moment, vous viendrez me visiter ici tous les six mois, à minuit; et je vous donnerai toujours les conseils dont vous aurez besoin. Adieu, chère filleule!

La reine disparut, et je redescendis

la montagne, éclairée par le flambeau des *Pixies*.

Les cinq années d'attente qui m'étaient imposées ne me parurent pas trop longues, car alors j'avais la certitude d'être reine! Avec cette certitude, j'aurais pu attendre plus long-temps sans impatience et sans murmures.

Enfin, la nuit du départ arriva; la reine des *Pixies* me conduisit elle-même jusqu'à Ivy-Bridge. Là, je trouve une splendide calèche, dans laquelle on me fait monter en compagnie de deux dames; la voiture part comme un éclair, j'arrive le lendemain à Londres, au palais de Buckingham, où le prince de Galles me reçoit avec la joie la plus vive.....

Polly s'aperçut que je la regardais avec un sentiment d'inquiétude; elle se hâta d'ajouter :

— Oh ! ne craignez rien, je ne suis pas folle. —Londres, c'était Plymouth; le palais de Buckingham, cette maison; et le prince de Galles, mon royal fiancé, c'était le directeur du théâtre !.....

Hélas ! naïve, ignorante, crédule enfant que j'étais, je ne pouvais pas alors deviner cette étrange et terrible mystification, qui durait depuis cinq ans ! Je n'avais jamais vu de villes ni de palais, et me croyant destinée à devenir reine, je devais trouver bien naturel qu'un prince du sang s'offrît pour m'épouser. Tout était nouveau pour moi ;.... et puis, le luxe qui m'entourait, les soins, les respects dont j'étais l'objet, devaient nécessairement m'entretenir dans ma folle illusion. Pendant six mois, — et il y a bientôt un an que je suis ici, — je restai en-

fermée dans ce somptueux salon, où rien ne me manquait..... que la liberté; car il fallait que mon éducation royale fût complète avant de me produire dans le monde, avant d'épouser l'héritier du trône d'Angleterre..... Il n'en pouvait être autrement, et je comprenais cela fort bien. Ainsi, j'étudiai pendant six mois avec une véritable fureur; mes progrès furent rapides, mais le résultat de mes études fut de m'ouvrir les yeux et de me faire douter sérieusement de ma position. Un peu plus tard, on me donna des tragédies de Shakspeare à apprendre; ensuite, on me fit faire des répétitions partielles avec mes dames d'honneur, et bientôt après, des répétitions générales avec des lords du royaume; ces dames d'honneur, ces lords du royaume, ces répétitions de tragédies, tout cela fut pour

moi le dernier trait de lumière; je demandai une audience particulière au prétendu prince de Galles, et je l'interpellai vivement sur la conduite qu'il avait tenue à mon égard.

— Oui, miss Mary, me répondit-il d'un ton affectueux, il est temps que j'explique ma conduite envers vous; j'aurais dû le faire avant d'y être forcé; mais puisque vous soupçonnez la vérité, vous devez comprendre pourquoi je n'ai point parlé plus tôt. Lorsque vous m'aurez entendu, vous mettrez la main sur votre cœur, et vous me direz s'il y a dans ce cœur quelque sentiment de colère contre moi..... Je suis le directeur du théâtre de Plymouth, et non le prince de Galles, — Albert-Edward, le véritable prince de Galles, était à peine âgé de deux ans à l'époque où j'ai usurpé son titre. — Quand je vous

rencontrai couchée sur l'herbe, le soir, dans les montagnes du Dartmoor, je crus que vous vous étiez endormie sans le vouloir, et je m'approchai de vous avec l'intention de vous réveiller dans la crainte que vous ne fussiez saisie par le froid; je ne fus pas longtemps à m'apercevoir que vous ne dormiez pas, car, miss Mary, vos yeux jetaient, aux dernières lueurs du crépuscule, de sinistres étincelles. Alors je descendis de cheval et allai m'asseoir auprès de vous, tout simplement par curiosité, je dois l'avouer. D'abord, la beauté de votre figure expressive et imposante me frappa d'admiration, et je fus ensuite bien étonné, — et ce n'était pas sans raison, — de la réponse que vous fîtes à ma première question. Oh! comme je vous dévorais du regard pendant que vous me parliez

avec tant de confiance! Votre maintien, vos gestes, votre manière d'accentuer vos paroles, votre voix qui remuait profondément mon âme, votre coup-d'œil rempli de fierté, de force et de passion, tout cela me faisait dire en moi-même : voilà vraiment une nature d'élite, une de ces artistes inspirées au foyer ardent ; elle possède toutes les qualités que l'art ne peut jamais donner : elle est née tragédienne. — C'était une pensée de directeur de théâtre, si vous le voulez, mais enfin c'était une pensée vraie : la nature seule fait les grands artistes. Je ne pouvais pas vous proposer un engagement, vous n'auriez seulement pas compris ce que ce mot-là signifiait; ce n'est qu'après que vous m'eûtes entretenu de vos rêves insensés que l'idée me vint d'allaiter votre désir d'être reine, en vous don-

nant la certitude que ce désir serait un jour une réalité, et de vous amener ici par ce moyen, sans que vous pussiez vous en douter. Mon costume de chasse m'allait à merveille pour représenter un prince, — et je me fis passer pour le prince de Galles. — Maintenant, vous savez le reste; — je vous ai promis de vous épouser, et je tiendrai ma promesse, si toutefois vous y consentez encore aujourd'hui.....

— Continuez, dis-je au directeur du théâtre, sans répondre à sa demande.

— C'est juste, reprit-il; il me reste encore quelque chose à dire au sujet de la reine des *Pixies*, qui, selon les croyances populaires auxquelles vous ajoutiez foi, habite l'immense et belle grotte de Sheepstor. — Vous m'apprîtes que cette reine des *Pixies* était votre marraine, et que toutes les démarches que vous

aviez déjà faites dans l'intention de la voir avaient été infructueuses, — ce qui ne me surprit guère ; je fus extrêmement enchanté de cette circonstance : elle me donnait un puissant moyen d'agir sur votre esprit, et j'envoyai à Sheepstor une famille de *Gipsies*, après avoir choisi parmi les femmes, celle qui me parut la plus intelligente pour remplir auprès de vous le rôle de marraine. — Avouez, Miss, qu'elle a parfaitement compris ce rôle improvisé par moi, et qu'elle m'a bien servi dans l'accomplissement de mon dessein. — Maintenant, je ne veux pas employer la violence pour vous retenir ; dites un mot, et je vous reconduis dans vos montagnes ; mais songez que si vous restez, vous deviendrez un jour une des gloires du monde dramatique. Croyez-en mon expérience, le théâtre de Plymouth n'est qu'un pre-

mier échelon à franchir ; dans peu d'années, toute l'Europe vous applaudira. — Ainsi, Miss, je vous offre réellement une couronne, la plus belle de toutes : celle qui brille sur le front du génie...... Eh bien ! Miss Mary, mettez la main sur votre cœur, et dites si vous éprouvez quelque ressentiment contre moi ?

— Je vous pardonne, lui dis-je ; car vous avez agi avec de bonnes intentions. — Je ne pleure pas la perte de mes espérances ; j'en ai déjà fait mon deuil. Ah ! il me semble que je viens de me réveiller et que toute ma vie passée n'a été qu'un long rêve, un rêve bizarre, ridicule, impossible. — Oui, *sir*, je resterai ; car j'ai du goût pour le théâtre, et, si comme il vous plaît de le dire, j'ai quelque talent, je recevrai peut-être une couronne de roses. Mais, je vous en prie, faites-moi conduire aujourd'hui même au cot-

tage de ma pauvre mère que j'ai lâchement abandonnée; que j'ai quittée sans la voir, sans lui dire adieu pendant son sommeil seulement, sans même éprouver un remords.... ah! puis-je dire que je n'aie pas éprouvé quelques remords?.. N'importe, l'ambition et l'orgueil m'avaient desséché le cœur et j'ai été cruelle, barbare, ingrate envers ma mère! —

Polly se tut quelques instants, et, troublée par une émotion vive et profonde, courbée sous le poids d'un souvenir navrant elle cacha son visage dans ses deux mains, comme pour retenir les larmes dont ses yeux étaient remplis.

Ah! ce n'était plus cette fière et dédaigneuse Polly que j'avais connue: la statue de bronze s'était amollie et se sentait l'âme toute remplie du lait de la tendresse humaine *; c'est que la jeune

*Full o'the milk of human Kindness(Shakspeare).

fille avait bien vîte appris la vie, et que l'orgueil et l'ambition qui desséchaient son cœur n'existant plus, la sensibilité avait repris chez elle des droits imprescriptibles.

Polly ne m'avait pas encore parlé de Kitty, cela me surprenait beaucoup, et je ne sais pourquoi, je tremblais qu'elle ne m'en parlât.

— Pardonnez-moi, *sir*, reprit Polly, en secouant la dernière larme qui perlait sur ses longs cils comme une goutte de rosée, pardonnez-moi, si je m'abandonne ainsi devant vous à toute ma douleur, mais mon cœur se brise quand je pense à la mort récente de ma mère, car c'est mon départ qui l'a tuée. — Ainsi que je le désirais, le directeur du théâtre me fit conduire sur-le-champ jusqu'à Harford; puis, seule et à pied, je franchis avec rapidité la distance qui

me séparait du cottage; mais hélas! il était trop tard : ma mère n'était plus! Oh! que cette pauvre mère délaissée par ses enfants a dû gémir sur leur ingratitude! Mon Dieu! sans doute qu'elle est morte en nous maudissant toutes deux.... Car Kitty l'a abandonnée aussi, mais elle est moins coupable que moi parce qu'elle est partie la première et que je restais pour consoler cette pauvre mère : la fuite de Kitty fut une faute, la mienne fut un crime. Ainsi, Dieu n'a pas permis que j'arrivasse assez tôt pour embrasser ma mère avant sa mort, car alors, elle m'eût pardonné..... Oh! c'est un bien terrible châtiment que la malédiction d'une mère! Plus de bonheur, plus de tranquillité, plus même de repos : le remords est là qui dévore tout! Qu'un vague élan de joie s'élève seulement dans mon cœur, soudain une voix

intérieure me crie : Tu as tué ta mère! tu as tué ta mère! Hier encore, je vous paraissais heureuse et triomphante au milieu des fleurs qui tombaient à mes pieds et des applaudissements qui témoignaient de mon succès, et pourtant cette même voix implacable ne cessait de me crier : Tu as tué ta mère!...

Polly se recueillit un moment.

— Enfin, reprit-elle, c'est le fidèle John qui a fermé les yeux de ma pauvre mère. Je ne sais quelle révolution s'est opérée chez ce serviteur dévoué, mais depuis lors, il est devenu comme une espèce d'automate; il fait ce qu'il a toujours fait, avec une régularité qui tient du mouvement d'une machine; et il semble qu'il n'ait retenu de sa langue que ces trois mots : Tout est perdu! avec lesquels il répond à toutes les questions qu'on peut lui adresser. J'ai essayé de le

détacher du cottage pour l'emmener avec moi, mais je n'ai point réussi. Je suis donc revenue à Plymouth après avoir décidé que le corps de ma mère serait transporté dans le cimetière de Saint-Andrews Church.

— Saint-Andrews Church, dis-je à Polly, était justement la paroisse de votre mère, quand celle-ci demeurait à Plymouth.

Je racontai alors la vie de miss Harriett Carr, son mariage avec sir Arthur Kenrick, et enfin son triste et douloureux séjour à Borrington, terminé par l'incendie du château et la naissance d'une fille..... Mais ce fut, — ai-je besoin de le dire? — avec la plus grande réserve que je parlai à la jeune tragédienne des premières coquetteries de sa mère : je m'efforçai surtout de voiler l'infâme conduite de sir Arthur Ken-

rick, pour ne point voir sa fille frémir d'horreur en prononçant son nom.

— Malheureuse femme !..... Pauvre mère! s'écria Polly quand j'eus cessé de parler. — Et c'est un étranger qui vient m'apprendre mon véritable nom !..... Un sanglot monta aux lèvres de la tragédienne, et elle fondit en larmes. Oh ! mon Dieu! murmura-t-elle, pourquoi n'ai-je pas su tout cela plus tôt ?.... Enfin, me dit-elle en prenant ma main dans les siennes, laissons le passé ce qu'il est depuis long-temps : une espèce de légende sur le vieux château de Borrington ; ne révélez rien de ce que vous savez, c'est un secret entre nous deux. Je ne me soucie guère de réclamer le nom de Kenrick ; je suis pour vous Mary Stevens, ou plus simplement Polly, et pour tout le monde je veux rester miss Pitt.....

UN ANGE TOMBÉ.

Je cherchais à m'expliquer, non point miss Harriett Carr, c'est-à-dire, la femme coquette dans toute l'étendue du mot; non point lady Kenrick, c'est-à-dire, l'épouse résignée dans le malheur; mais Mrs. Stevens, c'est-à-dire, la mère de famille inculquant à ses enfants des idées superstitieuses...... D'abord, je ne pouvais admettre que Mrs. Stevens crût aux *Pixies* avant l'incendie du château de Borrington; or, les circonstances qui accompagnèrent et suivirent ce sinistre avaient sans doute trop frappé son imagination malade, et lui avaient paru trop en dehors des lois de la nature, pour qu'elle ne les attribuât pas ensuite à des êtres surnaturels. D'ailleurs, pensais-je, n'a-t-on pas vu des esprits fortement trempés,

des esprits remplis de jugement et de savoir, être sujets, sur certains points, à de semblables aberrations? — Et, sans chercher des exemples pour me les citer à moi-même, je dis à miss Polly, qui restait silencieuse sous l'empire de ses pénibles émotions :

— C'est parce que Mrs. Stevens avait trop souffert qu'elle voulait élever ses filles dans l'ignorance complète du monde, mais elle voulait une chose impossible : elle comptait sans les passions, et elle devait nécessairement se tromper dans son calcul. Oh! je me rappelle que l'infortuné Léopold me répétait souvent : Mrs. Stevens se repentira quelque jour de l'instruction qu'elle a donnée à ses filles : tailler et coudre une robe, traire les vaches, faire du fromage....... voilà, ce me semble, tout ce qui leur suffit pour vivre heureuses dans cette

solitude. — Mon malheureux ami avait peut-être raison. Mrs. Stevens se faisait un devoir de cultiver votre intelligence; malheureusement, elle la cultivait mal, à son insu, car elle vous parlait un peu de tout sans méthode, sans liaison, sans but; elle appréciait le caractère d'un peuple selon ses préventions et les dissidences religieuses selon ses préjugés; en un mot, elle ne pouvait vous donner sur toutes choses que des notions vagues ou erronées. Elle jetait ainsi beaucoup de confusion dans votre esprit et y faisait naître des idées fausses, ridicules, dangereuses. — Vous, Polly, vous lisiez la Bible tous les jours du matin jusqu'au soir, et je doute que cette lecture fût bonne pour une jeune fille de dix-sept ans..... Je vous assure que j'aimais bien mieux Kitty, qui ne lisait rien du tout. — Maintenant, je comprends très bien

que Mrs. Stevens ait pu prendre les *Pixies* au sérieux, quoique l'éducation qu'elle avait reçue dût la mettre à l'abri de toute vulgaire superstition; je ne m'étonne plus qu'elle ait pu penser que la reine des *Pixies* l'avait sauvée, lorsque le vieux Borrington, — selon votre expression biblique, miss, — disparut sous le souffle de Dieu, ni qu'elle ait été convaincue que cette reine des *Pixies* vous avait recueillie à votre naissance, en déclarant qu'elle voulait être votre marraine; car l'âge, la solitude et le malheur surtout, prédisposent singulièrement à la crédulité; et Mrs. Stevens a bien souffert!

— Oh oui! s'écria Polly; et c'est moi, sa fille! qui lui ai porté le coup le plus terrible, — celui qui l'a tuée.

— C'est assez, miss Polly, je vous en supplie; votre mère vous a pardonné,

car une mère pardonne toujours. Maintenant elle a trouvé dans le ciel le bonheur qu'elle n'a pas eu sur la terre, et cela doit vous consoler.....

Polly demeura pensive quelques instants.

Je continuai en faisant un peu dévier la conversation :

— Vous ne savez pas, miss, que depuis le commencement de notre entretien je brûle de vous interroger sur le sort de ma chère Kitty? Je n'ai pas osé...... Tenez, je n'ose pas encore, tant je redoute la réponse que vous pouvez me faire! Non, ne me dites rien; je ne veux rien savoir....... m'écriai-je, en voyant une légère rougeur passer rapidement sur les joues pâles de la jeune tragédienne.

— Hélas! fit-elle.....

Soudain, je ne sais par quel caprice

elle s'arrêta ; puis me regardant presque en souriant, elle me dit :

— Pourquoi appelez-vous ma sœur votre chère Kitty ? Vous l'avez donc bien aimée ? Ah ! vous l'aimiez plus que moi, n'est-il point vrai ?

— Cela est vrai, miss ; votre fierté un peu trop dédaigneuse ne m'inspirait que de la froideur pour vous, vous voyez que je ne veux pas vous faire un compliment *à la française*, — tandis que le caractère expansif de votre sœur m'attirait vers elle ; je l'aimais comme une amie, comme une sœur que l'on conseille doucement, que l'on suit partout du cœur et des yeux pour être toujours prêt à la défendre, quand par hasard elle a besoin de secours et de protection. Eh bien ! j'ai eu le bonheur de la défendre une fois dans une circonstance.......

— Oui ; je sais cela. Vous l'avez ar-

rachée aux bras d'un séducteur, comme moi aux vagues d'un torrent.

— Et puis, cet arrêt de mort qui, selon sa conviction, planait sur elle et auquel elle était si résignée, cette tombe qu'elle avait choisie d'avance et autour de laquelle elle avait planté des fleurs qu'elle entretenait avec tant de soins et d'amour, ce mélange de gaîté folle et de douce tristesse qui était son caractère, cette poésie naturelle qui enveloppait toutes ses pensées, cette confiance qu'elle m'avait accordée avec un laisser-aller naïf, tout enfin me faisait aimer cette nature de sensitive, ce pauvre ange de la terre, — cette chère Kitty. Certes, je n'ai pas besoin de vous dire que je ne craignais rien pour elle de l'arrêt de mort dicté par la vengeance *d'une méchante Pixy*, je savais à quoi m'en tenir là-dessus; ce que je craignais, c'étaient les

ardentes aspirations de la jeune fille vers une vie de luxe et de plaisirs qu'elle avait vaguement entrevue dans ses rêves. Le véritable danger était dans le commencement de cette fièvre des sens qui, chez certaines natures, devient indomptable, si elle n'est dès le principe combattue avec intelligence. Or, ces désirs effrénés que Kitty n'essayait seulement pas de contenir, ces illusions....

— Mon Dieu! dit tristement Polly, que serait cependant la vie sans désirs et sans illusions? Le désert serait-il le désert, s'il n'avait le simoon et les mirages? Les illusions sont toute la vie: quand on n'en a plus on meurt!

— C'est un poète arabe qui a dit cela, je crois. A-t-il dit vrai? Je ne le pense pas: la vie est encore une bonne chose même quand on la considère après la perte de ses espérances et de ses illusions;

Voyons ? miss ; la vie que vous voyez maintenant dans toute sa réalité vous paraît-elle pour cela sans charmes et sans attraits ? D'abord, n'avez-vous pas la gloire devant vous ?

— Autre illusion.

— Qui ne s'évanouira pas, au moins. Mais revenons à Kitty, car je suis inquiet, d'autant plus inquiet que ses illusions étaient de celles qui mènent infailliblement à une faute..... pour ne pas dire au déshonneur.

— Hélas ! — puisqu'il faut enfin l'avouer, Kitty est aujourd'hui un ange tombé.....

Un frisson parcourut tout mon corps.

— Vous avez retardé sa chute, reprit-elle ; et voilà tout. Aujourd'hui, Kitty n'est plus qu'un ange tombé.....

En ce moment six heures sonnèrent. Polly tressaillit.

— Mon Dieu! que le temps a passé vîte; je suis en retard d'une demi-heure. Vous viendrez au théâtre ce soir ?

— Est-elle à Plymouth ? demandai-je à la tragédienne, sans répondre à la question qu'elle m'adressait.

— Elle est à Plymouth. Viendrez-vous au théâtre ce soir ?

— Miss, ne soyez pas blessée de mon refus, mais il m'est impossible d'aller au théâtre ce soir.....

— Je vous comprends. Alors vous me ferez l'amitié de venir déjeûner avec moi demain à midi.

J'acceptai ; et Polly me dit bonsoir en me serrant la main.

Pourquoi m'était-il impossible d'aller au théâtre ? Je n'en savais trop rien. Pourtant, Polly m'avait répondu : Je vous comprends. — Comment ! Polly comprenait mon refus d'aller au théâtre,

refus sans raison plausible, refus qui pour moi-même me semblait inexplicable, et qui pour elle devait être désobligeant, presque injurieux, car elle allait aborder le grand rôle de lady Macbeth. Avais-je donc réellement un motif raisonnable qui m'empêchât d'aller applaudir miss Pitt? Cela devait être, puisque Polly l'avait compris. Ah! ce motif existait sans doute au fond de mon cœur, mais je n'osais pas interroger mon cœur. Je chantais en marchant pour ne point réfléchir; ceux qui me rencontraient pouvaient dire: Voilà un mortel heureux, — et j'avais la mort dans l'âme. Je me promenai d'abord sur le *Hoe*, esplanade qui domine toute la baie et d'où l'on peut contempler à son aise le parc vraiment royal de lord Mt. Edgcumbe. Je parcourus les plus belles rues de Plymouth, de Stone-House et

même de Devonport; et, à tous moments, un léger frôlement de robe, une douce voix de femme m'arrêtaient : Je croyais toujours reconnaître et la marche et la voix de Kitty. Mon but en me promenant ainsi le soir était-il de rencontrer Kitty ? Mon Dieu, non! J'eusse été vivement affligé, désespéré, si je l'avais rencontrée. Polly m'avait bien dit que l'ange était tombé, cela voulait-il dire qu'il fût tombé dans la fange? — J'eus honte de ma promenade nocturne, et, comme la nuit s'avançait, je songeai à regagner mon domicile.

Je me trouvais dans ce moment à peu de distance du cimetière catholique; je voulus y aller avant de rentrer chez moi.

La lune venait de se lever et montait dans le ciel précédée d'un brillant cortége d'étoiles; la brise n'apportait ni

parfums ni rumeurs; je n'entendais que le sourd bruit de la ville et le murmure monotone de la mer. Je marchai lentement et avec tristesse..... Au bruit de mes pas, une femme, qui était sans doute agenouillée sur le tombeau de Léopold, se leva tout-à-coup, et son ombre se projeta jusqu'à moi. Quelle était cette femme? celle qui, selon toute probabilité, avait entretenu le tombeau de mon ami. — Si c'était Kitty!

— Kitty! est-ce vous? criai-je. — Si c'est vous, répondez-moi, je vous en supplie!

Au lieu de me répondre, la femme à qui je m'adressais me regarda un moment, car j'étais en pleine lumière; puis jetant un cri d'effroi, elle s'enfuit avec rapidité et disparut dans l'ombre.

Quelques minutes après cela, je me demandais si je ne venais pas d'être

le jouet d'une illusion. Avais-je bien vu une femme sur le tombeau de Léopold? L'avais-je effectivement entendue jeter un cri d'effroi en s'enfuyant devant moi ? Cette nuit-là, j'eus un sommeil très-agité; des rêves bizarres et douloureux me tourmentèrent jusqu'au matin. Je me levai à l'aube du jour, et j'attendis avec une impatience facile à comprendre l'heure indiquée pour le déjeûner. La matinée fut longue pour moi; mais enfin, le moment si désiré étant arrivé, je me rendis en toute hâte chez Polly, que je trouvai fatiguée et triste, quoiqu'elle eût été la veille dans le rôle de lady Macbeth l'objet d'un enthousiasme impossible à décrire.

J'avais à peine commencé de la féliciter du grand succès qu'elle avait obtenu, qu'elle m'interrompit en me disant:

— Trève de compliments, si vous voulez me faire plaisir. — L'avez-vous rencontrée?

— Qui?.... Kitty?

Polly rougit un peu; et me répondit par un léger mouvement de tête.

— Pour cela, miss, continuai-je, il eût fallu m'indiquer l'endroit où je devais aller pour la rencontrer; je m'y serais rendu sur-le-champ, sans parcourir inutilement toutes les rues de Plymouth pendant une grande partie de la nuit.

— Mon Dieu! — vous pouviez la rencontrer...... partout.

— Ah! j'avais donc bien deviné! — m'écriai-je, en étouffant un sanglot au fond de ma poitrine.

Pour la seconde fois, une légère rougeur passa lentement sur la joue de miss Polly.

— Ecoutez-moi ; me dit-elle ensuite. Il y a trois ans, après que vous eûtes quitté nos montagnes, votre départ laissa certainement un grand vide dans notre cottage et la mort de votre ami un grand deuil dans nos cœurs. Pourtant, tout reprit bientôt chez nous sa monotonie habituelle. Une année s'écoula ainsi, sans troubles comme sans plaisirs. Mais voilà qu'un jour, un jeune homme tout-à-fait inconnu de nous vint frapper à la porte du cottage, demandant à parler à Mrs. Stevens. Il était le premier commis d'une des plus fortes maisons de soieries de Plymouth, et il se nommait.....

— Henry Tucker ? me hâtai-je de dire.

— Justement, Henry Tucker.

— Le misérable ! m'écriai-je, en me rappelant la dernière entrevue qui

avait eu lieu à Harford entre lui et Kitty.

— Ma mère le reçut avec politesse, continua Polly, et le pria de dire quel motif l'amenait auprès d'elle.

— Mrs. Stevens, répondit Henry, je suis coupable envers vous; j'ai besoin de votre pardon, mais pour l'obtenir il faut que je répare ma faute, et je puis la réparer, madame, si toutefois vous y consentez......

Henry s'arrêta, troublé par le regard scrutateur que lui lança ma mère. Son exorde était parfaitement inintelligible et ne laissait rien augurer de bon.

— Expliquez-vous, lui dit froidement ma mère.

— Oui, Mrs. Stevens; reprit Henry en levant les yeux au plafond comme pour le prendre à témoin de sa bonne

foi ; oui, je veux m'expliquer avec la plus grande franchise, puisque je suis venu pour cela. Peu de mots me suffiront : j'aime miss Katharine... Je l'aime de l'amour le plus profond et le plus sincère, je l'aime de toutes les forces de mon âme. Voilà déjà long-temps, madame, que nous nous aimons ainsi, l'un l'autre. Pendant près d'un an nous nous sommes rencontrés tous les quinze jours à Harford, et là nous passions ensemble quelques instants, — trop rapides hélas ! — dans ces doux entretiens d'amour, dans ces délicieux épanchements du cœur, qui peuvent seuls donner une idée des joies ineffables du ciel....... Miss Katharine m'était aussi sacrée qu'une sœur ; j'avais toujours refoulé dans ma poitrine les désirs violents de la passion......

Un nuage passa devant les yeux de

ma mère: elle avait deviné ce que Henry allait lui dire.

Henry continua en baissant un peu la voix et avec quelque embarras:

— Je pensais conserver en toutes occasions ce même empire sur moi-même; une fois pourtant, je n'eus pas la force de comprimer les mouvements impétueux des sens..... un seul moment de faiblesse a détruit toute une année de vertu: nous avons succombé tous deux! Ni miss Katharine, ni moi, n'avons osé vous avouer notre faute; voilà trois mois que nous hésitons à faire cet aveu..... Enfin, j'ai cédé aux cris de ma conscience, et je suis venu, madame, pour réparer ma faute vous demander miss Katharine en mariage; — je vous jure que tout le bonheur de ma vie sera de la rendre heureuse et de l'aimer. —

Ma mère ne répondit point à la demande de Henry; une douloureuse préoccupation absorbait ses pensées.

— *Sir*, dit-elle enfin à Henry, vous n'avez pas agi comme devait le faire un homme d'honneur : avant de parler d'amour à ma fille; il fallait au moins me demander si rien ne s'opposait à votre mariage avec elle, et selon ma réponse, lui parler ouvertement ou vous éloigner sans chercher à la voir en secret.

— J'ai mal agi, madame, sans avoir l'intention de mal agir; d'ailleurs, je n'ai pas tenté de me justifier.

— Maintenant, *sir*, je n'ai plus rien à refuser; ma fille est à vous. Seulement, j'ai deux conditions à vous faire......

— Oh!..... madame, j'y souscris d'avance.

— La première, c'est que vous quitterez Plymouth et votre emploi pour venir vivre de notre vie, ici, dans ce cottage —

— Partout où Katharine sera heureuse, moi, je serai heureux, madame.

— La seconde, c'est que votre mariage aura lieu dans le plus bref délai possible.

— Que je regrette, madame, dit Henry avec une feinte émotion, que je regrette d'être obligé de vous dire, au moment où vous mettez le comble à mon bonheur en m'accordant votre fille, que des circonstances particulières ne me permettent pas de me marier avant deux ans!

Je vis alors ma mère poser une main convulsive sur son cœur, comme pour l'empêcher d'éclater; elle continua un

moment après, d'un ton légèrement ironique :

— Du moins, *sir*, vous me direz quelles sont ces circonstances particulières ?

— Permettez-moi, Mrs. Stevens, de garder le silence là-dessus ; je ne puis vous expliquer maintenant ces circonstances qui......

— Eh bien ! je vais vous les expliquer, moi ! s'écria ma mère, impuissante à contenir plus long-temps l'explosion de sa colère. Ces raisons particulières..... *sir*, c'est que vous ne voulez pas vous marier avec ma fille, c'est qu'après l'avoir trompée, vous voulez la laisser seule en proie aux remords, — déshonorée peut-être ! c'est que la demande que vous venez de me faire est une demande dérisoire, c'est que vos paroles d'amour ne sont que des

mensonges, c'est que vous jouez une infâme, une atroce comédie, c'est que vous êtes un malhonnête homme! — Sortez d'ici, *sir*! dit elle tout-à-coup d'une voix stridente, sortez d'ici! Et puissiez-vous trouver ailleurs le châtiment que mérite votre cruelle et déloyale conduite!

Henry salua avec une hypocrite humilité et s'en alla joyeux de son succès, car, sans aucun doute, il pensait avoir mis tous les torts du côté de ma mère; il pouvait dire à Kitty : Vous le voyez; j'ai cédé à vos pressantes sollicitations, je vous ai demandée en mariage et je me suis attiré le refus le plus douloureux, le plus humiliant qu'un honnête homme puisse jamais essuyer!

Restée seule avec moi, ma mère fondit en larmes : — Kitty! pauvre Kitty, où êtes-vous? s'écriait-elle. Oh! je veux vous

parler, je veux vous voir. Eh quoi! n'avez-vous rien à me dire, ma fille ? Ne suis-je plus votre mère? Polly, je vous en prie, allez, courez, cherchez-la.....

— Justement, la voici; répondis-je.

En effet, la porte qui donne sur le jardin venait de s'ouvrir tout doucement, et Kitty restait sur le seuil sans oser le franchir.

— Ah! viens donc, mon enfant, dit ma mère en lui tendant les bras, viens donc, mon enfant! je ne veux te faire aucun reproche.....

Kitty se jeta dans les bras de sa mère.

— Non, continua celle-ci, je ne te ferai aucun reproche : tu es assez malheureuse, assez punie comme cela.

— Moi? s'écria Kitty, mais je suis au comble du bonheur; j'aime Henry

et Henry m'aime. Ah! ma mère, si vous saviez comme il m'aime!

— Il t'aime! reprit ma mère. Eh bien, je vais t'apprendre, moi, comme il t'aime!

Et elle lui dit alors ce qui s'était passé pendant la petite entrevue qu'elle venait d'avoir avec Henry Tucker.

— Eh quoi! c'est ainsi que vous avez accueilli sa demande! repartit Kitty tout en pleurs; c'est ainsi que vous l'avez traité, ce pauvre Henry : vous l'avez chassé de chez vous! Oh oui, vous aviez raison de le dire, je suis bien malheureuse!..... Mais c'est vous, ma mère, qui me rendez malheureuse...... Vraiment, je ne vous comprends pas; est-il impossible, il y a-t il seulement de quoi s'étonner que certaines circonstances empêchent Henry de se marier avant deux ans? Mon Dieu! j'attendrai; il

m'aime, cela me suffit..... Deux ans! Ah, ma mère! c'est une minute dans la vie, quand on s'aime et qu'on peut se voir tous les jours. — Et Kitty embrassait, caressait sa mère comme eût fait un enfant. Elle ne se souvenait plus du terme prématuré qu'une cruelle *Pixy* avait assigné à son existence, car, puisqu'elle avait vingt ans, sa mort ne devait-elle pas arriver avant son mariage? Mais alors, l'amour était l'unique pensée de la malheureuse Kitty, l'amour l'absorbait tout entière.

— Ecoute-moi, chère Kitty, continua ma mère; je fais un appel à ta raison, voyons? s'il existait réellement des circonstances particulières assez graves, assez sérieuses pour retarder indéfiniment le mariage de Henry.....

— Deux ans, ma mère, rien que deux ans!

— Pourquoi celui-ci refuserait-il de me les faire connaître, à moi?

— Pourquoi ? Pourquoi ? Mon Dieu! ma mère, il a sans doute des raisons pour ne point parler de ces circonstances particulières..... qui regardent peut-être sa famille... Que sais-je, moi! Henry n'est pas un menteur, ma mère!

Kitty se mit à raconter alors de quelle manière elle avait fait la connaissance de ce jeune homme à Harford; elle parla de toutes les entrevues qu'elle avait eues avec lui, surtout de celle à laquelle vous avez pris part, — et qui aurait dû être la dernière.

— Vous voyez, ma mère, dit-elle, quand elle eut terminé son récit; vous voyez que je n'ai pas manqué d'énergie, lorsque j'ai cru qu'Henry ne m'aimait pas...... Mais plus tard, quand je l'ai revu......

— Et comment l'avez-vous revu, — pour votre malheur ? Le deviez-vous après ce qui s'était passé à Harford ?

— Mon Dieu, ma mère, c'est le hasard qui l'a voulu. Il y a bien quatre à cinq mois de cela, je conduisais un matin mes moutons sur les *moors*, de l'autre côté de l'Avon; en traversant un ravin où ne coulait en ce moment qu'un mince filet d'eau, Phanor vint avec des jappements de joie me prendre par la robe pour me conduire à une centaine de pas plus loin; puis s'élançant dans une petite fosse formée par quelques blocs de granit, il écarta avec beaucoup de précaution les hautes plantes que l'humidité entretient toujours en cet endroit, et me découvrit le corps d'un homme gisant par terre, comme s'il eût été privé de vie. Que devais-je faire alors ? Je vous le demande, ma mère....

M'assurer si cet homme était mort ou blessé, ou seulement malade, n'est-il point vrai ? C'est ce que je fis..... Jugez de mon étonnement, ou plutôt de mon effroi ? cet homme, c'était Henry ; je le reconnus tout de suite quoique ses traits fussent singulièrement altérés.

Ma voix le fit tressaillir ; il se souleva lentement et avec effort en s'appuyant sur son coude : — Kitty ! s'écria-t-il, ah ! je croyais rêver.

Puis, il passa la main sur son front comme pour en écarter un nuage : — Oui,...... c'est Kitty ! Mon Dieu, c'est Kitty ! Ah ! vous avez peur de moi, ajouta-t-il, en voyant que j'avais fait un pas en arrière. — Enfin, lui dis-je, car il fallait bien lui dire quelque chose, qu'êtes-vous venu faire ici, *sir ?* — Mourir, me répondit-il tout simplement. — Alors, vous êtes donc malade ? Vous seriez-vous

blessé dans une chute?.... — Oui, miss, je suis blessé; mais c'est là! ajouta-t-il en portant la main à son cœur.

Je ne savais si je devais rester ou m'enfuir; après tout, je ne pouvais montrer moins d'humanité que Phanor. — Depuis quand êtes-vous là, *sir* ? lui demandai-je encore. — Depuis hier soir, miss. — Alors, vous devez avoir faim ? Tenez, voici mon déjeûner. Et je déposai ma corbeille à son côté. Maintenant, continuai-je, je vais retourner au cottage et j'enverrai les domestiques de ma mère à votre aide; ils vous reconduiront où vous voudrez, si les forces vous manquent. — De grâce, Kitty! s'écria-t-il avec tant de tristesse dans le regard, tant de sanglots dans la voix que je me sentis émue de pitié; de grâce n'envoyez personne à mon aide, je n'ai pas besoin de secours. Je ne demande

qu'une chose, au nom de notre ancien amour, si vous en avez gardé le moindre souvenir..... — Que voulez-vous, *sir* ? il y a long-temps que tout est fini entre-nous, me hâtai-je de répondre. — Oh oui! miss, il y a long-temps! Il y a un siècle pour moi..... un siècle de souffrances. Mais aujourd'hui je ne demande plus qu'une chose : le pardon! Un jour, irrité par la jalousie, je vous ai indignement outragée... Mais où est-il l'homme, s'il aime de toutes les forces de son âme, qui puisse dans une semblable circonstance être toujours maître d'un premier mouvement? Je ne dis point cela pour excuser ma violence, miss, elle est inexcusable. Oui; j'ai bien mérité votre haine, mais je n'ai pu la supporter..... Vivre haï de Kitty? Oh non! cela était impossible! s'écria-t-il avec un sourire douloureux qui me

remua le cœur. Kitty, reprit-il d'une voix si basse que je l'entendis à peine; Kitty! regardez-moi, si vous pouvez encore me regarder, et osez dire que je n'ai point souffert! Combien me reste-t-il de jours à souffrir ainsi? J'espère qu'il ne m'en reste plus beaucoup. J'ai eu peur de mourir avant d'avoir obtenu le pardon de mon outrage, et j'ai quitté Plymouth pour venir habiter la ferme de Mrs. Smith. Hélas! Mrs. Smith m'apprit qu'elle ne vous avait pas vue à Harford depuis le jour où vous y étiez venue avec un étranger.... — C'est vrai, lui dis-je; depuis ce jour-là je suis toujours allée à South-Brent,... et vous en comprenez bien la raison? — Alors, reprit-il, je me suis mis à parcourir ces montagnes dans l'espoir de vous y rencontrer. Hier, exténué de fatigue, je suis tombé à la place où vous

me voyez, et je n'ai pas eu la force de me relever avant la nuit. Ah! puisque j'ai le bonheur de vous voir aujourd'hui... sans doute pour la dernière fois, me refuserez-vous, Kitty, ce que je vous demande : le pardon! — Mon Dieu! je vous pardonne tout le mal que vous m'avez fait, Henry ; lui répondis-je avec une émotion subite et poignante. — Oh merci! merci, Kitty! s'écria-t-il dans un transport de joie, en me serrant la main..... Et vous ne me haïssez plus? ajouta-t-il. — Puisque je vous pardonne, lui dis-je, je ne vous hais pas. — Que je suis heureux, reprit-il, mon Dieu! que je suis heureux! Je puis mourir maintenant.....

Je ne sais quelle vague et soudaine frayeur s'empara de moi dans ce moment, je m'enfuis comme pour me soustraire à quelque danger invisible; je

courus avec rapidité vers mes moutons, mais lorsque j'eus cessé de courir, je sentis que mon cœur était près de se briser; je fondis en larmes..... Ah! c'est que mon amour venait de se réveiller plus ardent, plus impétueux que jamais, en voyant que Henry n'avait pas cessé de m'aimer........

Dans l'après-midi, en retournant au cottage, je fus très-surprise de retrouver encore Henry couché à la même place; je m'approchai de lui, la main sur mon cœur pour en étouffer les battements.

— Pourquoi, lui dis-je, ne retournez-vous pas à Harford? S'il vous est impossible de vous relever et de marcher, je vais aller avertir les domestiques de ma mère...... Comment! vous n'avez rien mangé? m'écriai-je tout-à-coup en m'apercevant qu'il n'avait pas touché à la corbeille que j'avais laissée

près de lui. — Et vous? fit-il tristement.
— Ah! moi, c'est différent. Voyons, souffrez-vous ? Pouvez-vous retourner à Harford ? — Oui, je souffre, je souffre même beaucoup; cependant je puis marcher et retourner à Harford, mais j'aime mieux rester ici. J'aime cet endroit, Kitty, car c'est ici que je vous ai revue, c'est ici que vous m'avez pardonné : c'est ici que je voudrais mourir! — Vous parlez toujours de mourir, Henry; est-ce que vous vous sentez réellement malade?

— Ah! Kitty, vous ne devinez donc pas qu'un poison, dont l'effet hélas! est trop lent au gré de mes désirs me dévore et me tue?

— Quoi! vous vous êtes empoisonné, m'écriai-je tout effrayée.

— Non, Kitty; cela était inutile. Le poison qui me dévore; c'est mon

amour,..... depuis que vous ne le partagez plus. Ah! croyez-le, Kitty, un amour sans espoir, un amour dédaigné, c'est, lorsqu'on n'a pas su le vaincre, le poison le plus sûr, le plus infaillible qui existe sur la terre. — Mais si je vous aimais, Henry?...

Son œil rayonna; puis secouant la tête avec tristesse, il me répondit : — Hélas! peut-être serait-il trop tard; la mort est là, dans mon cœur. — Non, non; tu ne mourras pas! m'écriai-je alors sans pouvoir me contenir. Je t'aime, Henry; je t'aime! et mon amour te sauvera de la mort. Ah! si tu mourais, je mourrais avec toi! Non, tu ne mourras pas, Henry; je t'aime! je t'aime! je t'aime! . . . .

Vous devinez bien le reste, n'est-il point vrai, ma mère? dit Kitty après un moment de silence.

— Comédie! comédie! s'écria ma mère. Henry ne t'a jamais aimée, et il ne t'aimera jamais; il a joué une infâme comédie que tu as prise au sérieux, malheureuse enfant. Je t'ai écoutée jusqu'au bout parce que j'ai senti que tu me parlais avec confiance, surtout avec franchise, et je t'en remercie. Tout ce que tu m'as appris confirme le jugement que j'avais déjà porté sur cet Henry Tucker, que tu aimes pour notre malheur, à tous! Cet Henry, c'est un misérable séducteur qui te perdra..... s'il ne t'a déjà perdue..... Mais non; ta faute est pardonnable, si tu veux dès aujourd'hui cesser de le voir — et l'oublier.

— Il est trop tard! je ne puis ni l'oublier ni cesser de le voir: il est trop tard! répondit Kitty avec un calme inflexible qui fit frémir ma mère.

— Mais il ne t'aime pas! s'écria celle-ci avec un cri déchirant.

— Qu'importe! je l'aime, moi! et personne au monde ne peut m'empêcher de l'aimer... Non, personne, pas même lui!

Kitty était hors d'elle-même; elle continua avec une exaltation croissante :

— Qu'il me rejette loin de lui, qu'il me haïsse, qu'il me méprise, qu'il m'abandonne déshonorée, flétrie, avilie; je le poursuivrai partout en lui criant : Je t'aime! je t'aime! je t'aime!

Il y avait quelque chose d'égaré, d'étrange, de fatal dans le regard de Kitty. Quant à moi, je ne reconnaissais plus ma sœur, cette nature si douce d'ordinaire, si expansive dans ses moments de gaîté comme dans ses heures de tristesse.

Ma mère sanglotait et se plaignait de l'ingratitude de sa fille. Pour mettre fin à une scène si pénible, je priai Kitty de se retirer. Puis, je m'efforçai de consoler ma mère, ou du moins d'essuyer ses larmes.

— Laisse-moi pleurer, me répondit-elle, car je viens de perdre ma fille... Kitty est morte pour moi! — Quoi que je puisse faire pour l'en empêcher, Kitty abandonnera sa mère pour suivre son séducteur... C'est fini! j'ai perdu ma fille! elle est morte pour moi! Mon Dieu! ayez pitié de ma fille!

— Et de ma mère! ajoutai-je tout bas... j'aurais pu dire aussi : Et de moi-même!

Je restai avec ma mère le reste de la journée. N'ayant pas revu ma sœur, j'entrai dans sa chambre avant de me coucher : la chambre était vide! Je

trouvai sur le lit un carré de papier sur lequel je lus ces mots écrits au crayon : « Je suis partie. Adieu, ma mère! Adieu, ma sœur!.... Ma bonne mère, ne me maudissez pas, mais pardonnez-moi; pardonnez-moi. Adieu! »

Je portai tout de suite ce funeste billet à ma mère.

— Hélas! si vîte ! s'écria-t-elle avec un geste plein d'angoisse.

Elle me fit signe qu'elle désirait être seule, je sortis, et elle resta sans doute toute la nuit plongée dans un morne désespoir.

Sans doute aussi qu'elle pria beaucoup pour demander au ciel la résignation.

Le lendemain, elle dit en m'embrassant : Mon Dieu! je n'ai plus qu'une fille!

Et cette fille qui lui restait, devait

aussi l'abandonner dans le courant de l'année suivante!...... Quelle fatalité!

. . . .

— Enfin continua Polly, — et voyez encore quelle fatalité! — j'ai rencontré Kitty pour la première fois le jour même où le corps de ma mère fut déposé dans le cimetière de Saint-Andrews Church... Oh! qu'elle fût déchirante cette première rencontre sur la tombe de notre mère!.... Tenez, *sir*, continua Polly en essuyant les larmes qui débordaient de ses yeux, je vais vous dire en deux mots ce qui était arrivé à Kitty depuis sa fuite du cottage, — car tous ces souvenirs me font trop de mal, — et je dois jouer ce soir!..... Pendant six à sept mois Kitty se crut heureuse et aimée, mais Henry l'abandonna lorsqu'elle lui apprit qu'elle devait bientôt être mère. L'enfant qu'elle mit au monde ne vécut

que quelques jours. Oh! pourquoi ne retourna-t-elle pas alors, détrompée et repentante, au cottage désolé qui se fût réjoui en la retrouvant! Mais elle n'osa pas; elle a douté de la clémence de sa mère ou elle a craint de rougir devant elle. Seule dans une grande ville, sans recommandations, sans moyens d'existence, la malheureuse accepta l'amour d'un jeune officier qui l'entretint d'une manière splendide. Ensuite, celui-ci ayant été obligé de rejoindre son régiment, elle vécut quelque temps des économies qu'elle avait faites; puis......

— N'achevez pas! dis-je à Polly. Donnez-moi, je vous en prie, donnez-moi son adresse, car vous n'êtes pas sans la connaître.

— Je vous assure, reprit Polly, que je ne la connais pas. Je ne méprise pas ma sœur, car je sais que son cœur est

resté pur; je la plains, et je l'aime d'autant plus qu'elle est plus malheureuse. Je lui ai d'abord fait quelques propositions dans le but de la placer quelque part d'une manière convenable; elle les a refusées sans doute par un sentiment exagéré de délicatesse; elle a répété ce mot fatal : Il est trop tard! Puis, elle n'a plus voulu revenir me voir dans la crainte de me compromettre, et elle a refusé de me donner son adresse pour que je n'allasse pas la visiter et m'exposer, en la visitant, — ce sont ses propres expressions, — à partager sa honte. Quelquefois la nuit, nous nous rencontrons sur la tombe de notre mère, et là seulement, nous pleurons ensemble.

CONCLUSION.

Le déjeûner était à peine terminé que je quittai brusquement Polly ; elle comprit le motif qui me faisait agir avec une pareille incivilité, et elle me souhaita une bonne réussite.

Le souhait de Polly se réalisa dans

la journée. Après m'être promené quelque temps dans cette partie de Plymouth qu'on appelle *the old Town* (la vieille ville), l'idée me vint de remonter jusqu'à Devonport par des rues que je n'avais point parcourues la veille, par la raison qu'elles sont peu fréquentées le soir. Je marchais tristement en suivant King-Street et Stone-House-Lane, quand arrivé à Clarence-Place, un Terre-Neuve s'élançant d'un des petits cottages qui font face au mur d'enceinte du Grand-Hôpital, vint me flairer et m'entourer de cercles joyeux : c'était Phanor, qui me reconnaissait après trois ans d'absence. Lorsque j'eus répondu à ses premières caresses, il retourna d'un bond au cottage de sa maîtresse pour annoncer mon arrivée; je le suivis en courant, et cependant j'eus soin de ne point briser comme lui les

arbustes et les fleurs du jardin * Une servante m'arrêta sur le seuil de la porte en me disant :

— Qui demandez-vous, *sir?*

La question était bien simple, bien naturelle ; mais je ne l'avais pas prévue, et je restai sans réponse. Dans mon empressement, je n'avais point pensé que Kitty avait dû changer de nom, même pour sa servante : l'appeler Kitty ou miss Stevens me semblait alors deux choses également indiscrètes.

— Je demande, répondis-je à la servante, en dissimulant autant que possible mon embarras;..... je demande votre maîtresse.

— Mistress Beilay?

— Oui, mistress Beilay.

* On sait que les cottages sont généralement, à la ville comme à la campagne, précédés d'un petit jardin.

— Veuillez entrer, me dit-elle; et elle m'introduisit dans le *parlour*. — Puis, m'ayant prié de m'asseoir et de lui dire mon nom, elle me quitta pour aller prévenir mistress Beilay. Celle-ci avait déjà été prevenue par Phanor, elle ouvrit brusquement la porte du *drawing-room*, où elle se trouvait, impatiente de savoir ce qui motivait la joie exagérée de l'intelligent Terre-Neuve; à ma vue, elle jeta un cri d'effroi.

C'était le même cri que j'avais entendu la veille dans le cimetière catholique.

Kitty se jeta aussitôt sur un sopha et se cacha la figure dans ses deux mains.

— Kitty! m'empressai-je de lui dire, Kitty! n'ayez aucune honte devant moi; vous avez été trompée, vous

êtes bien malheureuse, je le sais; — je sais tout!

— Vous savez tout! me répondit-elle, en m'embrassant avec ce laisser-aller qu'elle avait autrefois, — vous savez tout, et vous venez me voir! Oh! que vous êtes bon! que vous êtes bon! — Me trouvez-vous vieillie ? me demanda-t-elle tout-à-coup en souriant..... Ah! taisez-vous! me dit-elle en prévenant ma réponse, vous allez me faire un compliment.

Non, Kitty n'avait point changé ; le malheur n'avait influé ni sur son caractère ni sur sa beauté.

— Ah! je savais bien, continua Kitty, que vous reviendriez dans cette contrée. Pourquoi, mon Dieu! n'y êtes-vous pas resté? vous m'auriez sauvée, vous! Je ne serais pas où je suis main-

tenant et je n'aurais pas souffert ce que j'ai souffert!......

Alors Kitty se prit à pleurer amèrement — et je ne pus m'empêcher de faire comme elle. . . . .

Après un long entretien pendant lequel je pensais l'avoir consolée et peut-être réhabilitée vis-à-vis d'elle-même, je pris congé d'elle en lui promettant de revenir le lendemain. Elle ne fit aucune instance pour me retenir plus longtemps, mais se jetant à mon cou comme une enfant, elle me dit :

— Embrassez-moi donc! C'est peut-être la dernière fois.

Cette parole de Kitty avait été dite d'un ton si naturel que loin de m'effrayer, elle me fit presque rire.

— Et pourquoi cela ? lui répliquai-je ; ne me permettrez-vous plus de vous embrasser demain ?

— Je veux dire, *sir*, que je ne serai peut-être plus du monde demain, car je puis mourir cette nuit.

— Ah! ah! continuai-je en riant tout-à-fait, vous faites allusion à l'arrêt de mort de la *méchante Pixy*; cet arrêt n'a pas été exécuté à l'époque fixée, donc vous n'avez plus rien à craindre, donc la *vieille Pixy* en a menti.

— Si elle s'était seulement trompée sur la date?..... ajouta Kitty en riant comme moi.

Profitant de ce moment de gaîté, je dis bonsoir à Kitty en répétant : A demain!

— A demain! me répondit-elle tristement; oui, à demain!

Je me couchai ce soir-là bien joyeux d'avoir retrouvé Kitty, et je m'endormis avec la ferme conviction que mes efforts fortifiés de ceux de Polly, au-

raient pour résultat de remettre bientôt la malheureuse jeune fille dans une position honorable.... Ah! que le sommeil descend suave et doux quand le cœur est content et la conscience satisfaite! Je me réveillai très-tard le lendemain; une lettre m'attendait sur la table du *parlour;* elle ne portait pas de signature : — du reste, cela était inutile.

Voici ce qu'elle contenait :

« *Dear sir*,

» Trompée par Henry, — que Dieu pardonne à l'ingrat! — je n'avais plus qu'à mourir; mais avant, j'ai voulu vous revoir, et je vous ai attendu tous les jours sur la tombe de votre ami, car quelque chose me disait que vous deviez y revenir. Enfin, je vous ai revu et je suis contente; — je vais maintenant

mettre un terme à ma honte... la mort seule peut me soustraire à cet état d'avilissement où je suis tombée malgré moi, par je ne sais quelle suite de fatales circonstances. Ah! c'est assez pour moi, c'est plus que je n'avais osé espérer de savoir que vous ne me méprisez point.... que peut-être vous m'aimez! Oui, — vous me donnerez une larme... vous savez? cette larme que vous m'avez promise un jour. Vous irez la verser sur ce bloc de granit que je vous ai montré là-bas, dans le Dartmoor : mon corps n'y sera pas, mais mon âme y sera....

» Adieu, *sir!* soyez heureux! Embrassez Polly pour moi; qu'elle soit heureuse aussi, elle! — Hélas! avoir tant aimé et n'avoir pas pu être aimée! — aimée! aimée! Adieu!!!

» Quand vous recevrez cette lettre;

il y aura huit heures que je n'existerai plus. Adieu! »

Cette lettre était un coup de foudre.

Il ne me fallut pas dix minutes pour me rendre chez Polly; j'entrai chez elle ma lettre à la main. La tragédienne ne me salua pas, ne m'adressa pas une parole dans sa douleur profonde, calme, pleine de résignation; — elle prit ma lettre et m'en donna une autre à lire.

C'était aussi une lettre de Kitty :

« Ma chère sœur, écrivait-elle, je viens de pleurer pour la dernière fois sur la tombe de notre mère, et heureusement pour moi, je ne t'y ai point rencontrée; car ta douleur, tes larmes, tes prières auraient infailliblement ébranlé ma résolution de mourir. Pour ne point m'exposer à faiblir dans des adieux déchirants, j'ai résolu, — quoi-

qu'il en coûte beaucoup à mon cœur — de ne point te voir, ô ma sœur bien-aimée! Oh non! je ne veux pas rester plus long-temps rangée parmi ces femmes sans honte, sans pudeur...... auxquelles je ne dois pas être assimilée, quoique ma conduite ait donné lieu à cette assimilation. Oui, sans doute; j'ai commis une faute, une grande faute! mais, puisque je vais l'expier volontairement et que l'expiation sera peut-être plus grande que la faute, ma mémoire devra être respectée..... Oh! malheur à celui qui oserait me jeter la première pierre....

» Adieu donc, ma bonne sœur, ma sœur bien-aimée! Adieu! que Dieu te donne le succès et le bonheur!.. ...... Qu'il m'accorde aussi la paix éternelle! » . . . .

. . . .

. . . .

Le petit cottage de Kitty resta fermé toute la journée; les voisins s'étonnèrent d'abord, puis s'émurent de ce silence inaccoutumé. Dans l'après-midi, ni Kitty, ni sa servante, ni Phanor n'ayant paru, le *coroner* instruit par les *policemen* de ce qui se passait, se rendit sur les lieux et fit ouvrir les portes du cottage, — mais la foule toujours avide d'émotions fut tout-à-fait désappointée : les recherches n'aboutirent à rien et l'enquête du *coroner* se borna tout simplement à constater la disparition de Kitty.

La servante de Kitty, avertie par la rumeur publique, vint d'elle-même faire sa déposition chez le *coroner*.

— Mistress Beilay, dit-elle, m'annonça hier soir qu'elle allait partir im-

médiatement pour un long voyage et que, par conséquent, elle était obligée de se séparer de moi. Ce long voyage, — dont je n'avais pas encore entendu parler, — me surprit bien un peu, je l'avoue; cependant, je ne me permis pas de questionner mistress Beilay; je lui aidai seulement à faire quelques préparatifs indispensables, puis ayant reçu mes gages, je la quittai vers sept heures du soir. —

Cette déposition n'éclaircissait rien du tout.

Kitty s'était-elle précipitée dans la mer, ou avait-elle cherché un refuge dans quelque *workhouse* * d'une ville éloignée? C'est ce qu'on n'a jamais pu savoir.

* *Workhouse* ou *Workinghouse*, établissement où les paresseux, les vagabonds — et les malheureux sont recueillis et condamnés au travail.

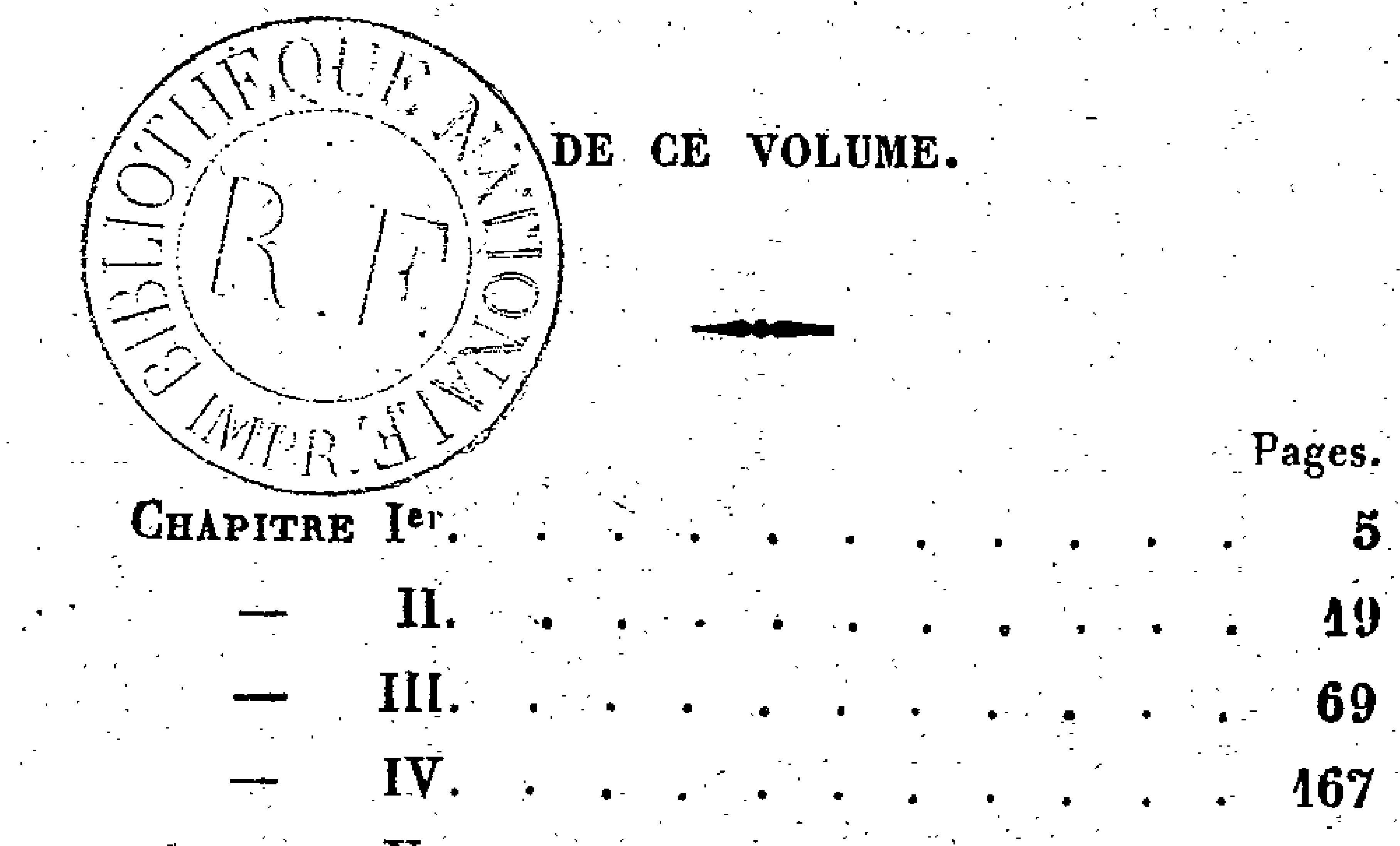
J'ai appris depuis peu que Polly, — ou plutôt miss Pitt, — a débuté à Princess's Theatre, à Londres, et qu'elle y a obtenu le succès le plus éclatant....... La voilà donc véritablement reine! — Mais si elle a conquis une couronne, je doute qu'elle ait trouvé le bonheur.

FIN.

La Ferté-s-Jouarre. — Imp. de GUÉDON.

TABLE

DES CHAPITRES



DE CE VOLUME.



LE

DARTMOOR.

OUVRAGES SOUS PRESSE :

LE DERNIER ROI

Par ALEXANDRE DUMAS.

Ouvrage complétement inédit.

MÉMOIRES DE DON JUAN

Par Félicien MALLEFILLE.

Tomes III et IV.

MÉMOIRES DE TALMA

ÉCRITS PAR LUI-MÊME

ET RECUEILLIS

Par ALEXANDRE DUMAS.

Tomes V et VI.

LA PEAU DE TIGRE

Par Théophile GAUTIER.

LES PROSCRITS DE SYLLA

Par FÉLIX DERIÉGE.

UN NOUVEAU ROMAN

Par Madame D'ASH.

UN NOUVEL OUVRAGE

Par ALPHONSE BROT.

LES SOUPERS DU DIRECTOIRE

Par Jules de SAINT-FÉLIX.

UN ROMAN NOUVEAU

Par ANDRÉ DE GOY.

PARIS. — Imp. de H. V. de Surcy et Ce, rue de Sèvres, 37.

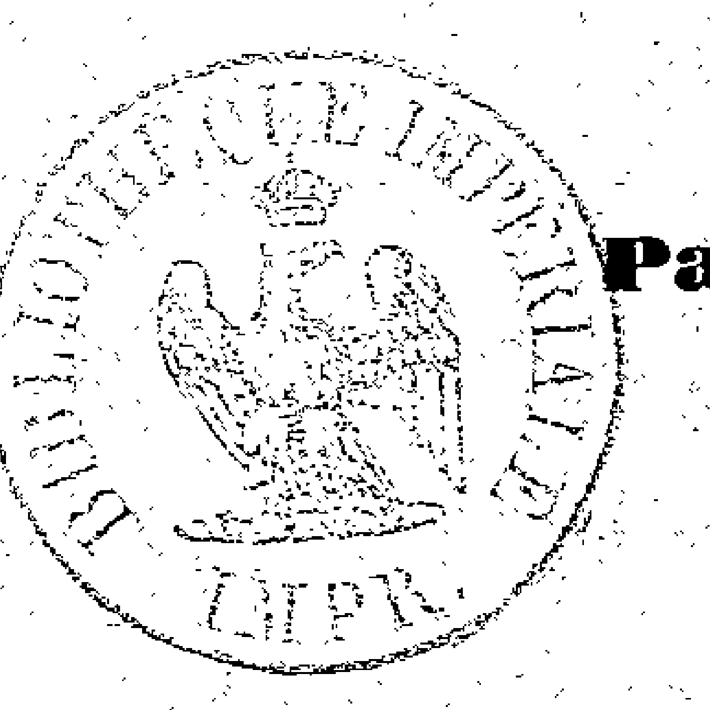
LE

DARTMOOR

OU

LES DEUX SŒURS

— SCÈNES DE LA VIE ANGLAISE —



Par JULES POULAIN.

PARIS,
HIPPOLYTE SOUVERAIN, ÉDITEUR,
5, RUE DES BEAUX-ARTS.

1853